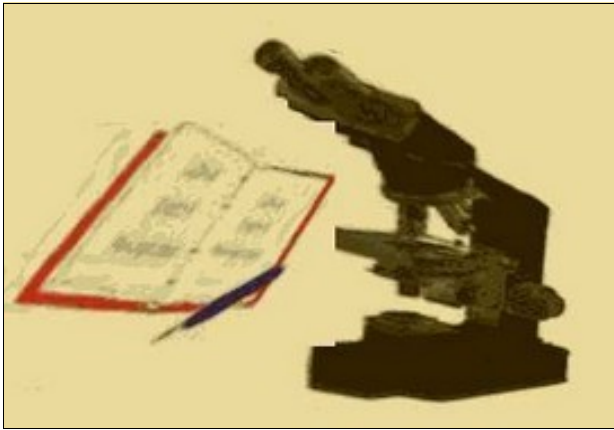


DERRIÈRE LA PORTE

Mémoire de microscope



Christine Longrée

A Claude,

Mon maître de stage qui a abandonné le métier.

A Bernadette,

Une excellente technicienne narquoise, une vocation de la bactériologie qui est morte d'avoir été licenciée pour insubordination. Elle avait raison, ils avaient tort.

RÉSUMÉ :

Joséphine consacre sa vie à un travail passionnant. Elle est technicienne en bactériologie médicale.

Confinée dans son univers clos, au rythme d'une flamme ronronnante, elle regarde le monde, les hommes et leurs microbes à travers son microscope dont les lentilles rigoureuses présentent la vie sous son aspect le plus cru: celui de la lutte continuelle contre la mort. Pourtant le quotidien n'est pas tragique. Au contraire : pour ceux qui en vivent, la maladie devient vite banale.

De la féerie des cultures bactériennes à la réalité atroce d'une plaie fatale, je vous invite à la découverte d'un laboratoire et de son équipe laborieuse. Les clients vous surprendront peut-être un peu, car certains médecins envoient parfois à Dieu ou au diable !

Il y a aussi les rigoureux et celui-là dont les yeux marron tiennent bien serré le coeur de la laborantine.

Bonne lecture,

Christine Longrée

<http://www.unlabo.net>

contact : unlabo@unlabo.net

Table des Chapitres :

1. Streptocoques démasqués
2. Alerte à la Méningite
3. Les larmes du Capitaine
4. Jeune et beau
5. Quand le Chat est parti...
6. Vacances meurtrières
7. « Tout va bien »
8. Incrédule assassin

STREPTOCOQUE DÉMASQUE

Belgique. Ou, si vous voulez, ailleurs, car l'être humain est ce qu'il est. Ni l'espace, ni le temps ne le changent, si ce n'est dans ce que les déplacements lui apportent.

Province de Namur. Verte vallée arrosée par le paisible et pollué courant de la Meuse. Ici fleuve, ailleurs elle pourrait n'être qu'une rivière.

Porte des Ardennes. Paysage vallonné : Wallonie ! Ici ne s'étale pas le "plat pays". Ici, on parle français. Pourtant, la France n'est pas notre patrie. L'histoire nous a fait ce que nous sommes : un peuple mosaïque bien enraciné au flan d'une Europe parturiente d'elle-même.

Cernée de ruines moyenâgeuses, la Meuse coule

paisiblement entre ses rides qui sont autant de témoignages d'un long passé. Une citadelle majestueuse accroche ses ailes sur la masse calcaire d'un rocher abrupt, lui-même flanqué d'une église colossale. Dieu et la guerre ont souvent fait bon ménage dans l'esprit de l'homme. Quel plus bel hommage peut-on rendre aux morts des luttes imbéciles que d'ériger un temple de prières à l'endroit même où ils sont tombés ? Pourtant, les ferveurs religieuses n'empêchèrent pas d'autres massacres, ni là, ni ailleurs.

Coincée dans sa vallée et son passé, la ville exhibe ses vestiges. Des hordes touristiques viennent chaque été regarder sans voir et s'ébattre sans savoir. Les bourgeois, propriétaires de vieilles pierres ou de commerces modernes, regardent d'en haut les mouvements du tiroir-caisse. Leurs yeux seront bienveillants si vous êtes bons clients. Je vous le disais : C'est ici comme ailleurs ! Et qui plus est, les catholiques dirigent. Eh oui, encore ! Mais ils partagent avec des libéraux peut-être un peu trop libertaires ou avec des socialistes qui parfois engraisserent. Ou est-ce l'inverse ? Allez savoir !

J'allais oublier de vous parler des chômeurs et des vieux. Ces derniers crèvent comme partout, trop souvent à l'hôpital. Puis on les enterre sous une montagne de fleurs parce qu'il faut faire les choses comme il faut.

Dans ce quelque part, humain comme partout, une jeune femme franchit l'entrée principale d'un bâtiment assez récent et énorme pour l'endroit. Il s'agit de l'hôpital régional. Elle se dirige vers l'annexe technique et disparaît derrière une porte banale, celle du vestiaire du personnel. Elle en ressort presque aussitôt avec, en mains, l'uniforme des travailleurs de la santé: un immaculé tablier blanc. Ses cheveux noués à la hâte sur la nuque semblent disposés à se rebeller. On sent qu'elle ne cherche pas à plaire. Sans interrompre sa marche dans le long couloir, elle enfile

sa blouse blanche. Son esprit doit être très occupé, car elle se laisse surprendre par le tout souriant Jean, un collègue bon vivant qui s'amuse chaque fois qu'il la tire de sa rêverie:

- Bonjour, Joséphine !

La voix est amicale. La jeune femme sursaute un peu, sourit et répond, visiblement satisfaite de la rencontre. Ils poursuivent leur chemin ensemble jusqu'à l'austère "laboratoire de biologie clinique ". Ils échangent des banalités sur le temps qu'il fera aujourd'hui. Arrivé devant l'autre sacré, chacun disparaît derrière sa porte.

A peine entrée, tout en achevant de boutonner sa tenue, Joséphine jette un coup d'œil circulaire sur son domaine. Elle fronce les sourcils : le matériel est dérangé. Il y a donc eu une urgence cette nuit. "Toujours pareil ! Les gardes ne rangent jamais rien", pense-t-elle.

Joséphine nettoie. "Ordre et propreté sont le début du travail bien fait." Elle s'applique donc à la tâche. Bientôt, chaque objet aura retrouvé sa place précise sur les étagères blanches. Les tables noires, à la surface nette et impeccablement propre, inviteront à un rigoureux labeur.

La laborantine ouvre ensuite la porte vitrée d'une armoire blanche et tiède. Elle en sort avec précaution des boîtes rondes et plates qu'elle dispose sur la table, face à la fenêtre. C'est l'endroit idéal pour une bonne observation. Bientôt, les petits tas aux couleurs différentes et agréables couvriront plus de la moitié de la surface noire.

Joséphine s'assied. A sa droite, les boîtes. Devant elle, un cahier ouvert. A sa gauche, le morceau de table resté noir. A travers la fenêtre, on voit les arbres du parc. Des oiseaux chantent. Ils ignorent les mystères des cultures bactériennes.

Maintenant, le véritable travail commence : une à une, les boîtes de Pétri passent de droite à gauche en marquant un arrêt devant le regard rigoureux de la technicienne. La main de cette dernière court sur le papier du grand cahier.

De temps en temps, elle se lève pour consulter notre ami, le microscope, celui qui voit et raconte, le confident secret et fidèle qui, bien qu'anonyme, se décide à parler. Il nous dira des petites misères et des grandes choses.

La main de la laborantine court de nouveau, plus vite encore, sur le papier du grand cahier. Le petit laboratoire de bactériologie fonctionne suivant l'ordre bien défini des analyses à effectuer.

Mais la porte s'ouvre ! Ouille... C'est le grand chef blanc... Il porte sa proche soixantaine avec bonhomie. Ses cheveux blancs depuis longtemps sont le complément indispensable de son tablier doctoral. C'est que le grand chef est médecin, biologiste et, évidemment... autoritaire. Il n'y a pas là de quoi se formaliser : Joséphine l'a toujours connu blanc, médecin et autoritaire. Mais il n'est pas fier. Il a de la considération pour les fourmis qu'il terrorise. Aujourd'hui, il sourit. Joséphine se méfie. Que veut-il ? En guise de protection, elle affiche sa tête des mauvais jours. C'est toujours comme ça. Ils se connaissent depuis longtemps. Ils ont leurs codes. Le patron ne demande pas son habituel "Alors Miss, ça va va ?" Il n'aime s'entendre dire non. Alors, sur le ton bref du patron, il interroge :

- Qu'avez-vous isolé pour X ?

- Rien.

Il manifeste sa contrariété en mettant la réponse en doute :

- Montrez-moi les boîtes.

Il les regarde d'un air fâché. Puis, sans commentaire, il sort en grognant. Joséphine fait la moue. Pensez donc ! Le cas est sans importance, mais il représente l'angine d'un confrère du patron. Le cher X a probablement avalé une bonne quantité d'antibiotiques avant de prélever l'échantillon. Voilà pourquoi le résultat est négatif. Marrants les médecins : ils aseptisent, puis la nature s'obstine malgré le traitement choc, ils accourent au labo. Mais c'est avant, mes amis qu'il faut venir ! D'autant plus que, s'il s'agit, comme dans la plupart des cas d'un virus, l'antibiotique est inactif. Il ne fait que déséquilibrer l'organisme. De plus, il est bien connu que l'abus d'antibiotique suscite la résistance des microbes. Rien à faire ! Ils ont la maniaquerie des antibiotiques. Alors, qu'ils ne viennent pas se plaindre que les analyses ne donnent rien. Joséphine est irritée. Elle se replonge néanmoins dans la contemplation des mystérieuses boîtes de Pétri.

Maintenant installée devant une flamme, notre laborantine, à l'aide d'une espèce de baguette, trace des signes invisibles sur des boîtes plates et sans secret. Ensuite, elle les dépose dans la grande armoire blanche et tiède. Demain, fée bactérienne aura créé des couleurs significatives.

Les préparations qu'elle regardait tout à l'heure avec une grande attention sont maintenant jetées sans ménagement dans un sac destiné à la stérilisation. Pas de sentiments pour les microbes qui ont livré leurs secrets ! Bien plus : il n'est pas question de leur donner une seule chance de proliférer hors contrôle. La couleur jaune du sac est sans appel : seule destination possible : l'incinérateur.

Il est grand temps d'aller boire une tasse de café. Joséphine se désinfecte les mains, sort et ferme la porte blanche.

La matinée s'achève sans problème. L'heure du dîner approche. Joséphine range sa table, l'asperge à grands jets d'un liquide laiteux à l'odeur forte, mais agréable. Il s'agit bien entendu d'un désinfectant qu'elle étale jusque dans le plus caché des recoins. Elle essuie ensuite et lustre quasi amoureusement la surface marmoréenne de la table de travail. Après s'être également aspergé les mains, elle les sèche à l'aide serviettes en papier généreusement offertes par un brillant distributeur chromé. Elle coupe l'éclairage, sort et ferme la porte.

A peine dans le couloir, elle enlève son tablier blanc. Avant d'entrer dans le vestiaire, elle marque une halte devant la pointeuse. Cette dernière retentit d'un "bang " autoritaire. La laborantine imagine un imposant magistrat dans une grande salle. Il frappe son marteau sur la table et dit : "repos". Joséphine hausse les épaules et se dit : "dîner". Dans une heure, le marteau frappera à nouveau et proclamera :

- Travail !

- Bien Monsieur !

Au réfectoire, quelques collègues de la chimie sont attablés et de très bonne humeur.

- Salut les chimistes ! Vous avez l'air en forme aujourd'hui ?

Jean :

- Nous mettons la nouvelle au courant de ses obligations de débutante.

Joséphine :

- Je parie que notre ingénieur a envie de boire un verre.

Tout le monde rit de bon coeur

La conversation continue sur ce ton. Comme d'habitude, on parle sang, boudin, crachats et cacas. On arrive inexorablement à la syphilis et aux gonocoques, ces petites bêtes que Brassens a si élégamment nommées "crêtes de coqs". Dans notre petite ville, le sida n'a pas encore terni l'image de vénus si bien libérée par la pilule et les antibiotiques. Profitons-en pour rire de l'amour avant d'en avoir peur !

Les joyeux dîneurs sont jeunes : Les plus vieux ont à peine plus de trente ans. Pourtant ils se complaisent déjà dans les souvenirs rassurants de leur "expérience". Quelques années de travail, trop peu nombreuses pour les avoir marqués du sceau de la lassitude les rassurent en les plaçant au-dessus des craintives tribulations des débutants.

Joséphine les interpelle :

- Vous souvenez-vous de mon premier frottis de pénis ?
- Jean s'exclame :
- Comme si c'était hier ! Tu étais jeune !
- J'arrivais à peine.
- Louis était encore là.
- Vous formiez une fameuse équipe à vous deux.
- Il s'était arrangé pour que ce travail te revienne. Nous étions tous derrière la porte à épier tes réactions. Nous nous amusons beaucoup. Mais tu ne nous as jamais raconté ce qui s'est passé derrière cette porte.
- Tu veux le savoir ?

- Et comment !

Jean se frotte les mains. Il se régale. Joséphine prend un air de conteuse :

- J'avais mis un propre tablier et, pour me vieillir, mes lunettes sur le bout du nez. De mon air le plus sérieux, j'entrai dans la salle de prélèvements. Je faisais des efforts pour paraître très "scientifique". Je savais que vous étiez tous derrière la porte, celle qui s'ouvre sur la salle de triage. Je vous entendais rire. J'ai parlé haut pour couvrir vos voix. C'était trop ! Heureusement, le patient était un peu sourd. Non, ce n'était pas un Don Juan, ni un hautain Apollon. C'était un bon petit vieux, bien de chez nous. Qu'allais-je lui dire ? "Déshabillez-vous" me semblait osé. Je vous entendais toujours rire. J'avais déjà salué, pris des nouvelles de son voyage... Il était grand temps d'aborder le sujet. Pendant que mon cerveau cherchait, ma bouche prononçait : "Votre médecin a téléphoné..." Il baissait déjà son pantalon. Sous les longs pans de la chemise, surgissait un peu penaud le fameux pénis. Je le regardai attentivement. Il était couvert de six petites taches brunâtres et sèches. Le vieil homme m'expliquait dans un français mi-wallon : " Ma femme a eu saquant problèmes dis costé là. Le Docteur li a arrandji ça, mais vlà qu'dj'ai attrapé ces p'tits bottons-là." J'avais envie de dire à ce monsieur bien gentil de se savonner plusieurs fois par jour, de préférence avec un savon désinfectant de et de masser ensuite avec de l'huile d'amande douce. Mais n'étant pas médecin, je me suis contentée de sourire et lui souhaitai une prompte guérison. En sortant de la salle de prélèvements, je n'étais pas rouge de la tête aux pieds et j'en connais qui ont été forts déçus.

Jean, avec un air de parfaite contrition :

- Tu semblais même tout à fait à ton aise. Tu saluais encore le patient dans le couloir : "Bon retour... et patati et patata." Nous nous sommes dispersés avant que tu ne rentres au labo. Pour nous, tu n'étais plus

la petite nouvelle, mais une collègue qui avait de l'aplomb.

- Merci Jean ! Étais-tu beaucoup plus ancien que moi ?

- Moi non, Louis, oui ! Nous faisons équipe !

Joséphine se tourne vers la jeune recrue :

- Tu vois : les hommes et leur habitude de se coaliser contre les femmes !

La nouvelle rit poliment. Les chimistes lui font comprendre qu'ils seront tous derrière la porte lors de son premier et tout prochain prélèvement spécial, mais Joséphine ne lui laisse pas le temps de s'empourprer :

- Ne t'inquiète pas. Je suis maintenant spécialisée en frottis de tous genres. Je n'en laisse aucun à personne, même pas pour le plaisir des farceurs. Si un jour tu devais t'y mettre, nous les ferions ensemble, le temps que tu prennes de l'assurance.

Après quelques détours dont les conversations anodines ont le secret, Jean invite Joséphine à raconter le cas "Charles". Elle prend donc un air de conteuse et commence

- Il était une fois...

Tous rient, Joséphine s'interrompt :

- Vous m'avez demandé de raconter. Je raconte.

- Continue, continue. On peut bien rire, non ?

- Bon, je reprends :

"Il était une fois une journée aussi grise que les autres. Soudain, une secrétaire arriva en trombe. C'était Monique :

- Joséphine, vient un peu. Un gars apporte un prélèvement pour recherche de gonocoques. Il est fâché. Je ne comprends rien à ce qu'il raconte.

De mon air autoritaire bien connu, je la suivis et abordai le mécontent :

- Bonjour, Monsieur ! La secrétaire me dit...

- Voici des urines. Cette fois, ne les perdez plus !

- Comment Monsieur ? Nous n'avons pas l'habitude d'égarer les échantillons.

- Je ne sais pas si c'est une question d'habitude chez vous. Ce qui est certain, c'est que j'en ai déposé un avant-hier ici. Quand le Docteur Franck, mon médecin, vous a téléphoné ce matin pour avoir les résultats, vous lui avez affirmé ne l'avoir jamais reçu.

- Quel est votre nom ?

- Lascaille.

- A quelle heure avez-vous apporté votre échantillon ?

- A deux heures de l'après-midi.

- Permettez. Je vais vérifier.

Je consultai le cahier. Pour le Docteur Franck, j'avais bien reçu des urines deux jours auparavant, l'après-midi. Mais elles étaient au nom de Charles. Tout à coup, la lumière jaillit !

- Votre prénom serait-il Charles ?

- Oui, bien sûr.

- Parfait. Votre échantillon n'est pas perdu. Nous l'avons tout simplement identifié à votre prénom.

- Ah bon ! J'aime mieux cela. Je suppose que la recherche est positive ?

- Je suis désolée. Je ne peux pas vous donner ce genre d'information. Je vais de ce pas informer le Docteur Franck.

- Pourquoi ne me voulez-vous pas me donner ce résultat ?

- Je suis désolée, Monsieur. La loi me l'interdit. Toute information doit transiter par le médecin traitant.

- C'est ridicule. D'autant plus que je sais que j'ai une blennorragie à gonocoques. Je le sais, car j'ai fait mon service militaire."

Les techniciens attablés éclatent de rire, même ceux qui connaissent l'histoire depuis longtemps. Jean explique aux plus jeunes que l'armée passe des films sur les maladies vénériennes à ses recrues. "C'est à vous déguster des femmes", ajoute-t-il.

La novice interroge :

- Quel est le but de l'armée ?

Sentencieuse, Joséphine explique :

- Près des casernes, il est de coutume de trouver des bordels.

- Ne serait-il pas plus hygiénique de les fermer ?

- Et votre sécurité, Mademoiselle ? Les jeunes soldats ont le sang ardent. N'est-ce pas Jean ?

Celui-ci rougit. Ses oreilles se décollent.

- Moi, j'étais déjà marié ! Continue ton histoire.

- Tu as raison. Laissons les miliciens à leurs films didactiques. Où en étais-je ?

- "Je sais que j'ai des gonocoques, car j'ai fait mon service militaire."

- Ah oui ! Je lui répondis : "J'aurais dû le faire également. Pareil apprentissage me serait peut utile dans mon travail. Mais il faudra que vous m'excusiez, car il faut que je m'y remette sérieusement.

Monsieur Lascaille s'en alla, convaincu qu'il souffrait d'une blennorragie à gonocoques. Pourtant, la recherche était négative. Il ne restait plus qu'à informer le médecin de ce résultat qui, à coup sûr, n'allait pas lui plaire. En plus, il allait falloir lui expliquer avec un raisonnement crédible que son flacon perdu ne l'était pas. J'entamai donc une enquête.

La plus jeune des secrétaires de l'époque s'appelait Yvonne. Elle n'est pas restée longtemps. Elle avait une jolie petite frimousse, mais n'était pas très dégourdie. Le fameux mardi à quatorze heures, elle était de service au guichet. Elle avait accueilli monsieur Lascaille bien gentiment et lui avait demandé tous les renseignements administratifs nécessaires. (Ce sont là des détails bien souvent négligés des médecins.) A la question "quel est votre nom", il répondit "Charles", ce qu'elle inscrivit sur le flacon et les documents.

Pour tout commentaire, le docteur Franck supposa ironiquement que la secrétaire devait être extrêmement séduisante pour troubler de la sorte un aussi sérieux patient que monsieur Lascaille. Néanmoins, il me fit recommencer l'analyse. Pas plus que ce cher Charles, il ne croyait en mon résultat négatif.

Peut-être avaient-ils raison tous les deux. Un faux négatif est toujours possible dans ce dur métier. Je m'acharnai donc à trouver les fameux coques dits "en grains de café". Si on les trouve à l'intérieur des globules blancs, le compte est bon. Mais il n'y avait aucune trace de pus. Les urines étaient claires. Le prélèvement avait-il été réalisé dans les meilleures conditions ? Je fis part de mes réflexions au docteur

Franck et lui proposai de m'envoyer du pus urétral plutôt que des urines. Il m'avoua qu'il n'y avait pas d'écoulement purulent !

- Alors, Docteur, ou bien il s'agit d'une vieille infection et nous ne trouverons rien, ou bien nous ne sommes pas en face d'une blennorragie à gonocoques.

- Il nous faut quand même insister.

Voilà pourquoi le lendemain matin, ce cher Charles me demandait encore à la réception. Un sourire narquois au coin des lèvres, Monique me taquina :

- Joséphine, je crois que tu as une touche, car le gars d'hier est à nouveau là qui te réclame. Il veut absolument te parler.

- Des pareils, tu peux te les garder. Bon j'arrive.

A la réception, j'affichai un large sourire, un de ce genre-là qui, pourtant bien épanoui, ne rit pas, ne nargue pas non plus. Vous savez : Cette espèce d'expression que l'on place sur le visage, au même titre qu'un maquillage, une parure qui se veut agréable sans rien laisser paraître de soi. Sourire commercial ou gage de civilité ?"

Certains techniciens dont la figure est en permanence éclairée par cette attitude courtoise paraissent embarrassés. Joséphine poursuit son récit. Le trouble est oublié.

"Alors, avec ce fameux beau sourire, j'abordai le guerrier spécialisé :

- Bonjour, Monsieur Lascaille !

Monsieur Charles ne riait pas ! Loin d'être agréable, il exprimait cependant de la condescendance à la maladroite qu'il estimait que j'étais :

- Bonjour, chère Mademoiselle ! Les résultats sont

négatifs. Pourtant, je sais que j'ai des gonocoques. Je vous l'ai dit : J'ai fait mon service militaire. De plus, j'étais dans les para commandos. Je sais donc ce que c'est ! Je vous apporte un troisième échantillon. Faites bien attention.

- Comptez sur moi ! Je vais vite lancer la culture, car ces petites bêtes sont très fragiles. Elles ne peuvent attendre. Excusez-moi. Au revoir Monsieur.

- Oui, faites bien attention, car c'est très important.

Le samedi matin, aucune des cultures, aucun des examens microscopiques ne montrait la moindre trace de gonocoque. Charles se présenta encore. Il était persuadé que je n'y connaissais absolument rien en matière d'infection vénérienne. Mais il fut fort compatissant à mon égard. Pour me consoler de mon ignorance et parfaire mon éducation, il me fit des confidences troublantes sur l'origine louche de cette petite affection. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser. Je l'avais vivement remercié, avais rougi de ses récits, paru terrorisée par la venue probablement proche du patron, mais rien n'y fit. Charles voulait absolument améliorer ma formation. A court de bonnes manières, je le plantai là, carrément, au milieu des ses explications.

Charles ne se vexa pas pour autant. Au contraire ! Quelques jours plus tard, il vint nous faire ses adieux. Guéri, il partait pour le Brésil. On peut dire que cette banale affection vénérienne a coûté cher à l'assurance maladie : Quatre analyses et au moins autant de visites chez les médecins, sans compter les antibiotiques administrés probablement à propos dès le premier jour !"

Joséphine regarde sa montre.

- Oh la-là ! Mon récit est terminé, mais le temps de midi, lui, il est dépassé.

Jean regarde également sa montre et n'a qu'un mot :

- Zut !

Tout le monde se précipite vers la pointeuse. Cela fait :

- Bang.

- Bang.

- Bang...

Le bruit est désagréable. La sentence de cet incorruptible magistrat d'acier est sans appel. Son marteau aboie :

- Au travail !

- Bien, Monsieur !

Le cerveau vide d'avoir tant parlé et vexée d'être en retard, Joséphine rejoint un local où l'attend un après-midi chargé. Elle allume son bec Bunzen et recommence à tracer des signes invisibles sur des petites boîtes plates de différentes couleurs. Il fait gris dehors, mais quelle importance ? Soleil ou pas, les néons sont nécessaires pour travailler.

Ses gestes sont devenus tellement routiniers que son cerveau engourdi, autant par la flamme que par la digestion, s'échappe du vase blanc pour se dilater dans un rêve, loin de la bactériologie. Les pensées de Joséphine voguent dans un jardin où des groseilles grosses et rouges de soleil attendent de devenir confiture.

Les boîtes s'accumulent, prêtes à être rangées dans l'étuve. Un bruit de pas résonne dans le couloir. "Chouette, une visite, se dit Joséphine. Serait-ce le docteur Rémy ?" La porte s'ouvre et... c'est une

catastrophe ! La garde apporte une masse de prélèvements. Elle en a plein les mains. Très heureuse de ne pas être concernée par ces analyses, elle s'écrie joyeusement :

- Sept frottis et un liquide gastrique pour le docteur Mirande ! C'est urgent.

- Un nouveau-né ?

- Oui, c'est un prématuré, mais pas de beaucoup.

Joséphine comprend immédiatement de quoi il s'agit. Elle regarde l'ordonnance d'analyse. Le docteur Mirande n'a pas demandé la numération des leucocytes dans le liquide gastrique. Ça ne lui ressemble pas. Il s'agit probablement d'une erreur de l'infirmière qui a rempli le document. Qu'à cela ne tienne, même si l'analyse ne pourra pas être facturée, Joséphine va la réaliser immédiatement, car le résultat sera déterminant.

Elle pousse les boîtes routinières pour dégager la table. Cette fois, plus question de rêver : l'urgence est là. Elle étale consciencieusement du liquide gastrique sur une lame. Pendant que cette dernière sèche, elle met en culture les frottis. Elle colore la lame, la met sécher et prépare une cellule burker qui servira à la numération. Elle s'installe au microscope. L'instant est crucial. Que va-t-elle voir ? S'il n'y a rien, pas de globules blancs, pas de germes, tout sera fini. Elle aura établi que le nouveau-né n'a probablement pas été contaminé. Elle recommencera ses signes cabalistiques sur les boîtes plates de la routine.

Le téléphone sonne :

- La bactério, bonjour !

- Bonjour, c'est la maternité. Le docteur Mirande demande que vous fassiez une numération des leucocytes dans le liquide gastrique du nouveau-né.

- Je m'en doutais. La lame est au microscope. J'allais commencer la lecture. Je vous sonnerai dès que j'aurai les résultats. Cela ne va pas tarder.

- C'est parfait. Merci.

- A tout de suite.

Joséphine s'installe à nouveau au microscope. Elle est impatiente. La lampe allumée, elle place la lame sur le plateau et règle la mise au point. Le spectacle est sans équivoque : D'innombrables germes et globules blancs couvrent le champ. Ce gosse a de la chance d'être dans les mains du docteur Mirande, car non ou mal traité, il mourrait.

Maintenant, pas de tout ça ! Il faut en dire plus. Les globules blancs sont de très beaux polynucléaires caractéristiques d'une infection. Ils sont très nombreux. La laborantine les comptera avec la Burkner. Quant aux germes, ils ont tout d'un streptocoque classique. Vite, il faut prévenir le médecin.

L'infirmière ne comprend probablement la portée de cette présomption. Elle demande :

- Ce sont de bons résultats ?

Joséphine se sent mise en doute. Un peu agressive, elle demande :

- Comment ça : "De bons résultats ?"

- Je veux dire : Est-ce normal ou dois-je prévenir le docteur Mirande ?

Joséphine comprend que l'infirmière ne sait pas que des leucocytes et du streptos, c'est mortel pour le bébé. Heureusement qu'elle a posé la question. Joséphine lui répond très gentiment :

- Oui, bien sûr ! Les résultats sont pathologiques. Il

faut le prévenir immédiatement. C'est très important. Pour ma part, je vais compter exactement les globules blancs et essayer d'avancer encore dans l'identification du germe. Je viens de recevoir des nouveaux réactifs. Je vais essayer de les faire parler. Je vous rappellerai.

Joséphine retourne au microscope. Elle compte les globules blancs. Sans nul doute, ils témoignent d'une infection. Elle va maintenant tester les nouveaux réactifs. Ils permettent d'identifier rapidement les antigènes de certaines bactéries. Elle les a déjà contrôlés à partir de cultures. Ils donnent de bons résultats. Avec la quantité de germes qu'il y a dans le liquide gastrique, si c'est le fameux strepto B qui a déjà tué tant de nouveau-nés, on le saura tout de suite.

La manipulation qu'imagine Joséphine n'a encore jamais été réalisée. Il s'agit de l'association de deux techniques différentes. Pourquoi ne pas essayer ?

Laissons notre laborantine à ses tripotages et profitons de ce qu'elle est occupée pour nous promener dans son univers. Des boîtes multicolores sont éparpillées sur la table devant la fenêtre. A gauche, la grande étuve toute blanche et tiède invite au repos, alors qu'à côté d'elle, le microscope nous rappelle le caractère rigoureusement scientifique de l'établissement. A droite, l'évier barbouillé de colorants évoque une intense activité. Mais en ce moment, le travail fébrile de la technicienne se cantonne au niveau de la table qui jouxte la porte, dos à la fenêtre. Sauvons-nous, car elle réfléchit.

Moins de deux heures après avoir reçu l'échantillon, Joséphine téléphone fièrement l'identification fort probable du germe en cause. Il s'agit bien du strepto B.

Reste à espérer que les jours qui vont suivre verront la confirmation de tout ceci à l'issue des tests classiques. En attendant, Joséphine savoure son exploit. Elle va rapporter les faits aux biologistes et se pavaner un peu devant les chimistes.

Le grand chef blanc est déjà retourné. Le pharmacien prête une oreille polie à la laborantine, tout en continuant de signer le courrier. Il ne s'intéresse même pas à l'aspect technique de la méthode utilisée par Joséphine.

Quant aux chimistes, rassemblés autour de la tasse de café, ils ont des sujets plus hilarants à aborder. Alors, après avoir bu une tasse et fumé une cigarette, un peu découragée par le manque d'intérêt de son entourage, la bactériologiste se dit qu'il serait grand temps de penser à achever la journée. Il est seize heures trente. Le travail ne sera pas encore fini à l'heure aujourd'hui.

Rentrée dans son beau local blanc, elle retrouve les piles de boîtes abandonnées pour la bonne cause. Malheureusement, elles ne se sont pas ensemencées toutes seules. Il y a encore du travail pour plus de deux heures. Quelle merde !

Mais à quoi bon se plaindre ? Elle allume le gaz et s'assied. Avec un genre de pinceau qui a pour poils un fil de platine qu'elle rougit régulièrement à la flamme, elle trace des signes rapides et invisibles sur la surface plate des géloses. Les boîtes sautent dans sa main gauche plutôt que d'y passer. Ses gestes sont presque violents tant elle est pressée.

Il est dix-neuf heures trente. Joséphine désinfecte sa table, éteint la lumière, sort et ferme la porte. Au vestiaire, elle enlève son tablier et se lave encore une fois les mains. Il est trop tard pour faire les courses. Tant pis, elle se cuira une omelette aux oignons.

La nuit est déjà tombée. Elle traverse le pont. A cette

heure-ci, il se donne un air de fête aux lampions pour escorter les piétons éblouis par ses lampes trop basses et les phares des voitures. La technicienne traverse la place. Les odeurs de friture attisent sa faim. Elle imagine les oignons frémissant dans la poêle. Les passants deviennent rares et pressés. Elle longe la Meuse et respire à pleins poumons l'odeur de vase qui s'en dégage. Les senteurs du soir caressent ses narines. Elle s'enivre de l'air frais et noir. Elle est fatiguée. Personne ne l'attend. Elle est vide de sa journée trop remplie. Un rêve passe. Le docteur Rémy n'est pas venu.

Un bon film à la télévision lui changera probablement les idées.

Les oignons frétilent dans la graisse. Joséphine casse les oeufs La nature est bizarre. Les poules sont des animaux relativement petits et nous nous nourrissons de leurs ovules. Elles en pondent un par jour. La femme, un par mois. Le liquide gélatineux de la cellule s'étale autour de son noyau. Cet oeuf aurait pu devenir poussin. Le liquide amniotique est moins épais et le foetus ne se développe pas dans une coquille. A quoi ressemble le prématuré de ce midi ? Il a certainement la peau rouge et plissée. Il est probablement petit et frêle au point d'avoir peur de le toucher. Au moment de sa naissance, cet être a ingurgité une quantité de microbes à faire frémir les hygiénistes et pourtant il vivra, car le docteur Mirande lui administre un traitement adéquat. Ce ne fut pas le cas du petit Brallot qui n'a connu l'existence que trois jours. Le pédiatre était un respectable maître aux cheveux blancs. Branché sur les bonnes vieilles techniques traditionnelles et éprouvées, il avait pourtant envoyé le prématuré dans un centre néonatal spécialisé. Les médecins s'étaient-ils concertés, le dossier complet avait-il suivi l'enfant ?

Aucune analyse n'ayant été entreprise à la naissance, Joséphine ne connut l'affaire qu'après la mort du bébé.

Le gynécologue eut la triste mission d'annoncer la pénible nouvelle à la mère toujours alitée. Il expliqua à la pauvre femme que son enfant avait "ramassé" un microbe fatal qui se trouvait dans son vagin. La malheureuse se culpabilisa. Il s'agissait de son premier-né. Elle imagina qu'il en serait de même lors de futures grossesses. Il fallait la soigner !

Le brave, mais imbécile gynécologue écouvillonna l'appareil génital de la jeune accouchée et demanda une recherche de streptocoque agalactiae, le fameux strepto B, le germe fatal.

Les oeufs sont maintenant cuits. Le journaliste à la télévision parle de massacres chrétiens au Liban. Joséphine prête une oreille distraite au lot de violence quotidienne. L'actualité sportive la ramène au cas Brallot. Elle se souvient du sentiment de colère qui l'anima quand elle apprit la mort de ce nouveau-né. Il y avait eu manque de prévention. A l'époque, l'examen du liquide du liquide gastrique n'était pas encore connu, mais on pouvait déjà rechercher le redoutable germe chez la femme enceinte. Il arrive à la femme d'être porteuse de ce microbe sans en être affectée. Hors grossesse, on peut même le considérer comme un commensal du vagin. Par contre ce germe responsable de la mammite des vaches peut être terrible au moment de l'accouchement. Avant l'ère des antibiotiques et des notions d'hygiène, il était cause de la fièvre puerpérale à laquelle succombaient beaucoup de parturientes. Actuellement, il est l'agent principal des septicémies néonatales. Certains médecins préconisent une désinfection des porteuses. Lors d'une rupture prématurée de la poche, le risque de contamination de l'enfant est très grand. Dans ce cas, des mesures préventives s'imposent impérativement.

Quand Joséphine reçut la demande d'analyse et qu'elle fut informée du contexte clinique, elle fit des recherches dans les archives. A deux reprises, pendant la durée de la grossesse, des analyses

d'urines avaient été réalisées pour madame Brallot. Les deux fois, le fameux strepto B étaient présent ! Il s'agissait d'analyses de routine. La patiente ne souffrait pas d'infection urinaire. Le germe était présent en tant que contaminant. Chez la femme, la contamination des urines par la flore vaginale est régulière. Elle a lieu lors de la miction. C'est pourquoi Joséphine isole et identifie toujours les streptos contaminants dans les urines, pour le cas où la femme serait ou deviendrait enceinte.

Il y avait eu rupture prématurée des poches. Dans ce cas, la contamination de l'enfant par la flore vaginale est fort probable. Il n'y avait pas eu d'analyse bactériologique du vagin pendant la grossesse. Aux yeux de Joséphine, c'est déjà une erreur. Par contre, les analyses d'urines avaient signalé à deux reprises la présence de strepto B. Il fallait donc traiter l'enfant à la naissance, avant l'apparition de la fièvre, car quand cette dernière s'installe, le pronostic est déjà sombre. Si on attend les résultats d'une hémoculture, l'enfant est condamné. Même si l'hémoculture est prélevée très tôt, même si le service de bactériologie fait un travail irréprochable, l'enfant n'a plus aucune chance. Il meurt à peu près au moment où le labo sonne le premier résultat.

Une simple pénicilline aurait pu sauver cette vie.

Maintenant, l'examen du liquide gastrique permet de savoir tout de suite si le bébé a été oui ou non contaminé. On le pratique obligatoirement chaque fois qu'il y a eu rupture prématurée des poches. C'est le docteur Mirande qui introduisit la technique. Il arriva un jour avec une publication française traitant de la prévention des septicémies néonatales. Depuis lors, l'examen du liquide gastrique et la mise en culture des sept frottis d'un nouveau-né à risque font partie de l'éventail d'analyses offertes aux médecins. Encore faut-il qu'ils pensent à les demander !

Quant à la l'identification rapide du strepto B

pratiquée par Joséphine aujourd'hui, espérons qu'elle sera confirmée par la culture et les tests classiques. Mais n'y pensons pas trop. La bactériologie ne doit pas nous accaparer.

Voyons si un programme à la télévision pourra nous distraire. Il est déjà tard. FR3 passe un vieux film de Marcel Pagnol avec Raimu. Profitons de l'aubaine. Bonsoir les microbes!

ALERTE A LA MÉNINGITE

La flamme ronronne à son rythme accéléré. Son souffle n'est pas vraiment un grondement, mais l'oscillation de sa lumière semble une mise en garde. Le bleu sort du jaune avant de s'évanouir dans la couleur du feu.

Le fil de platine brise l'harmonie des formes ogivales en affublant le cône chaud de moustaches impertinentes. Les microbes ainsi transportés à leur destin grésillent dans cette géhenne. La masse se recroqueville, noircit, rétrécit avant de devenir une petite poussière blanche qui s'effrite sur la table. Joséphine a prélevé une grosse colonie. Il faut longtemps à maître Bunzen pour la réduire à son état final. "Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras poussière." Joséphine passe son temps à faire suivre ce cycle à tous les micro-organismes qu'elle rencontre. Pendant cet aller et retour direct, elle s'amuse à les observer. C'est son métier.

A partir d'une semence invisible, elle peuple d'une couche grasse et épaisse des milieux de culture de

tous les genres. Cette production n'exige en général que 24 heures d'incubation, bien au chaud dans l'étuve. Les légumes du jardin demandent plus de temps, mais au moins, ils nourrissent leur homme. Puis de caca à fumier, ils se retrouvent à nouveau au jardin et le cycle recommence.

La vie n'est que l'émanation de ce phénomène. Chaque jour, des milliers de mâles et de femelles transmettent le code de cette merveilleuse organisation à leur descendance. Mais contrairement aux êtres évolués, les bactéries ne partagent pas leurs gènes avec un partenaire pour se reproduire. Elles se divisent pour former deux nouvelles unités identiques. Quelle aubaine de rajeunissement ! Certains pensent avoir inventé le clonage. Sont-ils conscients qu'il s'agit d'un mode de reproduction primitif ? L'évolution a opté pour la sexualité. Est-ce seulement pour le plaisir ?

Joséphine prélève à nouveau une colonie, en étale une infime partie sur une gélose, puis détruit le surplus à la flamme. Cette fois-ci, la cendre est tellement petite qu'elle ne tombe même pas sur la table. La technicienne recommence et recommence. Il y a beaucoup de travail, aujourd'hui. L'anse de platine grésillera souvent. Mais la technicienne sait depuis ce matin que le nouveau-né n'alimentera pas de sitôt la masse minérale de la planète. Il se porte bien. De plus les tests classiques et rigoureux ont confirmé l'identification rapide du Strepto B. Tout est pour le mieux.

D'une colonie à l'autre, blanche, rose ou noire, des boîtes de Pétri multicolores à la flamme immuable, l'esprit de Joséphine vogue dans des raisonnements philosophiques sur fond de brume digestive. De la cendre grise tombe à nouveau sur la table noire. Que descend-t-il de la voûte céleste quand Satan nettoie son four ? La Loi aurait-elle envoyé Hitler sur la terre pour rappeler sa puissance à ses microbes ? Ne serions-nous que de simples bactéries sans même

l'avantage d'une jeunesse renouvelable ? Allons donc ! La Loi ferait-elle ça ? "Dieu nous a infligé cette épreuve...". La mort n'est que l'aboutissement inévitable de la vie... Des cendres tombent à nouveau sur la table. Longtemps avant les écologistes, Lavoisier avait compris : "Dans la nature, rien ne se perd, rien ne se crée, tout..."

La porte s'ouvre. C'est le patron.

- Bonjour, Miss !

Le "boss" a l'air embarrassé. Il s'agit là d'un mauvais présage évident.

- Bonjour, Monsieur !

- Avez-vous reçu la visite du délégué Bio-Milieus ?

- Oui. Vous n'étiez pas là. Il était contrarié de ne pas vous rencontrer.

- Pas moi !

Il accompagne sa phrase d'un soubresaut qu'il croit un rire et qu'il voudrait paillard. Qu'a-t-il à dire ? Laissons mijoter. S'il tourne autour du pot, c'est qu'il a une mauvaise nouvelle. Le temps passe en palabres stupides. Le grand chef blanc raconte une plaisanterie osée. Joséphine ne rit pas. Après tout, elle a autre chose à faire que d'écouter des sornettes. Le patron change brusquement de ton. Il redevient sérieux, se raidit et du ton autoritaire d'un grand médecin, il attaque :

- Je viens d'avoir le docteur Aldo au téléphone. Il a eu un cas de méningite.

- Un enfant ?

- Oui. Il est mal en point. Il a été hospitalisé directement à l'hôpital universitaire. Ils ont déjà détecté un méningocoque.

- En quoi sommes-nous concernés ?

Joséphine se rend bien compte de ce qu'il va dire. Elle s'énerve de le voir ainsi tourner en rond. Bien sûr il sait qu'elle a déjà trop de travail. Pourtant, il va lui demander d'en faire encore plus, beaucoup plus. Il prend des tangentes pour éviter ses légitimes récriminations. La laborantine décide de couper court :

- Combien de recherches ?

- Je lui ai proposé de commencer par la famille, mais il y aura aussi les petits camarades, dans un premier temps, car...

- Combien au total ?

- Vous allez recevoir une vingtaine de frottis.

- Quand ?

- Dans une heure environ. Il les prélève en ce moment.

- C'est tout ?

- Demain, il y en aura encore une bonne trentaine.

- Une bonne trentaine ? Après, c'est tout ?

- Je lui ai conseillé de ne pas prélever l'école tout de suite afin que vous ne soyez pas débordée.

- Vous êtes bien aimable, mais je le suis déjà ! Qu'est-ce que c'est que cette question d'école ?

- L'enfant n'est pas en âge scolaire, mais ses frères le sont.

- Si ces derniers s'avèrent être porteurs, il sera encore temps de penser à l'école. Par contre, ce qui est évident, c'est qu'il va me falloir de l'aide. Qui avez-vous prévu ?

- Le veilleur de nuit pourrait vous décharger.

- Allons, Monsieur, vous savez que les nuits sont déjà débordées. Si peu qu'il y ait des urgences, ils n'ont pas le temps de faire grand chose. De plus, ils sont très peu formés en bactériologie. Leur travail n'est pas toujours très fiable.

- Madame Marquis pourrait peut-être vous dépanner ?

- Peut-être, mais comme d'habitude, elle viendra une demi-heure, puis il faudra...

Il est déjà sorti. Joséphine est découragée. Ce n'est même pas la peine qu'elle se dépêche, elle sera tardive aujourd'hui, très tardive.

Il n'y aura pas assez de milieux de culture. Il faut en préparer. Tout en marmonnant, Joséphine emplit de flacons multicolores la casserole à pression, la ferme énergiquement et la met chauffer. Elle est persuadée que c'est le grand chef blanc qui a proposé à Aldo de prélever l'école. Il perçoit un pourcentage de la recette, alors plus il y a de travail, plus il est riche. Mais Joséphine, elle, ne sera pas payée des heures supplémentaires qu'elle va obligatoirement prester.

Françoise Marquis passe la tête par la porte :

- Il paraît que tu vas recevoir des frottis de dépistage de méningocoque ?

- J'ai aussi entendu dire que tu vas m'aider.

- Il est venu me voir, effectivement. J'ai encore pas mal de travail à faire aujourd'hui absolument. Je pars à seize heures, moi. Mes enfants m'attendent chez la gardienne depuis midi. J'avais demandé congé cet après-midi. On me l'a refusé. En chimie aussi, il y a beaucoup de travail. Christiane va achever les enzymes. On fera les lipides demain. Mais je ne

pourrai quand même travailler chez toi que Trois quarts d'heure.

- Je m'en doutais. Vous avez du boulot, vous aussi. Pourquoi n'engagent-ils pas du personnel ?

- Il paraît que la direction de l'hôpital ne veut pas, soit disant que le remboursement des analyses va encore diminuer.

- Et alors ? L'année dernière, le bilan du labo comptabilisait plus de dix millions de bénéfices. Même si le prix des analyses diminue, il y aura encore de la marge.

Enfin, Françoise s'installe devant une flamme au milieu d'une abondance de boîtes de Pétri. Pendant les préparations, la conversation porte à nouveau sur les finances jusqu'à ce que le bel Aldo, tel un enfant en mal de mauvais tours, n'ouvre délicatement la porte en brandissant sournoisement une poignée d'écouvillons. Souriant, il ne peut s'empêcher de narguer les deux grenouilles qui, perchées sur leur tabouret, lui lancent un regard noir :

- Je vous apporte du travail.

Joséphine :

- Cela ne nous fait pas rire. Nous ne sommes pas payées à la pièce, nous !

- Ce n'est pas comme votre patron. Il voulait que je prélève tous les enfants de l'école communale.

- Pour vous, non plus, ce n'est pas une mauvaise affaire !

- Je dois dire que cela va gonfler mon portefeuille. Pourtant, s'il n'avait tenu qu'à moi, je me serais limité à l'entourage immédiat de l'enfant. Mais les instructions de l'inspecteur d'hygiène donnent raison à votre patron. Pour ne pas léser les confrères, la

direction de l'école et moi-même avons décidé d'envoyer une note aux parents afin qu'ils prennent contact avec leur médecin traitant.

- Je risque donc d'avoir d'autres frottis que les vôtres ?

- Bien sûr, mais comme c'est moi qui ai la plus grosse clientèle, mes confrères en apporteront nettement moins que moi !

Satisfait de l'air qu'il se donne, Il rit de bon coeur
Joséphine sourit.

- Dites-moi, Monsieur Modeste, tout cela est-il bien nécessaire ?

- Une partie, oui, peut-être, mais certainement pas tout. Les directives sont ainsi. Aller à l'encontre risquerait de m'attirer des ennuis et, en plus, ce serait contraire à mon intérêt personnel. De toute façon, cela ne fait pas de tord aux patients.

- Certainement pas ! Par contre, l'Assurance Maladie en fera les frais.

- Puisque l'inspecteur d'hygiène le veut, Dieu le veut !

- Bien sûr, bien sûr. Tu entends, Françoise ? Tu sais maintenant pourquoi nous allons être débordées de travail.

- Toi peut-être, mais moi, je vais bientôt partir et demain, je suis en congé.

Aldo, taquin :

- Vous devrez venir. Votre patron me l'a dit : il va réquisitionner tout le personnel.

- Ma carte de congé est signée. Je ne viendrai pas.

D'un geste significatif, elle exprime son manque

d'intérêt pour les affaires présentes. Aldo sort à reculons, mimant quelqu'un qui s'éclipse en douce. Les deux femmes lui rendent son salut de la même manière.

Un peu plus tard, c'est à dire deux piles de boîtes plus tard, Françoise range son matériel, asperge sa table de désinfectant, l'essuie méticuleusement et salue :

- Tu feras bien ?

- Je n'ai pas le choix.

Aldo est revenu. Il s'appuie au chambranle de la porte. Visiblement, il s'amuse beaucoup. Françoise est sortie. Il reste là encore un moment, silencieux, puis il dit :

- Tu me feras aussi une recherche de strepto A, car il y en a beaucoup qui circulent en ce moment. Dans cette famille, ils ne sont pas vraiment en bonne santé. Ils ramassent tout ce qui passe. Tu seras bien aimable de me réaliser une culture complète.

- C'est le même prix, même si c'est plus de travail.

- Tu en as encore pour longtemps ?

- Oh la-là ! J'aurais dû apporter mon souper.

- Je suis loin d'avoir terminé également. J'ai une consultation dans une heure et encore beaucoup de visites à faire à domicile.

- Médecin, c'est un dur métier tout de même.

- Je ne me plains pas. Il y a des confrères qui attendent à longueur de journée qu'un patient les appelle, surtout dans les grandes villes. J'en connais dans la région qui n'en mènent pas large.

- Heureusement, je ne suis pas concernée par cette

problématique de la dévalorisation de la profession médicale. Bon, il est grand temps que je m'applique sérieusement. Vous ne restez pas avec moi pour m'aider ?

- Ce genre de travail n'est pas assez bien payé pour moi. Tiens, ton patron est déjà parti ?

- Évidemment ! Il lui en faut plus que quelques frottis de dépistage pour le retenir.

- Biologiste, c'est quand même la planque !

- Pourquoi ne vous êtes-vous pas spécialisé dans cette branche ?

- Je n'ai pas réfléchi à tout cela à l'époque. Allez, à demain et bon travail.

- Pareillement.

Avec Aldo, la conversation prend toujours la même tournure. Il aime plaisanter et est très porté sur l'aspect rentable des choses. Par contre, c'est un très bon médecin, très consciencieux. Il ne ménage pas sa peine d'homme intelligent. Sur le plan professionnel, Joséphine l'apprécie beaucoup. Pour le reste, ils se contentent de taquiner leurs différences. Somme toute, ils s'entendent très bien. Il faut dire qu'Aldo est issu de la classe ouvrière et cela se sent dans ses contacts.

Il est maintenant dix-neuf heures trente. Les ensemencements des vingt frottis d'Aldo sont presque terminés. Le docteur Rémy n'est plus venu depuis au moins trois semaines. Trois semaines et deux jours exactement. Joséphine trouve le travail lourd.

Les microbes des gorges des parents, frères et sœurs, cousins, cousines du petit malade hospitalisé

vont dormir bien au chaud cette nuit, dans l'étuve, à l'abri des intempéries que l'humain leur inflige habituellement. Demain, les choses sérieuses commenceront. Comment va le petit malade ? Est-il tiré d'affaire ? Trop tôt pour le savoir.

Joséphine est fatiguée. Elle pense à Rémy dont la conversation lui serait bien agréable en cette période difficile. Elle entend du bruit dans le couloir. Serait-ce lui ? La porte s'ouvre. Il s'agit d'un médecin du même quartier qu'Aldo. Lui aussi tient une poignée d'écouvillons en main.

Non ! Joséphine n'en peut plus de découragement. Pourtant, avec ce praticien-ci, pas question de badiner ! Il s'agit d'une personne de qualité, très distinguée. Chacun doit se tenir à sa place, afin que la terre puisse continuer à tourner.

Joséphine joue donc son rôle :

- Bonjour Docteur.
- Bonjour Mademoiselle. Il y a eu un cas de méningite. Vous êtes probablement au courant.
- Oui, Docteur. Je vais ensemençer vos frottis immédiatement.

Elle le décharge des prélèvements. Il salue et s'en va.

Joséphine étouffe, oppressée par ce travail interminable. Dans son énervement, elle bouscule un tabouret qui, tout étonné, oscille mais ne tombe pas. Elle soupire en pensant à Rémy. La fatigue met ses petites blessures à vif. Une seule visite de son ami la dédommagerait de ces trop nombreuses heures passées dans ce laboratoire ingrat. Elle se sent seule et incomprise. La gorge nouée par le poids de sentiments confus, elle sort du frigo les boîtes nécessaires à l'ensemencement du nouvel arrivage. Elle place les milieux dans l'étuve pour les préchauffer, car les méningocoques ne supportent

pas le froid. Ils sont moins fragiles que les gonocoques, leurs cousins, mais la réussite de leur isolement demande néanmoins beaucoup de rigueur. Depuis combien de temps, ce médecin "bien comme il faut" a-t-il prélevé ces échantillons ? Les a-t-il gardé au chaud ? Moins d'une heure ? Si ce n'est pas le cas, Joséphine pourrait très bien les laisser au bon soin de la garde de nuit qui s'en occuperait plus tard, car tout espoir de retrouver les fameux microbes vivants serait déjà perdu. Mais... Donnons toutes ses chances au travail. Encore un petit effort : pas plus d'une demi-heure ! Après une tasse, une cigarette et un mot à la secrétaire, les boîtes auront pris la bonne température, ce sera la dernière ligne droite de la journée.

Tout est terminé pour aujourd'hui. La table est désinfectée, chaque chose est à sa place : les microbes au chaud dans l'étuve, le matériel rangé sur les étagères.

Les épaules pesantes, l'estomac aux abois, Joséphine se sent néanmoins soulagée, libérée d'une journée lourde de surprises. Travailleuse méritante, elle va enfin pouvoir savourer la paix d'un soir qui se ferme sur une conscience tranquille.

Le lendemain matin, pour parer aux événements, elle commence sa journée très tôt. Il va falloir s'organiser afin de laisser incuber les boîtes suffisamment longtemps dans la moelleuse tiédeur de l'étuve, juste le temps d'un sommeil prolifique.

Joséphine s'installe au microscope pour la lecture des examens directs. Bien nettoyé, parfaitement réglé, le fidèle instrument dévoile à l'œil curieux de la laborantine quelques premiers secrets des échantillons qui lui ont été confiés. N'est-ce pas un plaisir d'observer les images bien nettes d'une multitude de nos éléments invisibles : les cellules de

la gorge, du vagin ou la flore intestinale, c'est à dire la multitude des microbes de l'intestin... Cette femme se paye une sérieuse infection urinaire à Gram négatif ! Cet homme a probablement traîné ses sentiments à des endroits fort fréquentés... L'ami microscope raconte tout à la laborantine. Une commère de village ne pourrait pas en faire autant. Négatif. Négatif. Voici un bébé dont les selles sont acidifiées par le lait maternel. Ce n'est pas bien grave. Négatif. Ce monsieur a déjà probablement pris beaucoup d'antibiotiques : Ses expectorations sont envahies par des levures. Le pauvre doit être mal en point ! Un cancer ? Négatif. Négatif. Ah ! Ici, il s'agit d'une angine de Vincent : de magnifiques spirilles se tordent au milieu de fusiformes majestueux. Négatif. Négatif. La série est aussi longue que diversifiée. Joséphine ne travaille pas, elle s'amuse.

Du fait de l'heure matinale, le laboratoire est très calme, ce qui renforce le sentiment d'effectuer un travail inhabituel, particulier. Cette journée sera spéciale. La laborantine ne doit pas penser à la masse de besogne fatigante que son esprit accomplira aujourd'hui, ce serait trop décourageant. A chaque instant, elle savoure l'image qui s'offre à elle, le geste rigoureux qu'elle accomplit, chaque raisonnement qui lui permettra d'acheminer pas à pas les analyses vers leur conclusion.

L'heure est maintenant venue de sortir les boîtes de l'étuve. Il y en a beaucoup. Il est question de ne pas les mélanger. Pratiquons avec ordre et méthode : Ces géloses chocolat ne peuvent pas prendre froid. Laissons-les au chaud. Rangeons d'abord les autres sur la table, par ordre numérique. Maintenant un choix s'impose : d'abord lire la routine ou regarder les recherches de méningocoques ? Il est trop tôt pour que ces derniers aient pu se développer. Allons donc pour la routine ! Le grand cahier prend sa place au milieu de la table. A droite, les couleurs variées. A gauche, la paillasse noire.

Les lectures commencent par un frottis de gorge. Ici, rien de spécial à signaler : la flore est normale. L'examen direct l'était aussi. La recherche de streptocoque hémolytique est terminée : négative. Les autres géloses retourneront dans l'étuve. Joséphine les place devant elle, comme une frange le long du mur, au bord de la table. Elle note ses observations dans le grand cahier. Par quelques signes conventionnels, elle indique à la secrétaire le contenu du protocole partiel qui sera envoyé dès cet après-midi au médecin traitant.

Voici une culture de selles. Le petit tas est composé de cinq boîtes. La laborantine les regarde attentivement : Sur celle-ci, rien de particulier. Elle est terminée. L'autre présente trois types différents de colonies qui méritent une investigation. A l'aide d'un feutre, la laborantine inscrit une annotation sur le couvercle et place la boîte à sa gauche. La même opération se répète pour les trois suivantes. Plus tard, elle reprendra la pile ainsi constituée au fil des lectures. A l'aide de l'anse de platine, méticuleusement, elle prélèvera les colonies bien isolées et lesensemencera sur des milieux qui, tout en les reproduisant, fourniront déjà une orientation en ce qui concerne leur identification.

Joséphine continue. Elle passe en revue les petits tas aux couleurs séduisantes. De la main droite, elle note des remarques ou des résultats dans le grand cahier. Devant elle, elle place les boîtes qui doivent encore incuber. A sa gauche, elle dispose en différentes piles celles qui ont des secrets à dévoiler. Elle les reprendra une à une pour en extraire des bactéries suspectes. Celles qui n'ont plus rien à livrer, finiront dans l'incinérateur.

La technicienne est maintenant en arrêt devant une gélose brune et luisante. Il s'agit d'un milieu très riche en substances nutritives sur lequel un frottis de mâchoire infectée a été ensemencé. Des streptocoques viridans, hôtes normaux de la bouche,

se sont développés ainsi que des fines colonies transparentes. Ces dernières sont si petites qu'en regardant trop vite, on pourrait ne pas les apercevoir. De quelle bactérie s'agit-il ? Ce genre-là n'est pas familier à Joséphine. C'est pourquoi elle se lève, allume le bec Bunzen, prépare du matériel : des porte-objets, de l'eau physiologique et une anse de platine de petite taille.

Elle s'installe maintenant devant cet autre poste de travail. Le métal rougit dans la flamme, grésille ensuite en dessous de la gélose. La laborantine s'applique. Dans un mouvement très lent, elle ravit à leur lit douillet quelques-unes de ces mystérieuses colonies. Elle les met en suspension dans une goutte de sérum physiologique. (C'est de l'eau avec juste ce qu'il faut de sel.) Elle étale de ce mélange sur une lame. Puis, le rectangle de verre entre le pouce et l'index de la main gauche, elle agite la préparation, la passe plusieurs fois de brefs instants dans la flamme. Simultanément, de sa main droite, par des mouvements circulaires de l'anse, elle continue d'étaler le mélange qui s'épaissit peu à peu jusqu'à devenir tout à fait sec. Après un dernier passage au feu, la lame est maintenant prête pour la coloration.

Joséphine se lève et se dirige vers un petit évier en inox. Il est garni de flacons compte-gouttes bruns et d'une pissette en plastic blanc. Le tout est taché d'auréoles rouges, bleues et mauves. La technicienne ouvre le robinet, saisit une première bouteille, laisse tomber quelques larmes bleues sur les microbes fixés au verre. Elle rince à l'eau courante, puis avec un liquide brun à l'odeur âcre, encore à l'eau. Avec la pissette blanche, elle asperge la lame d'un beau jet d'alcool. Non, elle ne veut pas enivrer les bactéries ! Qu'allez-vous imaginer là ? Le spiritueux, dénaturé à l'éther, enlève complètement les premiers colorants. Y comprenez-vous quelque chose ? Moi non plus, mais Joséphine certainement, car elle semble sûre de ses gestes et ne paraît aucunement étonnée. Elle lave encore la lame à l'eau, puis l'inonde d'un rouge

violent, sanguin, qui rosit tendrement en se dissolvant dans l'eau courante. Elle lave encore, mais ne recommence plus le coup de l'alcool. Elle tapote la préparation sur du papier absorbant et achève de la sécher à la flamme, délicatement.

La voici maintenant installée au microscope. L'appareil lui montre des bacilles de petite taille ou plutôt des points ovoïdes accolés deux par deux dans le sens de la longueur. Tout est rouge. Normal, me direz-vous puisque l'alcool a enlevé le bleu. Pas du tout. Si vous lui posiez simplement la question, notre laborantine vous expliquerait qu'en fait le premier colorant est parti parce qu'aucune bactérie ne l'a retenu. Cette coloration, mise au point par un certain Gram qui lui a donné son nom, est la base de la classification des bactéries. Elle est fondée sur la composition de leur membrane. Suivant que cette dernière laisse ou non passer le solvant, les germes perdent le bleu ou le gardent. On dit qu'ils sont Gram négatif ou Gram positif. Nous voici donc en face de bacilles Gram négatif. Très bien ! Mais lesquels ? Il va falloir les identifier, leur donner un nom précis et exact, leur nom qui nous renseignera sur leur pouvoir pathogène et sur les pièges éventuels du traitement. Dans la bouche, de ce genre-là, il devrait s'agir d'un hémophilus. Isolons-le d'abord. Ensuite, nous vérifierons cette hypothèse. Nous préciserons l'identification ou nous chercherons le cas échéant dans une autre direction, dans une autre gamme de bactéries de la même apparence. Joséphine note tout cela dans le grand cahier, marque la boîte du sceau de sa destinée, la met à gauche, seule, bien en évidence. L'analyse n'en est qu'à ses débuts. Ici, on sort de la routine.

Joséphine a repris sa place devant le grand registre. Elle lui rendra des comptes pendant encore au moins une bonne heure. De temps en temps, elle libère la table en expédiant les microbes vidés de leurs secrets dans le sac jaune de la stérilisation. Celui-ci, béant, les attend à portée de mains. Glouton, il avale

ses proies sans déglutir, à la grande satisfaction de la maîtresse des microbes : Les boîtes qu'elle jette de bon coeur, n'ont plus rien à livrer. Elles n'exigeront plus aucun effort. Elles représentent le travail terminé, la tâche accomplie. Chaque jour, plus elle jette, plus notre laborantine se conforte dans un sentiment de netteté rigoureuse mêlé de la satisfaction sereine d'avoir réalisé ce qui devait l'être. A condition de ne pas regarder en avant, de ne pas imaginer le baigneur futur, chaque présent est une joie, un pas en plus vers la conclusion de l'analyse en cours. Ne pas voir celle qui commence, se satisfaire de celle qui finit. Regarder le commencement, non pas comme le début d'une lutte avec l'inconnu et la fatigue, mais ne considérer en lui que le départ d'une aventure toujours renouvelée. Attention Joséphine ! Tu vas penser à la longue liste de gestes répétitifs qu'il te faudra accomplir aujourd'hui. Prends garde, tes épaules s'alourdissent déjà. Regarde plutôt chaque analyse séparément : tu l'emmène par la main vers sa conclusion, tu fourniras le résultat scientifique qui rassurera le médecin ou le confortera dans son sombre diagnostic. Tu aideras ainsi cet homme à prescrire la drogue adéquate. Ne vois que ce cas-ci : Il s'agit d'une infection urinaire. Demain ton antibiogramme déterminera la liste des désinfectants efficaces. Dans quelques jours, les douleurs de la patiente ne seront plus qu'un souvenir. La guérison procurera à cette femme un sentiment de bien être qui, tel une aube ensoleillée, criera "au printemps, au printemps" à tout son corps ravivé.

Midi approche. Joséphine n'a toujours pas terminé ses lectures. Elle a dû consulter plusieurs fois le microscope. La journée est riche en bactéries rares, en cas bizarres. La garde dépose continuellement des prélèvements dans le frigo. Aldo doit encore apporter trente recherches de méningocoque... Non, Joséphine ! Ne pense pas à cela. Regarde ici : Il est question d'une belle salmonelle. Il faut que tu téléphones ce résultat pathologique au médecin.

La porte est ouverte. Il est midi. Le laboratoire se calme peu à peu. Les techniciens partent manger les uns après les autres, au gré du déroulement de leurs analyses. Joséphine tient absolument à terminer les lectures avant le dîner. Elle s'applique intensément. De l'autre côté de la porte, la ruche est en repos. Les locaux se détendent, l'esprit de Joséphine aussi. Le réseau des problèmes à résoudre semble moins serré, les chemins plus souples. Tout à coup, elle a l'impression d'une présence derrière elle. Étourdie par la profondeur de son application, elle se retourne sans conviction. Mais la voilà tout à coup agréablement surprise ! Elle éclate d'un sourire tellement large, tellement grand, qu'il lui barre toute la figure. Rémy est là, debout, bien présent derrière elle.

- Quel plaisir de vous voir ! Bonjour !

Il sourit, un peu espiègle :

- Bonjour !

- Je ne vous ai pas entendu arriver.

- Je suis entré sans bruit. La porte était ouverte. J'ai eu envie de vous surprendre.

- Vous m'apportez un prélèvement ?

- Non, je suis seulement venu vous saluer.

- Ça c'est aimable !

Rémy est là, présent de toute sa gentillesse. Il paraît fragile dans sa minceur. Il regarde Joséphine les yeux grands ouverts, presque écarquillés. Son regard semble un point d'interrogation. Sa bouche va, dirait-on, poser une question. La jeune femme est face à lui, souriante et attentive. Elle voudrait répondre à ce qu'il ne formule pas, être douce. Il ne prononce pas les mots qu'elle attend. Il fuit son regard. Mais voilà qu'il la fixe ! Elle se sent rougir. Il sourit et dit :

- Vous paraissez fatiguée.
- J'ai beaucoup de travail.
- En effet, votre table est fort encombrée.
- Il y a encore des boîtes à l'étuve.
- Pourtant, il fait calme en ce moment.
- Il y a eu un cas de méningite. L'enfant a été hospitalisé à l'hôpital universitaire, mais nous recevons les frottis de contrôle de son entourage.

Toujours en point d'interrogation, le regard du médecin se tient loin de la conversation. Posera-t-il la question ? Il hésite, se mordille les lèvres, puis sa bouche s'ouvre sur des banalités.

- Vous êtes courageuse. Vous n'allez pas dîner ? Tous vos collègues sont partis.

- Justement, cette accalmie est propice à la concentration. De plus, mon acharnement au travail m'a donné l'occasion de votre visite. Qu'espérer de mieux ?

- Vous êtes une flatteuse.

- Pas du tout ! J'aime parler avec vous. Je regrette d'ailleurs que vous vous fassiez aussi rare. Je ne vous ai plus vu depuis le jour où vous m'avez expliqué les expériences de Laborit.

- Vous vous en souvenez encore ?

- Bien sûr ! J'essaye même de les mettre en pratique : j'exprime mon agressivité chaque fois que j'en ressens. Je ne vais pas jusqu'à mordre, mais gare aux emmerdeurs ! Grr...

Elle accompagne ses paroles d'une grimace significative : Le menton en avant, elle montre ses

dents. Ses mains, telles des griffes, font mine d'attaquer un ennemi imaginaire. Rémy rit de bon cœur :

- J'espère que vous n'allez pas défier votre patron de la sorte.

- J'aurais bien envie de lui réserver un sort encore plus cruel, mais que ferais-je sans lui ? L'ordre des choses ne serait plus respecté. Cet homme est institutionnellement indispensable. De quoi me plaindrais-je s'il n'était plus là ?

- Vous êtes vraiment amusante.

- Si nous parlions d'autre chose ?

- De quoi ?

- Nous pourrions nous intéresser aux gens, comme les commères.

- Oh oui ! J'aime beaucoup.

- Vous commencer ?

- Par qui ?

- On fait comme ma voisine : On soulève le rideau - imaginaire ici - et le premier qui passe, on lui tire le portrait.

- Le parc est désert à cette heure-ci.

- Nous pouvons toujours parler des oiseaux et du temps qu'il va faire.

- Il pleut. L'hiver est monotone.

- Le printemps va arriver. Dimanche dernier, je suis allée me promener dans le bois. Les perce-neige sont écloses. La nature n'attend qu'un rayon de soleil pour s'épanouir. Les jonquilles pointent déjà de tendres pousses. Les boutons des primevères ornent de jaune

des bouquets feuillus. Les bourgeons des arbres semblent prêts à éclater tout d'un coup.

- Vous aimez la nature.

- Énormément !

- Moi aussi ! Dans nos métiers, nous ne pouvons malheureusement pas vivre en parfaite harmonie avec elle. Nous devons nous contenter de regarder derrière une vitre un parc comme celui-ci ou les quelques arbres de la place la plus proche. Et encore, nous avons de la chance ! Les versants de la vallée sont boisés jusqu'au seuil des maisons adossées aux rochers. Il faut se repaître de la moindre feuille, chaque fois que l'on peut.

- Pourquoi ne pas tout lâcher et courir au bois ?

Il la regarde en souriant, semblant prêt à relever le défi. Elle poursuit, catégorique :

- Ne nous laissons pas emporter par nos rêves ! Le travail est là. Le travail de tous les jours avec ses petites misères et ses grandes joies ou l'inverse, c'est selon l'humeur.

Rémy rit :

- Avec le moral que vous avez, vous ne risquez pas d'être malade.

- Si un microbe passe par-là, je serai bien obligée, comme tout le monde, d'aller vous voir.

- Tout le monde ne vient pas me voir, moi ! De plus, si tous mes patients étaient en aussi bonne santé que vous, je serais obligé de pratiquer une deuxième profession, alimentaire.

- Je ne me plaindrai pas d'être un sujet peu rentable pour la médecine. Par contre, je n'ai pas de mérite à cela. On ne choisit pas l'état de maladie.

- Je pense que la bonne santé est tributaire du moral. Si le psychique va, tout va. Au vieil adage "dans un corps sain, un esprit sain", j'estime qu'il faut ajouter : "et quand l'esprit est serein, le corps va bien".

- Vous, médecin, vous dites cela ?

- Bien sûr ! Je ne suis d'ailleurs pas le seul à penser de la sorte. Je ne fais que prendre très au sérieux la théorie défendue par un groupe de médecins français qui prétendent que chaque maladie a son origine dans un malaise psychologique ou du moins un "mal être".

- Je ne vous crois pas, mais ça m'amuse.

- S'amuser de tout ! Voilà une bonne recette.

- C'est tentant, mais ce n'est pas tout de le dire...

- Effectivement : Tout ce travail n'est pas spécialement amusant.

D'un signe de tête, il désigne la table surchargée de boîtes :

- Aujourd'hui, vous en avez vraiment beaucoup. Je vais vous laisser à votre travail. Pourrai-je également me réjouir de vous quitter ?

- Il en va de votre santé !

Il répond d'un geste de la main et se dirige vers la porte. Joséphine lui lance avec un brin de malice :

- Bon travail !

Il se retourne et, pensif, il répond :

- Merci, également !

Il semble hésiter avant de prendre congé, puis, comme à regret, il se décide :

- Bonne journée et bon appétit !

Joséphine est joyeuse. Elle se sent légère et se replonge gaiement dans ses lectures qu'elle dévore à toute vitesse. Son crayon court sur le papier du grand cahier. Les boîtes sont méticuleusement rangées sur les piles ou jetées sans ménagement dans le sac jaune. Cela fait un bruit de remue-ménage agréable à l'oreille de la laborantine dont l'estomac crie famine. Nous voici au dernier petit tas. Il s'agit d'un frottis urétral de contrôle : définitivement négatif. Parfait !

La table est désinfectée, le tabouret rangé. Joséphine sort, ferme la porte et va dîner.

Rémy est venu. Quelle joie ! Notre laborantine en oublie la masse de travail qui l'attend encore. Tout cela n'a pas d'importance. Seul le moral compte. Aujourd'hui, il sera bon. Au diable le restant. La vie est belle. Joséphine est rayonnante. Elle croise un chimiste devant la pointeuse. Il semble étonné et lui demande :

- Ça va ? Tu t'en sors avec tes recherches de méningocoque ?

- Je ne vais pas me laisser abattre avec ça ! Au diable la morosité.

D'un geste, elle fait mine de chasser cette noire perspective de son esprit et continue son chemin, absente de partout. Rémy est venu. Ils se sont regardés. Il est resté au fond de ses yeux.

Un quart d'heure plus tard, elle est à nouveau installée dans son local immaculé, le plus bel endroit du laboratoire, là où elle se sent bien. Elle va effectuer les mises en culture au plus vite, car Aldo doit encore apporter ses trente frottis et bien des boîtes attendent dans l'étuve ses attentions particulières. Quelle importance ? La vie est belle !

La chimie se réveille peu à peu. Le bourdonnement arrive jusqu'aux oreilles de Joséphine, mais elle n'entend rien. Elle est trop absorbée par son travail. Son esprit est complètement occupé par l'organisation, le meilleur moyen pour allier qualité, efficacité et rendement. En avant pour les ensemencements, vitesse maximale et pas de faux pas !

Après deux heures de ce régime acharné, la tête vide, elle décide d'aller boire une tasse de café. Mais la garde entre juste au moment où elle se prépare à sortir. Elle apporte encore une grosse poignée d'écouvillons. C'est trop ! La bactériologiste écarquille les yeux :

- D'où ça vient, ça ?

- Docteur Salmon, recherche de méningocoque.

- Combien ?

- Vingt-cinq.

- Très bien tout cela, mais je ne peux pas. Où est le patron ?

- Dîner !

- Il lui en faut du temps ! J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider. Je dois encore recevoir trente écouvillons d'Aldo et tous les repiquages m'attendent.

La garde hausse les épaules, écarte les coudes et la tête enfoncée, elle exprime son impuissance, la bouche ouverte, les yeux ronds.

Joséphine met les boîtes à préchauffer dans l'étuve, laisse les frottis sur la table et va boire sa tasse. Pas question de traîner. Elle répète sa requête aux chimistes présents au réfectoire. Les réponses son peu encourageantes :

- Moi, j'ai trop de travail, je ne saurais pas t'aider.
- Moi non plus !
- Popol pourra peut-être ? Demande-lui.

C'est ce que fait Joséphine. Le brave Pol refile son travail, un peu à chacun et, bien content de fuir les machines de la chimie, il s'installe en bactério. Il se prépare à ensemençer les vingt-cinq frottis. Joséphine le surveille du coin de l'œil, car il ne respecte pas toujours la procédure à la lettre. Cependant, aujourd'hui son aide sera quand même précieuse.

Les deux compères sont plongés dans leur travail respectif : Pol aux ensemençements, Joséphine aux repiquages. Le ronronnement des deux flammes plane en souverain sur l'ambiance du local.

Une heure plus tard, la garde entre à nouveau. Elle exhibe un prélèvement de selles :

- Recherche urgente de parasites.

Personne ne répond. Elle dépose le flacon sur la table et sort sur la pointe des pieds.

Joséphine s'adresse à Pol :

- Vous êtes plus fort que moi en parasites. Si vous voulez vous en occuper, j'achèverai votre travail.
- Dans ces conditions, je ne demande pas mieux.
- Popol, vous êtes le roi des parasites. Que ne ferais-je pas, majesté pour vous servir ?

Il rit de bon coeur, fier en lui-même du jugement de Joséphine et parfaitement convaincu, à juste titre, qu'elle a raison. Il peut se pavaner, car il est fort, très fort en parasites. Va-t-il en trouver ?

La technicienne abandonne les repiquages pour

continuer les ensemencements abandonnés par son collègue auquel elle pose quelques questions pratiques. Ensuite, elle se lance à toute vitesse dans les mises en culture des frottis du docteur Salmon.

Au bout d'une demi-heure, Joséphine a déjà réintégré son poste des repiquages. Naviguer d'un poste à l'autre lui procure un sentiment d'activité très intense.

Le spécialiste ès parasites émerge du microscope. Il semble déçu :

- Je ne vois rien.

- Vous ne pouvez pas en trouver à chaque fois. Ce serait trop décourageant pour nous qui n'en trouvons que de temps en temps.

Il rit et poursuit :

- Il va falloir que je m'en aille.

- Allez, allez cher ami. Vous venez déjà de travailler une heure en trop. Merci pour ce bénévolat.

Il est maintenant six heures. La laborantine isole des souches à identifier. C'est une opération délicate, car il faut prélever une seule colonie, sans contamination aucune. La souche doit être pure pour que l'identification soit réussie. Elle va bientôt lancer les galeries d'identification pour les souches isolées hier, mais pas de si tôt, car voici Aldo avec ses trente frottis. Joséphine l'accueille sur le ton de sa bonne humeur :

- Bonjour cher Docteur ! Comment allez-vous ?

- Bonjour ! Et toi ? Tu n'as pas encore trouvé de méningocoque ?

- Eh-eh, doucement ! Il est encore trop tôt. Ces petites bêtes ont besoin de trente-six heures pour se

développer, puis il faut les isoler, ensuite les identifier. La patience est de rigueur ici.

- Je ne sais pas attendre.

- Attention Docteur ! Car les impatients, je les vire d'un coup de baguette.

Elle joint le geste à la parole : Avec son fil de platine, elle trace des signes cabalistiques dans l'air :

- Vade retro satana ! Mon moral ne permet pas la discussion aujourd'hui.

Aldo fait mine de reculer :

- Je me rends à tes volontés !

Joséphine rit de bon coeur et demande :

- Alors, où en sont les nouvelles aujourd'hui ?

- J'ai entendu dire que vous alliez changer de patron.

- Il paraît. D'après les rumeurs, les administrateurs seraient très fatigués du caractère tortueux du grand chef blanc. Je pense qu'ils aimeraient surtout le remplacer par une personne moins gourmande sur le plan financier. Je me demande bien qui va lui succéder. Fifi, la biologiste en second, ne semble pas intéressée, par contre le pharmacien cultive des prétentions.

Tout en parlant, Joséphine sort des boîtes du frigo et les dépose bien au chaud dans l'étuve. Aldo la suit dans ses allées et venues. Il ferme la porte avant de poursuivre :

- Dans le monde médical, le bruit court qu'un jeune biologiste originaire de la région aimerait beaucoup exercer ici. Il semble d'après certains confrères bien avertis, qu'il serait disposé à pas mal de concessions financières pour obtenir le poste.

- Comment est-il ?

- Je ne le connais pas personnellement. Il est issu d'une famille d'honorables praticiens. Il serait assez dynamique et pourrait apporter un souffle nouveau au laboratoire. Seulement les ponces lui reprochent fermement ses concessions financières. S'il cède à la direction sur ce point-là, il va se créer pas mal d'ennemis au sein du corps médical de l'hôpital.

- Ça promet. Espérons que ces querelles ne retomberont pas sur nos pauvres petites têtes de fourmis. Nous sommes déjà bien souvent considérés comme les serviteurs de ces messieurs. Si nous devons en plus leur servir d'exutoire, nous pouvons dès maintenant prendre rendez-vous chez un psychiatre.

- Vous n'êtes pas du genre à vous laisser écraser.

- Bien sûr que non ! Mais tout de même, c'est loin d'être agréable ! En tout cas, pour en revenir à notre affaire : Les querelles des médecins, je m'en fiche. Dans les événements qui se préparent, tout ce que j'espère, c'est que le nouveau chef aura le bon sens de m'adjoindre quelqu'un pour m'aider.

- Tu te plais trop au laboratoire. Je lui dirai de ne pas t'écouter, car je trouve cela très confortable pour nous de te trouver ici à chaque heure du jour.

- Pourquoi pas de la nuit aussi tant que vous y êtes ?

- Oh ! Mais la nuit, je suppose que tu as mieux à faire ?

- Domaine privé !

- Tu n'y as pas une petite place pour moi ?

- Dites donc !

- Tel que je suis, aucune femme ne me résiste.

- Mais qu'ont-elles donc dans la tête ?
- Toi, ça ne risque pas de t'arriver, hein !
- Domaine privé !
- J'aimerais assez y entrer.
- Il faut sonner, mais pas sûr que la sonnette sera branchée.

Très compliqué ! Face à cet amour impossible, je vais me suicider.

- Pas pour si peu !
- Non, en effet. Je suis un taré... Bon, puisque tu ne veux pas de moi, je continue mon chemin. Le travail m'attend. A plus tard, Madame le psy. Quand j'aurai besoin d'une consultation, je viendrai vous voir.

- Joséphine rit :

- Au revoir cher Docteur ! Surveillez tout de même les endroits où vous promenez vos microbes afin que je n'aie pas encore du travail supplémentaire.

Il sort en riant. Il se retourne et hoche la tête, l'air de dire "Toi, tu es un fameux phénomène." Il fait demi-tour. Dans l'embrasement de la porte, il lance furtivement :

- Je suis une bonne affaire et je n'ai pas de microbe.

Avant qu'elle ne puisse répondre, il est déjà parti, disparu, avalé par le fond du couloir.

Elle achève sa journée jusque bien tard dans la soirée. Quand elle quitte le laboratoire, la nuit est tombée depuis un bon moment. Elle se sent bien. Ce que c'est quand même que la bonne humeur !

Demain, nous commencerons très tôt par les isolements des premiers méningocoques. Soupons et

allons nous coucher. Demain sera une longue journée, une belle grande journée exceptionnelle, lourde de fatigue, riche en bactéries. Une bonne organisation en sera le support. L'esprit de Joséphine exultera, mais qu'on ne vienne pas la contrarier !

L'allégresse de la laborantine a duré pendant quelques jours, puis elle a cédé la place à une fatigue abrutissante.

Le grand chef s'est bien gardé de mettre les pieds en bactério. Joséphine n'a même pas essayé de le convaincre de la nécessité d'engager. Tout au long d'une semaine, les frottis de gorges n'ont pas cessé d'affluer. Chaque fois qu'ils le pouvaient, Françoise et Pol ont gentiment donné un coup de main à leur infortunée collègue. Quelques autres lui ont également prêté leur concours, chacun selon ses possibilités, en préparant des boîtes ou en les marquant. "C'est toujours ça de fait", disait à chaque fois la technicienne encouragée par la sollicitude de ses pairs.

Puis tout a bien fini par finir. Notre laboratoire a repris le cours normal du travail routinier. Le cœur de la laborantine est cependant, plus que jamais, aux aguets d'un pas lent et silencieux. Il attend que se hasarde dans le couloir la démarche en point d'interrogation de celui qui le fait tressaillir. En secret, il souhaite contempler le sourire amical dont l'image s'estompe un peu chaque jour à travers la brume de l'ennui quotidien. Ni vraiment triste, ni tout à fait heureuse, notre technicienne s'applique à isoler les microbes pathogènes de ses concitoyens. Rémy n'est pas venu depuis trop longtemps. Le téléphone sonne. Elle décroche sans enthousiasme :

- Oui.

Une secrétaire :

- Veux-tu bien prendre la communication ? Il s'agit d'une femme dont je n'ai pu retenir le nom. Elle appelle du service des méningocoques de l'Institut d'Hygiène. Elle demande le responsable du service de bactériologie. Les biologistes sont partis manger...

- Tu ne sais pas ce qu'elle veut ?

- Je n'en ai pas la moindre idée... Elle paraît gentille. Il faut que tu la prennes. Il n'y a personne ici...

- Bon, ça va, je prends. On verra bien. Merci.

Joséphine pousse sur la bonne touche et obtient la communication :

- La bactério. Bonjour.

- Bonjour Madame... Suite à nos recherches antérieures et votre cas le confirme, nous estimons qu'il est inutile de chercher du méningocoque dans une aussi large mesure autour d'un cas de méningite. Je sais que l'inspecteur d'hygiène de votre province l'exige encore. Le nôtre conseille déjà depuis longtemps à nos médecins de se limiter à la famille, aux "kissing contacts" et de traiter d'office plutôt que sur base de frottis de dépistage.

Joséphine est abasourdie. Elle bégaye au téléphone :

- Tout ce travail pour rien ? A l'avenir, qu'est-ce que je dois faire ?

- Vous rien. Vous ne pouvez pas refuser les analyses. Vous devez même continuer de les réaliser méticuleusement car, avec ce type de protocole, l'antibiothérapie préventive dépend d'elles. Je vous souhaite vraiment que votre médecin-inspecteur change ses directives en tenant compte de notre étude. Cette dernière fait autorité sur le plan international, il n'y a donc aucune raison pour qu'elle soit ignorée dans notre propre pays.

La conversation continue sur ce ton, amicale et instructive. Joséphine, très heureuse de pouvoir converser avec une personne qualifiée, en profite pour lui demander des conseils techniques. C'est toujours rassurant de pouvoir se référer à des spécialistes.

Le récepteur raccroché, elle demeure un moment ébahie devant le téléphone avec en tête une seule pensée : "Merde, alors ! Tout ce travail pour rien !"

Elle se remet enfin à l'ouvrage, mais sans conviction : "Dans toutes ces boîtes, quelles sont celles qui sont vraiment nécessaires ?"

La flamme ronronne. Seule, alors qu'il y a du travail pour deux, la laborantine glisse tout doucement dans une sorte d'écoeurement saturé. Elle ne finira pas encore à l'heure aujourd'hui. "Tu n'as qu'à partir", lui disent ses collègues. Bâcler le travail pour pouvoir rentrer chez elle à l'heure, comme tout le monde... Pourquoi pas ? Non ! Ne pas basculer parce que quelque cent soixante recherches de méningocoques effectuées consciencieusement auraient pu être évitées.

Ces frottis de dépistage de méningocoques sont décidément exécrables ! Joséphine se souvient : Il y a quelques années, à Namur, dans un labo privé, une laborantine occupait le poste de technicienne en bactériologie médicale. Tout comme Joséphine, elle régnait en maître sur son antre. Elle était experte dans son domaine, imbattable, incollable, plus encore que Joséphine. Elle s'appelait Bernadette.

Un jour, comme cela arrive à tout le monde, elle eut à réaliser des recherches de méningocoques sur une multitude de frottis de dépistage. Bien sûr, elle fut débordée. Le médecin avait coché l'examen direct. Or, pour une recherche de méningocoque sur frottis

de gorge, l'examen direct ne sert à rien, même pas à avoir une présomption, ni de résultat négatif, ni de résultat positif. Bernadette le savait. Elle décida donc de ne pas réaliser ces examens directs inutiles demandés par le médecin. Mais... Les examens directs sont facturés. C'est rentable. Est-ce pour cela ou pour une autre raison ? Toujours est-il que la Biologiste en second, la fidèle du patron, une femme médecin spécialisée ordonna à Bernadette de réaliser les examens directs demandés par le médecin traitant. Bernadette avait son caractère : Elle n'exécuta l'ordre. Elle répondit négatif, le résultat qu'elle aurait obtenu en les lisant. Mais la femme médecin veillait : Il n'y avait pas d'huile sur les lames. Ces dernières n'étaient donc pas passées par le microscope. Bernadette avait donc répondu des faux résultats. Avec les lames pour pièces à conviction, la biologiste en second avisa le patron. Il y avait faute grave. Bernadette fut licenciée sur-le-champ. Elle était brûlée. Plus question pour elle d'encre travailler sur la place. Le patron avait le bras long. Il siégeait au Conseil de l'ordre. Pas un seul médecin ne le braverait en engageant la rebelle.

On sut plus tard qu'elle vendait des casseroles sur le marché. Un jour, la rumeur a dit qu'elle s'était suicidée. C'était vrai.

L'hiver morose se traîne banal, avare de neige et de soleil, trop mouillé. Joséphine est fatiguée. A force d'user sa vie à chercher des microbes, elle en oublie l'essentiel : Vivre.

Ce soir, elle ouvrira la porte de sa maison vide. Il n'y aura personne pour la réconforter. Elle a pourtant l'âge d'être occupée par un enfant turbulent. Qu'attend-elle ? Serait-elle pareille à Don Quichotte. Qu'elle se méfie ! Le temps passe. Déjà des rides sur son front n'attendent pas un hypothétique été heureux. L'image de Rémy y déposera peut-être son empreinte. Mêlée à celle du temps, ne sera-t-elle pas seulement l'implacable verdict des moments perdus

à ne pas séduire, à ne pas plaire, à ne pas regarder le ciel et l'eau, la terre, les gens ?

Joséphine vient de se gaspiller à des analyses inutiles, mais que fait-elle de sa vie ?

Ce soir, elle veut poser un geste. Téléphoner à Rémy ? Non. Elle ne le fera pas. Elle attendra qu'il vienne. Elle attendra...

L'hiver terne n'est qu'une mauvaise impression. Demain, le laboratoire aura repris son emprise sur la technicienne. Demain, elle se donnera à nouveau, corps et cœur, à l'ingrat travail. Quelques visites de Rémy de temps à autre suffiront à la rendre heureuse. C'est du moins ce qu'elle croira, car il faut toujours croire en quelque chose.

L'hiver va finir et tout ira bien.

LES LARMES DU CAPITAINE

Février est parti, aussi trempé qu'à son arrivée. Il ne fait pas froid. Tout est gris et humide. Il faut qu'il gèle. Il faut qu'il neige. Nous souffrons d'une carence en scintillements féeriques, en blancs cristaux. Mars va encore se moquer du monde, se vautrer entre deux saisons qui n'en sont plus.

Pendant que notre laborantine manipule ses chers microbes, le ciel bas continue de descendre, toujours plus bas. Le jour glisse sans s'être vraiment levé. C'est une journée en robe de chambre. La flamme ronronne dans la moite chaleur du local trop tranquille. Le fil de platine rougit, puis grésille, inexorablement, du feu aux géloses et des géloses au feu. Son va-et-vient égrène le temps. Une pile de boîtes diminue, l'autre augmente, du travail en attente au travail fini. Grise, elle aussi, l'activité coule entre les mains agiles, mais indifférentes de la technicienne. Le soir sera venu depuis longtemps quand elles couperont l'éclairage. Elles non plus n'en peuvent plus de vieillir entre le sombre et l'obscur.

Le téléphone sonne. Joséphine sursaute. Qui est-ce ? Ne cours pas, ma fille, il s'agit sûrement encore d'un emmerdement.

- La bactério, bonjour !

- Bonjour Mademoiselle, le docteur Médistock à l'appareil ...

Après avoir répondu aux questions sans intérêt du médecin, Joséphine se remet au travail.

Deux mois plus tard, la flamme du bec Bunzen rougit encore et toujours le fil de platine qui grésille de plus belle au contact de la gélose. La laborantine le pose maintenant, bien délicatement, sur une fine colonie plus petite qu'une tête d'épingle. Elle prélève des microbes qu'elle étale ensuite sur la surface vierge d'une boîte rose. La flamme purificatrice rougit une fois de plus le fil. Les gestes rituels sont ainsi répétés et répétés...

Déjà douze heures trente ! Notre technicienne pose tout là et va dîner. Elle se languit de Rémy.

Au réfectoire, les chimistes discutent avec animation de la nouvelle machine, celle qui va arriver et qui fera tout. Va-t-on licencier du personnel ? Cette question angoissante, grand problème de la modernisation, est débattue avec véhémence pendant la pause de midi et un peu plus. Puis, l'esprit assombri par tous ces soucis, chacun regagne son poste. L'ambiance est lourde.

Installée face à la fenêtre, pensive, Joséphine se détache peu à peu de sa tâche pour fixer le ciel vagabond. Les mouvements de l'anse de platine deviennent désordonnés. La technicienne vogue dehors, le corps dedans. L'air du temps a quelque chose de particulier. Que se passe-t-il ?

Bien sûr, le prunellier a fleuri avant que l'hiver ne finisse. Et puis ?

Les gifles cinglantes de mars ont laissé leurs empreintes jusqu'en mai. Bonhomme hiver a fait la nique au printemps, rendant les esprits méchants. L'aubépine en fleur réchauffe à peine le coeur

Joséphine se demande comment tout cela va finir. Mais voici que le dernier des "Saints de Glace", furieux de la grogne populaire, préparent pour sa fête les pires démons de sa composition.

Petit à petit, des nuages gris-bleu entourent la ville. Des plaintes lointaines hantent l'horizon. Plus rien ne bouge, ni dehors, ni dedans. Mais où sont les oiseaux ?

Un orage se prépare. Un orage sans éclairs. Il est encore très éloigné et pourtant si terrifiant ! Sans avoir l'air d'avancer, il resserre son étau de nuages. La lumière devient jaune, d'un jaune sombre, un gris soufré d'un autre monde. Joséphine, pourtant d'un naturel impavide, en a le souffle coupé. La situation est trop exceptionnelle pour travailler. Elle arrête la flamme.

Tout à coup, un crépitement précède une impression d'averse. De grandes taches noires mouillent la route. Des larmes blanches et tranchantes fendent l'air de soufre. Puis, tout à coup, dans un fracas cinglant, des grêlons énormes rebondissent, même sur les vitres. Joséphine recule. Vont-elles résister ?

Le tonnerre reste à l'écart. Ses plaintes lointaines sont lugubres.

Voilà que des craquements de plus en plus forts percutent, tels des coups de fouet, le grand tambour atmosphérique. Pourtant les éclairs ne sont pas effrayants, mais les vagues des lumières et des sons se confondent dans le martèlement toujours plus terrifiant du désastre glacé qui s'abat sur la ville.

Soudain, dans une lumière rouge, la foudre claque sur le bâtiment. Cela craque comme du bois sec qui se tordrait jusqu'à l'éclatement dans les vapeurs de l'enfer. La païenne Joséphine se rappelle les précautions dont s'entouraient les vieux couillons. Elle s'écarte des fenêtres, des prises de courant, des aspérités métalliques et se retrouve ainsi, sans en avoir l'air, dans la cage d'escalier. Serait-ce d'autres couillons ? Il y a là affluence.

- Est-ce prudent de sortir par ce temps ?

- Tu es folle ! Regarde les grêlons !

De flux en reflux de la cage d'escalier aux fenêtres, le nez pointé vers la porte, les oreilles tendues, ils ont tous envie de sortir, mais Jupiter les retient.

Un craquement plus terrible, sec et profond, provoque un reflux plus net. Puis le ciel s'éclaircit, le voile déchiré laisse passer quelques rayons d'un pâle soleil. Les derniers grêlons rebondissent, tels des diamants et c'est tout.

Les tabliers blancs sortent, le pharmacien entête. Quel désastre ! Les pauvres tulipes du parc sont déchiquetées. Leurs débris jonchent le sol mouillé. L'herbe est écrasée. Mais... la terre fume déjà, comme si elle voulait rendre au ciel ses gifles en caresses. Les impertinents grêlons, gênés et penauds, fondent en larmes, honteux de leur colère futile.

Joséphine s'est écartée de ses collègues. Ces derniers ne semblent pas comprendre. Ils ne voient que les tulipes détruites. La nature vient de vivre un moment douloureux. Pourtant, elle se réveille aussitôt avec le sourire. Elle s'épanouit dans un éclat plein de promesses. Un frémissement de joie emplit le cœur de la laborantine. Elle se remet prestement au travail. Vite terminer la journée. Vite sortir.

Vite, vite, dehors attend ! Les microbes sont

bousculés par le balai de l'empressement, avant de rejoindre un sommeil tiède et prolifique dans l'étuve. Heureusement, il n'y a pas de cas problématique aujourd'hui.

La table désinfectée, Joséphine jette son tablier au vestiaire et se précipite chez elle. Sans se changer, elle enfourche sa moto et prend le chemin de la campagne.

Elle roule doucement, respire profondément. Les senteurs de la terre lui tournent la tête. Le ciel a pleuré en crachant sa douleur, mais maintenant, l'hémorragie de son cœur blessé s'est tarie. L'apaisement est doux. L'herbe plus verte, toute neuve, scintille de promesses espiègles. Les tulipes du parc sont mortes, mais la campagne plus robuste a résisté et paraît encore plus forte. Les céréales d'hiver, loin d'être écrasées, pointent leurs feuilles tendres et perlées vers le soleil qui, pour la première fois de l'année, est vraiment doré. L'eau ruisselle, vivace sur la route mouillée. Joséphine s'arrête pour écouter. Le bruit aussi est doux : L'écoulement dans les ravines est un harmonica que les oiseaux accompagnent de fantaisies joyeuses.

Notre laborantine est maintenant devant sa flamme. Elle pense, le cœur plein de nuages. Le regard sombre de Rémy plane sur son jardin méthodique. Il ne faut pas que son ombre perturbe le développement des microbes. D'un geste imaginaire, Joséphine chasse le rêve et rétablit le réalisme dans tous ses pouvoirs. Le fil de platine rougit dans l'âtre de maître Bunzen, puis crépite sous une gélose rouge. Des centaines de créatures invisibles sont ensuite disséminées sur leur lit douillet où elles proliféreront grassement. Deux yeux doux fixent encore les pensées de la technicienne. Le métal flamboie à nouveau. On frappe à la porte.

- Entrez !

Le docteur Rémy paraît. Le coeur de Joséphine sautille :

- Bonjour Docteur !

- Bonjour ! Comment allez-vous ?

- Bien ! Ah-ah ! Vous m'apportez du travail.

- J'en suis navré !

...

Son ami parti, Joséphine ne pourra pas rêver longtemps de la douce visite, car aujourd'hui, le grand chef blanc promène ses talents de comédien à travers le laboratoire. Même à travers sa porte close, la laborantine pourtant très absorbée, n'y échappera pas : Le patron fait son entrée. Sans respect aucun pour la paisible ambiance de travail, il pose une question qui n'a rien de professionnel :

- Savez-vous pourquoi un américain de septante-cinq ans parvient à se marier pour la vingt-cinquième fois ?

- Il ne sait probablement pas garder une femme ?

- Pas du tout ! Il vit en Afrique du Nord.

- Et Alors ? Je ne vois toujours pas.

- Il vit en Afrique.

- Je ne vois pas.

- Je vais vous présenter les choses autrement : Sa nouvelle femme est jeune. Elle est belle et intelligente. En plus elle est européenne. On peut comprendre qu'il se laisse séduire facilement. Mais elle, à votre avis, pourquoi l'épouse-t-elle ?

- Il est peut-être riche ?
- Il l'est, mais elle est plus riche encore.
- Je ne sais pas.
- N'oubliez pas qu'il s'est déjà marié vingt-quatre fois et qu'il habite en Afrique du Nord.

Joséphine hausse les épaules :

- Je ne sais pas
- C'est pour regarder passer la caravane !

Le médecin s'étouffe dans son rire qui lui vient du fond du ventre. La démarche agitée par des soubresauts hilares, il quitte la bactério et se dirige vers la chimie. Quelques minutes plus tard, Joséphine entend les rires associés du grand chef et de Popol, puis la progression patronale à travers le laboratoire. Curieuse, elle se précipite vers le chimiste :

- Vous avez compris sa blague, vous ?
- Absolument pas ! J'ai rit pour ne pas le contrarier.

Un peu plus tard, alors qu'elle se trouve au secrétariat, on y commente justement la dernière du patron. Une secrétaire l'interroge :

- Est-ce que le patron t'a raconté la blague de la caravane ?
- Oui, mais je n'y ai rien compris.
- Moi non plus ! Tu devrais lui demander des explications.

Arrive justement le champion humoriste, suivi par le dévoué Popol. Joséphine suit le conseil de la secrétaire : Elle l'interpelle :

- Monsieur, personne n'a rien compris à votre

plaisanterie. Ne voudriez-vous pas nous l'expliquer ?

- De votre part, pareille incompréhension ne m'étonne pas. Mais les autres ? Et vous, Monsieur Pol ?

Le brave homme est penaud. Un sourire contrit au coin des lèvres, il répond contre son goût :

- Je dois dire que pas vraiment, non.

Le chef blanc lui exprime le mépris qu'il mérite par un regard insistant qu'il détache lentement par une rotation des yeux, sans bouger la tête. Il fixe le sol, puis observe tout le monde. C'est son truc.

- Un petit rire lui échappe :

- Vous n'avez pas compris ?

- Non.

- Non.

- Non.

Tous affichent une mine humble et interrogative. Popol, gêné d'avoir été surpris en défaut, sort discrètement. Quand tout le monde a répondu, le patron s'en donne à coeur joie.

- Je vous pensais plus vives.

- Joséphine :

- Que voulez-vous ! Ce n'est pas donné à tout le monde !

Elle hausse les bras et les épaules pour mieux exprimer la craintive incapacité collective.

Le patron livre enfin ce qui pour lui est évident :

- Voyons, elle est lesbienne.

Joséphine, les yeux ronds ouverts :

- Je ne comprends toujours pas.

Le couperet tombe :

- Vous ne comprendrez jamais ce qui dépasse le niveau des microbes !

Suivi par son fidèle public, il éclate d'un rire redoublé. Quant à la demeurée, elle exprime toujours son incompréhension par une mimique comique.

Ah, le patron !

Pourtant, au fur et à mesure que l'été chauffera ses vieux os, sa paillardise cédera la place aux foudres de sa colère. C'est que, contre sa volonté, il est mis à la retraite. "Injustement anticipée", dit-il. "Méritée", rétorque la direction de l'hôpital.

Cette dernière n'a pas estimé nécessaire de fêter l'événement, mais le personnel du laboratoire, malgré tous les différents inhérents à un aussi long règne, a jugé inconvenant de laisser partir une pareille personnalité sans les honneurs d'une cérémonie.

Bien sûr, il a été un patron difficile. Intransigeant, autoritaire.

Bien sûr, il ignorait la fatigue de ses fourmis. Avec lui, il fallait toujours en faire plus et mieux.

Oui, il terrorisait tout le monde, sauf... les interrorisables !

Mais, il y a près de trente ans, il a fondé ce laboratoire. A l'époque, il travaillait avec une seule laborantine et pas de machines. Actuellement l'équipement est très sophistiqué et quinze

techniciens s'affairent au dur labeur, tandis que quatre secrétaires martèlent des claviers d'ordinateur à longueur de journée. Allons, messieurs les gestionnaires ! Le bilan est-il si mauvais ? Les bénéfiques ne sont-ils pas plantureux ? Ah ! Les honoraires du patron aussi. C'est ça qui vous dérange.

La direction voit loin et large : récupérer la part indécente du patron, élargir la clientèle et augmenter le nombre de paramètres d'analyses effectués sur place.

Le patron estimait inconvenant de la part d'un médecin de démarcher auprès de ses confrères. Ceux qui voulaient venir, venaient pour la qualité des services ou par sympathie. Un laboratoire n'est pas une boutique. De la dignité, Messieurs, s'il vous plaît !

Jusqu'à présent, les biologistes ont régulièrement introduit de nouvelles analyses, mais en douceur, sans précipitation : Les techniciens recevaient selon leurs mérites l'honneur de tester telle ou telle nouvelle technique. Après maints et maints essais, elle était adoptée ou rejetée. Le pharmacien hésitait souvent, parfois un peu trop. Avant de donner le feu vert, il demandait des vérifications et encore des vérifications. Cela prenait du temps. Mais rien ne sert de courir, Messieurs ! Il faut arriver juste.

En ce qui concerne l'achat d'équipement, le patron contestait systématiquement le choix de la direction. Selon lui, cette dernière n'avait pas à choisir. C'était à lui de le faire ! Quand il le jugeait nécessaire, il décidait d'acquérir du matériel. Il sollicitait les firmes, s'entretenait avec ses acolytes, parfois aussi avec les techniciens concernés. La direction fixait également son propre choix. Il était forcément différent de celui du médecin. S'ensuivaient alors des discussions de sourds. Cela traînait. Les laborantins devaient s'accommoder du manque de moyens mis à leur disposition jusqu'à ce que la guerre soit finie.

Vous savez maintenant pourquoi le contrat du grand chef blanc a été prématurément rompu : Le conseil d'administration veut plus de sous et un meilleur contrôle du laboratoire. Le jeune directeur a soif de pouvoir. Il faut dire que le vieux renard se moquait de lui, même devant le monde, ce qui est tout à fait inadmissible. "Qu'il fasse sa médecine avant d'oser me contrarier !" Ouie-You-youie !

A l'écart des querelles des chefs, le personnel a décidé de fêter le patron déchu, de lui proclamer la reconnaissance des travailleurs laborieux.

La cérémonie, intime, a été émouvante. Dans un élan fraternel, l'équipe solidaire a fait jaillir des petites perles cristallines au coin des yeux de l'homme en blanc. Le monstre sacré a été ébranlé. Chacun a pu voir, là en face, sur la chaise patronale, un ami ou un père, un homme, quoi ! Pourquoi le tonitruant n'a-t-il pas craqué plus tôt ? Pourquoi tant d'amidon pendant d'aussi nombreuses années ?

À la minute où le grand chef blanc n'a plus été le patron, il est devenu sympathique aux yeux d'un équipage sans capitaine, un équipage soudé comme jamais par les deux larmes d'un roc dur et sec.

Maintenant, dans le navire sans commandant, chacun est à son poste en attendant qu'arrive un jeune battant.

Le nouvel an nous nous l'amènera

JEUNE ET BEAU

Il fait beau dehors, froid, mais sec. L'air vif picote les visages matinaux. Un soleil pur éclaire décembre depuis plus d'une semaine. Bon temps pour se promener. Pas de tout ça ! Il faut travailler.

Imperturbable, la pointeuse tapie dans son coin ne nargue même pas les pâles rayons de l'astre doré. Son bang morose sanctionne les allées et venues des travailleurs sans même leur souhaiter le moindre bonjour.

Joséphine a les joues rouges et le nez froid. Elle se sent bien. Elle travaille actuellement sur une identification qui lui procure beaucoup de soucis, mais qui lui promet d'être exceptionnelle. Notre laborantine a hâte de savoir ce qu'aujourd'hui apportera à cette recherche.

Elle est à peine entrée dans son beau local blanc que Jean l'interpelle déjà. Sur le pas de la porte de l'ancre microbien, ils tiennent une conversation qui semble plutôt une conspiration :

Jean :

- Il paraît que le nouveau chef va venir aujourd'hui.
- Il me semblait qu'il devait d'abord terminer son préavis et qu'il n'arriverait pas avant le début de l'année prochaine.
- Aujourd'hui, c'est seulement une visite de courtoisie, pour prendre contact.
- La belle affaire ! J'ai envie de le voir à l'oeuvre, pas de lui dire bonjour !
- On saura au moins de quoi il a l'air...
- C'est vrai.
- Tu ne penses pas qu'il faudrait nettoyer un peu ?

Joséphine sourit :

- Il est vrai qu'en chimie, vous n'êtes pas les champions de la propreté !

Tel un petit enfant embarrassé, Jean se gratte les cheveux et avoue avec contrition :

- Justement, ça risque de lui faire mauvaise impression.
- Tu as tout à fait raison. Certains devraient également changer de tablier. Pas toi, le tien est propre.

Elle se regarde et poursuit :

- Le mien aussi. Sais-tu à quelle heure il arrive ?
- Dans le courant de l'après-midi.
- Alors on a le temps. Il faut lui en mettre plein la vue. Nous devons avoir l'air très occupé. Il fait calme en ce moment. Il ne faut pas qu'il pense que c'est toujours

ainsi. Préviens tout le monde : s'il y en a un seul qui lui dit qu'on n'a pas beaucoup d'ouvrage, il aura à faire à moi.

Jean rit. Manifestement, c'est ce qu'il voulait entendre. La fameuse nouvelle machine n'est pas encore arrivée. Et pour cause ! Elle attend le nouveau chef. Les vieilles craintes sont toujours aussi vives : Va-t-on licencier du personnel ?

Joséphine rassure le chimiste, qui est également délégué syndical :

- Ne t'en fais pas, Jean. Je lui dirai dès aujourd'hui qu'il me faut de la main d'oeuvre, qu'il est prié d'arriver vite, pour que la nouvelle machine libère du monde en chimie. Je lui dirai que nous en avons marre de trinquer, que cela dure depuis trop longtemps et que notre patience a des limites.

- Tu oseras lui dire tout cela ?

- Pourquoi pas ? Autant qu'il sache dès maintenant ce qui l'attend. Jusqu'ici, il n'a reçu que la version de la direction. Il voulait travailler ici à tout prix ! On va lui en faire connaître le prix réel. On va lui faire savoir qu'il n'y a pas que son salaire à négocier.

Jean est embarrassé. Il se hasarde :

- Tu vas lui donner une mauvaise impression.

- Tu as raison. J'atténuerai un peu la forme, mais il faut qu'il connaisse la position du personnel. Tu peux être certain que la direction lui a imposé la sienne : la rentabilité à tout prix.

- Je n'en doute pas. J'ai bien peur qu'à l'avenir, l'objectif principal visera des restrictions budgétaires à tous les niveaux. Il va falloir qu'on se défende. Tout le monde compte un peu sur toi. Si tu veux, il y a une place vacante au sein de la délégation syndicale...

- Cela implique un engagement...
- Tu serais protégée.

D'un signe de la main, Joséphine expédie cet avantage hors de la conversation.

Jean le devance :

- Je sais que tu t'en fiches. Tu peux te le permettre parce que tu n'as pas de famille, pas d'engagements financiers.
- C'est précisément le luxe que je m'offre.

Jean sourit, mais rétorque :

- Disons que tu as de la chance de pouvoir le faire, mais ce n'est pas le cas pour tout le monde. Si tu avais un mari et des enfants...
- Des enfants, je ne dis pas. Mais un mari ! Celui qui m'imposera de baisser la tête n'est pas encore né !
- Tu risques de rester célibataire encore longtemps.
- Tant pis !

Jean est un peu gêné d'avoir amené la conversation jusque-là. Quant à Joséphine, elle a l'habitude de ce genre de remarque et ne s'en formalise plus depuis longtemps. En son fort intérieur, elle plaint tous ces travailleurs qui n'ont pas la possibilité de dire "non", parce le confort de toute une famille dépend de leur soumission au système. Le syndicat ? Oui, peut-être, pourquoi pas ?

- D'accord, on va se battre ensemble. Commençons par la bonne impression : Sortez les urgences, puis lancez les machines. Pendant ce temps-là, je rangerai mes boîtes en regardant s'il n'y a rien de spécial ou d'urgent. Ensuite, nous donnerons tous ensemble un grand coup de torchon.

- D'accord.

Jean fait le tour des chimistes. Il leur explique les nouvelles et le plan. La fourmilière se met en marche.

Tout le monde est agité, tant par le nettoyage que par la curiosité. On va enfin le voir !

Pensive, Joséphine sort les boîtes de l'étuve. Le minutieux rangement commence. Les petits tas se forment sur la table noire, au gré des couleurs et de la numérotation. La technicienne se demande ce que sera l'avenir. La nouvelle machine, le nouveau chef sont ses ultimes espoirs. Il n'y a pas beaucoup de boîtes aujourd'hui. Tant mieux.

La routine est maintenant étalée. Elle n'en fera qu'une bouchée, mais avant, elle regarde la galerie d'identification de la souche inconnue, celle qui lui donne tant de soucis. Elle ajoute des réactifs à certains tests. Elle consulte plusieurs ouvrages, lit beaucoup, refait quelques manipulations à la flamme, se replonge à nouveau dans un gros livre, puis dans un plus petit. Elle vérifie encore certains caractères. Tout cela est décidément fort compliqué. Presque tous les tests sont négatifs. Comment voulez-vous identifier un germe dans ces conditions ?

En fin de compte, tout bien contrôlé, elle pense qu'il doit s'agir d'une pasteurella. Laquelle ? Elle n'en sait rien. Elle décide d'envoyer la souche au laboratoire du professeur ***. Ce dernier est très réputé, même à l'étranger. Elle prépare le commentaire qui accompagnera l'envoi. Il s'agit d'une souche isolée à partir d'une morsure de chien. Il est donc fort possible qu'il s'agisse d'une souche vétérinaire. Certains caractères ne correspondent pas vraiment à une pasteurella... Nous verrons bien ! L'antibiogramme a été communiqué au médecin. Espérons que ce dernier pourra guérir le patient en

se contentant des données actuelles. En principe oui. C'est peut-être déjà fait. Dans le cas contraire, le praticien aurait déjà téléphoné au labo. Joséphine connaît les habitudes de ses ouailles !

Jean ouvre la porte :

- Excuse-moi de te déranger. Sais-tu où Christiane range le sulfate de fer ?
- Dans la réserve.
- J'ai regardé. Il n'y est pas.
- Pourtant, j'ai vu dernièrement une grosse bouteille brune qui date de Matusalem.
- Oui, c'est ça !
- Réfléchissons. Où était-ce ? Attends un peu... Je cherchais... J'y suis : dans la laverie ! Sur l'étagère, près de l'évier.
- Ce n'est pas un endroit pour ranger un réactif !
- Quelqu'un l'a probablement oublié là.

À demi-convaincu, Jean disparaît pour revenir aussitôt. Victorieux, il brandit un flacon de verre brun :

- La voici. Tu avais raison. Merci.

Il repart, puis fait volte-face :

- Ne te dérange pas pour le nettoyage. Nous ferons bien sans toi. Nous n'avons pas beaucoup de travail aujourd'hui.
- OK !

Il s'en va. Joséphine porte son petit colis au secrétariat. Elle fait ses recommandations :

- Il s'agit d'un germe fragile. Il doit partir avant midi par express. C'est possible ?

Une secrétaire :

- Oui, je le donnerai à Henri. Il doit justement aller à la poste vers onze heures.

- Parfait.

Une autre secrétaire :

- Alors, on va le voir ?

- Paraît.

- Je me demande de quoi il a l'air ?

- Tout le monde se pose la même question. Nous serons bientôt fixés.

Le téléphone sonne. Monique abandonne la conversation. Elle répond très gentiment, ce qui n'est pas toujours le cas, et avec le sourire, comme si son interlocuteur pouvait la voir ! Joséphine se demande qui peut bien susciter autant de gentillesse de la part de Monique. Elle jette un œil à l'ordinateur. Ah ! Rémy est le médecin prescripteur. C'est donc probablement lui au bout du fil.

La laborantine poursuit la conversation avec les autres secrétaires, à la fois pour masquer son trouble et pour traîner encore un peu au secrétariat. Au téléphone, la conversation continue :

- Oui, je pense.

...

- Je vais vous la passer. Elle est justement ici.

Joséphine tressaille. Monique lui passe le récepteur :

- C'est le docteur Rémy. Il veut te parler.

- Merci.

Joséphine prend le cornet de l'appareil :

- Allô ! ...

Rien de spécial. Des résultats. Après avoir raccroché, un peu troublée, elle retourne dans son beau local blanc et elle attaque hardiment la lecture des boîtes.

Au bout d'une heure, tout est fini, la table nettoyée. Notre laborantine va vagabonder sa curiosité du côté de la chimie. Occupés au nettoyage, ses collègues rient de la voir ainsi promener son air d'une personne qui s'amuse. Pour une fois, la maniaque tient sa vengeance. Ce n'est pas bien méchant. Un peu de rire fait du bien.

Mais les plus couillons sont inquiets : Comment vont-ils être considérés par celui qui va arriver et qui sera leur chef ? Joséphine s'en fiche. Pourvu qu'il ait les qualités requises, tout ira bien. Les aura-t-il ? Aujourd'hui ne nous le dira certainement pas, mais comme dit Jean : "On verra de quoi il a l'air." C'est déjà ça.

Le voilà !

Le pharmacien le promène à travers le laboratoire en faisant les présentations et en lui expliquant l'équipement.

Jean passe la tête à la porte de la bactério :

- Il est là.

- J'ai entendu.

- Le pharmacien n'a pas l'air fort à son aise.

- Il doit enrager de ne pas avoir obtenu le poste. Où

sont-ils ?

- Au secrétariat, avec le directeur. Ils en ont probablement pour un moment avant d'arriver ici.

- A quoi ressemble-t-il ?

- Bof ! Difficile à dire. Bon, je m'en vais. On ne sait jamais !

- C'est ça. À tantôt !

La porte s'ouvre. Joséphine ne se retourne pas. Elle entend la voix un peu étranglée du guide qui doit certainement craindre les écarts de bon usage dont elle est capable, simplement pour le plaisir :

- Ici, c'est la bactério.

"C'est écrit sur la porte", pense la technicienne.

L'inconnu répond avec une voix sur la pointe des pieds :

- Oui, oui.

Joséphine daigne enfin tourner la tête. Elle regarde par-dessus ses lunettes. Le pharmacien s'empresse de faire les présentations. Joséphine se lève :

- Enchantée. Nous vous attendons avec impatience.

- Merci.

Le stress du pharmacien est à son comble. Joséphine continue :

- Nous avons une longue liste de revendications à vous soumettre.

- Je ne suis pas encore en fonction.

- Alors, reposez-vous, car il y a du pain sur la planche.

- Cela ne me fait pas peur. Vous travaillez seule ?
- Oui, et il va falloir y remédier. C'est d'ailleurs le premier point de ma propre liste.
- Nous verrons.
- Voyez, voyez ! J'espère que vous vous y connaissez en bactério. Dans le cas contraire, nous risquons de ne pas nous entendre, car je ne comprends que le langage des microbes.

Il se tourne vers le pharmacien et lui demande :

- Elle est toujours ainsi ?
- Personnellement, je n'essaye même plus de l'éduquer. Viens, on va continuer.

Joséphine ne manque pas de penser : "Ils en sont déjà à se tutoyer. Forcément, ils sont de la même classe : médecin, fils de médecin et pharmacien, fils de pharmacien. Ils vont se faire des amitiés par-devant et des vacheries par derrière, c'est certain.

Le nouveau chef se tient un peu voûté, parce qu'il est grand. Il a de beaux cheveux blonds, denses et crépus. Ils sont coupés court. Son menton carré témoigne d'un air décidé. Des yeux bleus au milieu de larges sourcils dorés, furètent partout en regardant les gens, mais ils se baissent quand on les cherche. Des mains larges au bout de longs bras s'affairent à changer de place. Elles semblent un peu perdues. Où va-t-il enfin les poser ? Ses pieds qui pourraient être des palmes, l'emmènent d'un pas d'oie.

Il est maintenant campé devant le "Technicon", la machine qui fait presque tout, celle qui va devoir céder la place. Les bras croisés sur la poitrine, les doigts écartés sous les aisselles, il approuve les paroles du pharmacien en hochant la tête. Tout à l'air à sa convenance. Son guide l'invite à boire une tasse

de café. Il acquiesce du chef, toujours du même mouvement vertical. Serait-il taiseux ?

Petit à petit, poussés par une curiosité bien naturelle, les techniciens gagnent l'office. C'est ainsi qu'on appelle la petite pièce qui leur sert de réfectoire. Là, c'est la surprise : Il leur parle. Il est gentil, pose les questions simples de la civilité : "Où habitez-vous ? ... Avez-vous des enfants ? ... Ah ! J'en ai trois également..." Quel homme charmant ! Les mères de famille sont séduites en moins de dix minutes. Pensez donc ! C'est bien la première fois qu'une autorité mâle se préoccupe des couches de leurs bambins.

Le pharmacien place de temps en temps des phrases bien mesurées. Il arrondit la bouche en cul de poule, il articule : "Comment va ta femme ? L'autre lui répond en toute simplicité.

Fifi, notre femme médecin biologiste, arrive enfin, le visage illuminé d'un beau sourire et rougissante. Ses manières sont celles d'une première communiant ou plutôt d'une vierge devant un prétendant. Les sommités s'entretiennent de mondanité. Le personnel se sent mal à l'aise, en trop. Chacun se lève sans bruit, presque en bloc, mais très naturellement. L'équipe, sans s'être donné rendez-vous, se retrouve à l'autre extrémité du bâtiment, au secrétariat. Là, les commentaires optimistes vont bon train. Joséphine pense : "faut voir", mais elle ne dit rien. Elle regagne son local.

Les trois biologistes occupent l'office pendant un long moment. Puis le blond souverain quitte la scène sans cérémonie. Les deux autres s'enferment dans leur bureau. La fourmilière se détend dans l'anarchie :

- On ne perd pas au change !
- Faut voir.

- Il est gentil.
 - Et pas fier !
 - Faut voir.
 - C'est vrai ! Les apparences sont parfois trompeuses.
 - Moi, je le trouve beau.
 - C'est tout toi, ça ! Pas de ça ici ! Au moins, quand on avait le vieux patron, il n'y avait pas d'histoires de ce genre.
 - De toute façon, il est marié.
 - Et alors ?
 - Alors que jusqu'à présent, il n'y a jamais eu d'histoire de cul dans cette équipe ! J'espère bien que ça ne va pas commencer. Parce que ça, c'est la fin de tout !
 - Joséphine n'est pas contente. Penaude, Irénée répond :
 - Je disais cela comme ça, sans mauvaises pensées. Tu sais bien que quand je vois un bel homme, je ne peux pas me passer de le dire. De toute façon, qui voudrait de moi ?
- Ses yeux mouillent. Tout le monde est surpris et embarrassé. Joséphine se fait douce :
- Allons ! On le sait bien que tu n'es pas une aguicheuse, mais je ne pense pas que tu sois mal foutue au point de ne séduire personne. Au contraire : ton air de petit chat me paraît dangereux : tu pourrais faire des ravages. Et puis, ce n'est pas rien que pour toi que je mets les choses au point, c'est pour tout le monde ! Tu nous vois embarqués dans un imbroglio comme la chirurgie ? Ah, tu ris !

La malheureuse hausse les épaules et sourit. Une chimiste, grande et sèche, intervient sur un ton sentencieux :

- C'est vrai qu'en chirurgie, ils y ont mis le paquet !

L'équipe se disperse. Joséphine reste un peu avec Irénée. Celle-ci essuie ses yeux brillants de larmes débordantes. La bactériologiste s'excuse :

- Je regrette, je ne voulais pas te mettre dans cet état. Je ne voulais pas te blesser.

Irénée secoue la tête et un faible sourire éclaire un court moment son visage boursoufflé de chagrin. Elle soupire, mais sa peine reste accrochée sur son coeur. Elle hausse les épaules. Est-ce un geste d'impuissance ou de renoncement ?

- Ce n'est pas de ta faute. J'ai des ennuis chez moi. Je n'en peux plus !

La fontaine se remet à couler. Maladroite, mais du mieux qu'elle peut, Joséphine essaie de consoler sa collègue :

- Allons, remets-toi. Viens, allons boire une tasse. Tu préfères parler ou pas ?

- J'ai besoin de me confier, mais je ne veux pas t'embêter avec mes problèmes.

- Tu ne m'embêtes pas du tout. C'est encore ton mari ?

Irénée n'est pas heureuse en ménage. Pourtant, elle est bonne comme le pain, femme comme une mère, épouse comme une maîtresse. Mais voilà, l'alcool est au rendez-vous de son amour. Joséphine estime qu'il n'y a pas trente-six solutions : Ou bien il accepte de se faire soigner et il y a une chance. Ou la pauvre

malheureuse doit le quitter.

Les larmes jaillissent à nouveau :

- Crois-tu que ce soit aussi simple ! Je l'aime !

- S'il continue comme hier, ça te passera vite. Essuie tes yeux. Laisse faire le temps. As-tu encore beaucoup de travail ?

- Non, j'ai fini.

- Veux-tu que je demande au pharmacien de te laisser partir ? Je lui dirai que tu n'es pas bien.

- Non, merci. Je vais lui demander moi-même. Il est gentil. Il dira oui.

Notre pauvre Irénée a trop de soucis. Elle s'inquiète beaucoup pour son emploi qu'elle craint de perdre. Elle n'a pas de diplôme. Elle s'occupe actuellement de la vaisselle du laboratoire. Il y a quelques années, il fallait aider la personne chargée de ce poste, tant il y avait du travail, mais la verrerie est de moins en moins utilisée, laissant la place au matériel à usage unique. Pour compenser, Irénée réalise les analyses qualitatives des urines et des préparations à la demande de l'un ou l'autre. Beaucoup la critique à propos de ses histoires de coeur qu'elle déverse peut-être un peu trop facilement. Joséphine qui l'aime bien, la secoue de temps en temps en lui recommandant de ne parler de sa vie privée à n'importe qui, car le monde est ainsi fait : trop souvent égoïste.

L'année, comme toutes les précédentes, a fini par se refermer sur ses propres événements. Que nous réserve celle qui vient ? Pour ne pas perdre de temps, elle commence directement par l'arrivée du chef blond, mais aussi par un crime sordide, un incendie et la misère qui continue pour beaucoup.

Le lendemain du jour de l'an est une journée chaleureuse, surtout au laboratoire. Le matin, les techniciens s'embrassent en se souhaitant mille choses agréables. L'après-midi, ils boivent un verre ensemble. Les années précédentes, avant de s'éclipser, le vieux patron déposait toujours un gros ballotin de pralines exquis, issues d'une des meilleures confiseries de la capitale. Certains médecins, les vieux de la vieille, offrent souvent quelques douceurs, à moins qu'ils ne l'aient déjà fait pour Noël. Les délégués des fournisseurs ont apporté leurs présents sucrés depuis longtemps. Le frigo de l'office regorge de chocolats. Cette période est vraiment mauvaise pour les foies délicats, mais quelle chaleur !

Commencera-t-il aujourd'hui ? Joséphine se pose la question en s'habillant avant de sortir. Elle se couvre chaudement, car il fait froid. Il n'a pas encore neigé cet hiver. Mais dégagé par un anticyclone bien placé, le ciel d'un azur limpide est festonné d'un horizon étincelant de givre. Le vent d'est, sec et vif, picote les joues et gerce les lèvres des passants matinaux.

En ce moment, le nouveau cerveau est déjà peut-être installé aux commandes. Joséphine ne s'embarrasse pas de ce détail. Elle emboîte le pas de tous les jours vers son rendez-vous microbien. Elle est de bonne humeur. L'année commence, toute neuve, toute propre. Tous les espoirs sont permis.

Elle salue le prétentieux et ridicule magistrat. Le bang de la sentence reste sans effet sur la maîtresse des microbes. Ce n'est pas une pointeuse qui va la soumettre ! Le vestiaire est vide. Les habitués petits groupes jaseurs ne sont pas formés sur le chemin du labour. Personne à l'office. Où sont-ils tous ? Joséphine continue sa progression. La fourmilière vibre déjà d'une activité intense. Pourtant notre technicienne n'est pas en retard. Que se passe-t-il ? Elle parcourt le laboratoire en distribuant ses bons voeux : "Bonne année et bonne santé." La chaleur

traditionnelle n'est pas au rendez-vous. "Qu'avez-vous ?" Elle les embrasse tous. Ils paraissent un peu embarrassés. Juste au moment où elle termine son tour d'accolades, la tête blonde, mue par des pieds plats, tourne au coin du couloir. Les longs bras sont croisés sur la poitrine, les mains bien rangées à plat sous les aisselles. Joséphine est souriante :

- Bonjour Monsieur ! Bienvenue chez vous. Bonne année et bonne santé à vous également. Vu que vous êtes chef, je ne vous embrasserai pas. C'est comme ça ici.

Il rougit légèrement, mais répond en souriant :

- Meilleurs voeux également.

Joséphine entre dans son local et ferme la porte.

Elle travaille paisiblement. L'année qui commence sera longue. Tel un ruban, elle se déroulera avec ses surprises et le lot quotidien des choses de la vie. Joséphine la regardera parfois en spectatrice étonnée, mais inéluctablement liée par le texte des événements, elle jouera aussi sa part du rôle.

La tête blonde se hasarde à ouvrir la porte. Très poli, le nouveau chef demande :

- Comment allez-vous ?

- Très bien, merci.

- Vous n'avez pas de problème ?

- Non, pas en ce moment. Il n'y a rien de spécial.

Il s'attarde, prend une boîte en main, regarde, la repose. Il en reprend une autre. Il hoche la tête en signe d'assentiment. L'air satisfait, il demande à Joséphine :

- Vous semblez bien au courant des habitudes de

l'équipe. Vous pourriez peut-être me renseigner sur les traditions du nouvel an.

- En principe, fin d'après-midi, quand le travail sera terminé, nous boirons un verre tous ensemble. Nous allons probablement nous cotiser pendant midi et désigner celui qui fera les achats.

- Pensez-vous que je puisse l'offrir ?

- Cela ne s'est jamais vu, mais qui y retrouverait à redire ?

- Alors, je m'occupe de tout. Nous prendrons donc un verre tout à l'heure. Faites passer le message.

- Un pareil, je n'y manquerai pas.

- Il hoche la tête en guise d'approbation. Il hésite. A-t-il encore quelque chose à dire ? Non, il sort.

Le communiqué du chef est reçu avec satisfaction par le personnel.

Tous y vont de leur commentaire.

Jean :

- J'aurais eu peur d'aller chercher les bouteilles. Je ne savais pas s'il apprécierait que l'on boive pendant le service.

Au moment des fêtes de fin d'année, il fait toujours calme. Les techniciens travaillent sans se presser. La journée sera bientôt terminée. Le chef a disparu. Il est certainement parti aux approvisionnements.

Voilà tout d'un coup que les secrétaires envahissent le laboratoire ! Elles annoncent une nouvelle surprenante : Un porteur vient de livrer un immense ballotin de pralines, toujours les mêmes, avec une

carte : "Je ne vous oublie pas. Mon épouse et moi-même vous souhaitons..." C'est signé de l'ancienne griffe patronale.

La ruche s'agglutine au secrétariat. Tous sont touchés par cette intention qui ne peut plus être intéressée.

La trêve des confiseurs est maintenant finie. Le travail afflue dans tous les secteurs. Le chef vient d'annoncer à Joséphine qu'il passera la semaine avec elle afin de s'informer des techniques de bactériologie. Notre laborantine est bien contente : voici enfin un biologiste qui s'intéresse à son domaine. De plus, elle va pouvoir lui présenter de manière très concrète les besoins multiples du service de bactériologie.

Il s'installe à ses côtés pour la lecture des boîtes. "Pourquoi ceci, pourquoi cela ?" Il devrait le savoir ! Le pire est atteint quand il demande : "Est-ce bien nécessaire ?" Joséphine explique et justifie. Les questions recommencent. Sans s'énerver, Joséphine explique à nouveau et longuement. Mais la nécessité de beaucoup de manipulations est mise en doute par le nouveau chef :

- Ces staphylocoques dorés dans la gorge, ici, sont sans signification. Pourquoi perdez-vous votre temps là-dessus ?

- Comment, sans signification ? Ils peuvent surinfecter une angine, surtout après un traitement antibiotique. Si on n'en tient pas compte, ils peuvent devenir résistants à l'antibiotique, s'ils ne le sont déjà. Ils pourraient même engendrer une phlébite...

- Hum ! hum ! ... Pourquoi utilisez-vous une boîte entière pour la recherche de Streptocoque A. ?

- Vous savez qu'il s'appelle également streptococcus pyogènes, c'est à dire streptocoque pyogène ?

- Évidemment !

Là, le blond Chérubin commence à pincer les lèvres. Joséphine se calme :

- Si j'utilise une demi-boîte, je ne pourrai pas obtenir un bon dégradé...

- Pourquoi passez-vous votre temps à des dégradés ?

- Si les streptos sont rares, je ne les verrai pas sans un bon dégradé.

- S'ils sont rares, ce n'est pas bien grave.

- C'est tout de même le germe de la scarlatine ! Les vieux médecins disaient : "Le strepto A lèche les articulations et mord le coeur". Maintenant, on l'appelle même "la bactérie dévoreuse de chair".

Joséphine démontre calmement au blond chérubin l'utilité de la rigueur des analyses. Il est évident que cet homme voudrait simplifier, diminuer les coûts. La laborantine est déçue, mais elle continue son argumentation. Elle justifie ce qui est évident. A chacun des "Est-ce bien nécessaire", elle s'en réfère à d'éminents spécialistes. Elle réclame de la main d'oeuvre et l'informatisation du service. Elle résiste tellement bien, qu'au bout de trois jours, le chef déserte définitivement le secteur pour aller promener ses longues jambes dans le vaste local de chimie. Là, il se sent bien. Les modifications vont pouvoir commencer comme ils les avaient imaginées.

Dès le premier jour, il fait changer plusieurs techniques sans étude préalable et surtout sans vérification. Quelle horreur ! Mais chacun reçoit son rôle à jouer dans la "modernisation", ce qui rend la plupart des chimistes fiers de servir un chef aussi dynamique. De plus, il les rassure tous : Il n'y aura pas de licenciement suite à l'arrivée imminente de la nouvelle machine. Selon ses dires, elle sera très performante. La gamme des analyses va être

augmentée, de même que le réseau desservi par le laboratoire. Le ramassage des prélèvements chez les médecins va être élargi et étendu. Même ceux de la ville vont pouvoir en profiter. Ce n'est pas parce qu'ils sont proches qu'il faut leur en infliger un détour, si petit soit-il, pour déposer leurs prélèvements au laboratoire. D'autant plus que les concurrents proposent déjà ce service depuis longtemps. Le réformateur s'étonne d'ailleurs de leur fidélité, si contraire à leur confort et même, paraît-il, à leur intérêt. Personne ne lui répond, mais certains sourient derrière son dos. Eux savent que ces médecins viennent pour la qualité des analyses, du travail, de leur travail et ils en sont fiers. Mais le spectre de la nouvelle machine et le pouvoir du nouveau chef leur ferment la bouche.

Le dynamique biologiste commence tout de suite un grand pèlerinage : Il rend visite à tous ses confrères, surtout à ceux qui ne travaillent pas avec le laboratoire. Il revient souvent victorieux : "Un tel nous confie ses analyses. Nous passerons chez lui chaque jour..."

Il organise. Deux voitures sont achetées, des chauffeurs sont engagés. La nouvelle machine arrive. En trois jours, elle est placée, testée et opérationnelle. Il la manipule avec aisance, l'explique aux chimistes éberlués.

Tout est maintenant en place. Le laboratoire a atteint les normes directoriales. Le jeune chef reçoit un budget pour inviter ses confrères à fêter son installation et, par la même occasion, leur montrer la modernité mise à leur disposition. Une fois encore, le personnel récurse gaiement. Tous sont conviés à la fête. Ils sont fiers.

Joséphine n'ira pas. Elle n'apprécie pas la commercialisation de son laboratoire. Trop, c'est trop.

Les bons médecins ne seront pas dupes longtemps de la poudre aux yeux. Pourtant les analyses affluent de partout. La bactériologiste ne se tromperait-elle pas ?

Elle est découragée et doute d'elle-même. Elle ne voit presque plus personne. Les médecins ne viennent plus lui présenter leurs problèmes infectieux. Même les représentants désertent son secteur. Que se passe-t-il ? Peut-être craignent-ils de manquer de déférence vis-à-vis du nouveau chef en s'adressant directement à la technicienne.

La fourmi isolée dans son trou manque cruellement de contacts professionnels et humains. Elle se languit un peu de Rémy.

Non ! Soyons sincères : Elle crève de ne plus le voir. Le souvenir de ses deux prunelles étincelantes frappent son cœur de trop d'intelligence. De noirs cheveux épais et brillants hantent ses mains depuis si longtemps avides.

Regarder son rire. Cueillir des mots sur ses lèvres charnues... Pourquoi ne vient-il pas la saluer, tout simplement, comme avant ?

QUAND LE CHAT EST PARTI...

Installée devant la flamme au ronronnement imperturbable, Joséphine est entourée de nombreuses piles de boîtes qu'elle manipule méthodiquement, avec aisance, apparemment sans se presser. Pourtant, elle se dépêche. Il y a beaucoup de travail, toujours plus. Les journées sont longues, sans supplément de salaire pour la technicienne qui réclame de l'aide à grands cris. La tête blonde approuve de la tête, sans donner suite à ses revendications. Pourtant, la nouvelle machine avale énormément de sérums et de réactifs divers. Elle crache à longueur de journée une quantité impressionnante de résultats. Tout cela n'occupe même pas une personne à temps plein. Le travail augmente également dans les autres secteurs, alors qui pourrait aider en bactériologie ? Quand les syndicalistes ont demandé de l'embauche au directeur, celui-ci leur a ri au nez en les traitant de doux rêveurs. Jean en avait les oreilles décollées d'embarras et Joséphine était rouge de fureur. Les bénéficiaires du laboratoire sont affectés à d'autres secteurs de l'hôpital. Il n'y a pas d'argent.

Le lendemain de ce branle-bas, vers dix heures, par un pur effet du hasard, notre laborantine se retrouve à l'office seule avec le chef. Ils boivent une tasse de café. Il a l'air ennuyé. Il parle de la pluie et du beau temps.

Est-ce la pluie hivernale qui lui plisse le front ?

D'accord, le printemps se fait attendre une fois encore. Joséphine lui raconte les scarlatines de l'année dernière. Il hoche la tête en écoutant le récit, reconnaît l'importance de la qualité des milieux de culture, mais ses yeux sont ailleurs, loin dans la brume. A-t-il seulement entendu ? Au moins, aujourd'hui, il ne va pas essayer de convaincre Joséphine d'acheter ses milieux au moins cher. Elle tente de s'esquiver :

- Vous paraissez tracassé. Je ne vais pas vous importuner d'avantage.

- Non, non, vous ne me dérangez pas. Je suis inquiet à propos d'Irénée.

- Irénée ! Pourquoi ?

- Il n'y a pratiquement plus de verrerie à laver. Je ne sais pas comment l'occuper.

- Elle se débrouille très bien avec les pipis.

- C'est insuffisant pour combler une journée. Si on ne lui trouve pas de travail, il faudra la recycler à la cuisine de l'hôpital. La direction ne veut plus entendre parler d'un poste de laverie.

- A la cuisine ! Elle travaille avec nous depuis plus de dix ans. De plus elle est très soigneuse et consciencieuse. Lui trouver du travail ! J'en ai à distribuer, moi du travail ! Juste ce qu'il lui faut, même.

Le chef a gagné. Il écarquille les yeux et tapote la

tasse qu'il tient en mains. Joséphine continue :

- Elle pourrait prendre en charge les mises en cultures. Il suffirait de déménager le poste pipis en bactério. Cela permettrait d'ailleurs de réduire les manipulations des urines en effectuant d'un seul coup le sédiment et l'ensemencement. Une telle organisation ferait gagner du temps.

- Vous croyez qu'elle sera capable de travailler en bactério ?

- Bien sûr ! Je lui apprendrai petit à petit.

- Sera-t-elle d'accord ?

- Elle aura probablement peur de ne pas être à la hauteur. Je vais lui parler. J'ai confiance. Elle l'aura aussi.

- Fort bien ! Organisez cela comme vous l'entendez.

- Comptez sur moi.

Joséphine n'en peut plus de contentement. Enfin, elle va pouvoir travailler en équipe. Et avec Irénée ! Elle la formera depuis le début, lui apprendra l'abc de la bactériologie, la formera selon ses propres désirs de maniaque. Ce sera fatigant. Cela prendra du temps, mais quelle importance ? Vite, expliquer la chose à Irénée, en douceur pour ne pas l'effrayer.

La réaction d'Irénée est larmoyante :

- Je ne saurai pas. Je ne suis pas capable.

Les larmes coulent à plein flot :

- Laisse-les m'envoyer à la cuisine. Tant pis.

Joséphine tente d'arrêter le déluge :

- Je ne veux pas que tu sois transférée à la cuisine. J'ai besoin de toi.

- Je ferai des erreurs, c'est toi qui auras les ennuis.

- Je suis persuadée que tu travailleras très bien.

- Je n'ai pas de diplôme !

- Et alors ? Je vais t'apprendre les manipulations depuis le début, comme pour une stagiaire. Tu verras, ça te plaira. Je suis absolument persuadée que tout ira pour le mieux. Nous ferons une équipe parfaite.

Un petit soleil pâle, celui d'après la pluie, illumine le visage mouillé d'Irénée, mais les protestations continue :

- Tu dis cela pour qu'on ne m'envoie pas à la cuisine.

- Pas du tout ! Je le dis parce que je sais que tu es capable d'effectuer ce travail. Tu es soigneuse et consciencieuse. Tu le feras mieux qu'une laborantine qui trouverait cela ennuyeux à la longue. Tu le feras mieux parce que tu ne voudras pas te tromper. Pour toi, tout sera toujours très important et ça, c'est la clef de la bactériologie : le moindre geste est essentiel, le plus petit détail contribue à la réussite de l'analyse. Tu as l'intuition qu'il faut, ainsi que beaucoup de dextérité.

Le soleil perce les nuages, un rictus des joues empourprées précède deux grosses larmes qui coulent jusqu'au menton. D'un revers de mains, Irénée les essuie en disant :

- Si ça ne va pas, tu m'en voudras.

- Absolument pas ! C'est une idée à moi. C'est donc à moi d'en assumer les conséquences. Tu auras la vie dure. Je ne t'épargnerai aucune remarque. Je sais que ça n'arrivera pas, mais si tu cochonnes le travail, je

t'enverrai à la cuisine, car, tu le sais, pour moi, la qualité des analyses compte avant tout. C'est d'ailleurs pour cela que ça me conviendrait bien que tu travaille avec moi. La seule question qui doit déterminer ton choix est la suivante : Penses-tu que ce travail te plaira ?

- Oh oui !

- Parfait ! Demain nous déménagerons les pipis. Tu t'installeras en bactério. Désormais, tu ne t'occupes plus de la vaisselle du laboratoire. Le poste est supprimé par les hautes autorités. J'en suis ravie ! Il y a longtemps que j'avais imaginé que tu pourrais travailler avec moi.

- Tu n'as jamais rien dit !

- Je pensais que ça resterait lettre morte. Je me disais qu'il suffisait que je le propose pour que le chef s'y oppose.

- Tu crois qu'il agirait ainsi ?

- Je lui ai tenu tête. Il aurait voulu réduire les coûts au détriment de la qualité. J'ai tellement bien argumenté qu'il n'est plus venu tourner autour de mes boîtes. Tu penses bien qu'il m'en veut. Il n'a pas main mise sur le secteur. Il ne le supporte pas.

- Pourquoi t'a-t-il donné carte blanche alors ?

- Sois sûre qu'il s'amuserait si ça ne marchait pas. Il pense probablement que nous ne nous entendrons pas.

- C'est un fait qu'il n'a de la considération que pour les gens diplômés. Le vieux patron n'était pas ainsi, lui.

- Parce qu'il savait apprécier chacun à sa juste valeur, d'après le travail fourni. Il ne flattait jamais. Il marquait sa considération en confiant une

responsabilité.

- Je me souviens comme j'étais fière quand il m'a confié le poste des pipis !

- Tu te serais pliée en quatre pour faire un travail que beaucoup considèrent comme une corvée.

- Maintenant que je suis en bactério, je vais devoir me plier en huit !

Elles rient toutes les deux de bon coeur.

Les chimistes apprennent la nouvelle avec étonnement. Ils sont persuadés que c'est là le début de la fin d'une amitié. Ils pensent que Joséphine est trop maniaque et Irénée trop peu appliquée. Que font-ils de la motivation ? De la valorisation par le travail ?

Le long apprentissage commence le jour même par un inventaire commenté des milieux de culture. Les cultures de bactéries, c'est comme l'élevage des animaux. Dans les deux cas, il est préférable de connaître la composition des aliments.

Irénée est partie. Joséphine s'attarde sur une souche meridique. Il s'agit encore d'un Gram négatif de petite taille. Il n'a pas les caractéristiques d'une pasteurella classique. Pourtant, une fois de plus, il en semble proche. Il a été isolé d'un abcès de la bouche. Elle téléphone l'antibiogramme au médecin traitant, le docteur Franck et lui explique les difficultés d'identification. La réponse du praticien se veut plaisante et compréhensive :

- Pas étonnant que ce soit une cochonnerie, le gars n'est pas très propre !

- Ah, Docteur ! Si seulement il me suffisait d'eau de savon pour résoudre le problème de l'identification !

La technicienne décide de s'en référer au chef. Il est dans son bureau. Elle frappe à la porte :

- Entrez.

- Excusez-moi de vous déranger. J'ai une souche à problème pour le docteur Franck.

Elle lui fait part des caractères contradictoires et inhabituels du germe.

Sans vergogne, le chef résout le problème d'un coup de cuillère à pot :

- Envoyez-la au laboratoire universitaire de ***.

- C'est ce que je comptais faire, mais je pensais que vous auriez peut-être des conseils techniques à me donner afin de terminer l'identification ici, car chez *** ça prend du temps. Nous n'avons pas encore reçu l'identification du même genre de souche que j'avais envoyé fin de l'année dernière.

- Ah oui ! J'ai oublié de vous signaler qu'ils m'ont téléphoné à ce sujet. Ils ont envoyé la souche au Danemark. Il y a là-bas un spécialiste qui étudie ce genre de bactérie. Il prépare une publication à ce sujet. J'ai dû leur communiquer des renseignements complémentaires sur le contexte clinique et épidémiologique. Il s'agit bien d'une pasteurella, mais d'un genre très particulier. L'identification est toujours en cours.

- Depuis quatre mois ?

- Du moins, elle l'était encore quand ils m'ont téléphoné, cela fait déjà un bon moment.

- Je vous remercie de m'avoir tenue au courant ! Je vais donc leur envoyer celle-ci également.

Le chef est plongé sur une feuille de papier qui semble l'absorber. Sans bouger la tête, il lève des

yeux agressifs vers la laborantine. Celle-ci comprend que l'entretien est fini, qu'on la met dehors. Elle sort du bureau et retourne derrière sa porte, dans son local accueillant. "Quel malheur tout de même, pense-t-elle. Je m'esquinte à isoler une souche délicate, tellement rare, au point qu'il faut l'envoyer à un spécialiste étranger, elle va paraître dans une publication, à quel titre, je n'en sais rien et on ne me tient même pas au courant !"

Joséphine ressent de l'injustice, mais intérieurement, elle est très fière d'elle-même et estime que l'attitude du chef le dévalorise. Elle va d'ailleurs conter la chose à Jean qui, songeur, prend son temps avant de répondre :

- Il aurait pu de le dire tout de suite... La souche a été isolée avant son arrivée... Je ne le croyais pas capable de ce genre de mesquinerie.

- En ce qui me concerne, plus rien ne m'étonne de sa part.

Jean se perd dans de profondes réflexions. Son regard lointain exprime la crainte de parler, mais la déception qu'il ressent à l'égard du chef est plus forte :

- Il est parfois bizarre. Il a de bons côtés. Par contre... Il va beaucoup trop vite. On ne vérifie plus les nouvelles techniques avant de les adopter. Auparavant, cela traînait un peu trop. Le pharmacien n'arrivait jamais à donner le feu vert... Maintenant, c'est dangereux.

- Les médecins ne rouspètent pas ?

- Dimanche dernier, j'ai rencontré Aldo au stade. Il m'a demandé "Qu'est-ce qui se passe au laboratoire ?" Il m'a parlé des glycémies qui sont trop basses. Je lui ai expliqué que les normes ne sont plus les mêmes avec la nouvelle machine. Il est très fâché de ne pas avoir été averti.

- C'est un manque de sérieux !

Françoise vient d'entrer. Elle intervient :

- Vous parler des méthodes du chef ?

- À ton avis ?

- Justement, Fifi me quitte à l'instant. Elle est rouge de colère. Elle n'a plus confiance en aucun résultat. Elle veut que je contrôle toute la coagulation. Il faut d'abord que je refasse les courbes. Il y a bien un mois que cela n'a plus été mis à jour. Certains feraient mieux de faire preuve d'un peu plus de rigueur au lieu de dépenser leur énergie à frotter la manche du chef.

Elle s'adresse à Jean :

- Si tu as un peu de temps, pourrais-tu me reprendre les lipides et les acides gras ?

Il accepte, même s'il ne paraît pas heureux de la perspective.

Françoise sort. Fifi entre. Joséphine s'amuse. Effectivement, la biologiste est rouge de colère. Elle s'adresse à Jean sèchement en lui montrant un protocole :

- Regardez : ça ne va pas, ça ! Et ça ?

Elle barre énergiquement les résultats sur la belle feuille de papier.

Joséphine s'en va sur la pointe des pieds. Histoire de mesurer la température, elle va saluer le pharmacien :

- Comment allez-vous, Monsieur ? On dirait qu'il y a de l'électricité dans l'air, aujourd'hui.

Il pince la bouche et dit :

- C'est inadmissible ! Je ne peux avoir aucune confiance en ce que je dois signer. Regardez ici : voici un cholestérol à 435. Hier, pour la même personne, il était à 220. Une telle variation est impossible en si peu de temps.

- Que dit le chef de tout cela ?

- Il vient de partir. Il ne reviendra pas aujourd'hui. Mais regardez donc ceci !

Il barre et barre encore des résultats sur le beau papier des protocoles.

- Ça ne peut plus continuer ainsi !

Il se lève et se dirige vers la chimie.

Joséphine s'amuse. Le chat est parti, les souris se révoltent. Belle journée ! Elle se frotte les mains et va se promener du côté du secrétariat. Elle n'y trouve qu'une secrétaire, elle aussi très en colère et qui explose à la vue de Joséphine :

- Tu te rends compte ! Je suis toute seule ! Il a donné congé aux autres. Il s'en fout : Il n'est pas là. Et Fifi qui râle ! Elle tape du pied en disant : "Ça ne va pas... ! Ça ne va pas... !" Qu'est-ce que j'y peux, moi ? Qu'elle s'adresse à qui de droit !

- Ne n'énerve pas, tu n'y peux rien justement.

- Tu avais raison quand tu disais qu'il nous mènerait à la catastrophe.

- Il fait des changements sans rien vérifier. Si c'est ça l'avenir, on est mal parti. Mais que pouvons-nous faire ?

- En tout cas, toi, en bactério, il te laisse tranquille.

- Que tu crois ! Je dois beaucoup lui résister.

- Si les chimistes faisaient comme toi, il finirait bien par se calmer.
- Tu sais, les chimistes, ils ont peur de perdre leur place. C'est dur de lui tenir tête !
- Heureusement qu'il y en a au moins une qui le fait. Le docteur Mirande disait encore à Monique ce matin : "Tout va de travers chez vous, il n'y a que la bactérie de correcte."
- J'en suis flattée ! Les médecins devraient protester et pas aux secrétaires qui n'en peuvent rien. En tant que clients, ils ont du poids dans la nouvelle logique commerciale du laboratoire.
- Pourquoi ne s'attaquent-ils pas directement et fermement au chef ?
- Du temps du grand chef blanc, je pensais que c'était dû à sa position au sein du Conseil de l'ordre, mais maintenant, je ne comprends pas très bien ce qui les empêchent de peser de tout leur poids. Peut-être craignent-ils de se faire des ennemis parmi leurs confrères qui pourraient les descendre en cas d'erreur de leur part ? Personne n'est à l'abri d'une erreur. En médecine, l'erreur peut-être fatale. Est-ce cela qui leur fait peur ?

Joséphine se décide enfin à se remettre au travail. En chemin, elle rencontre monsieur Benjamin, un sympathique délégué. Elle l'accueille avec ravissement :

- Bonjour, cher monsieur ! Quelle surprise de vous voir ! Il y a longtemps que je n'ai pas eu ce plaisir.

Il lui tend chaleureusement la main et lui dit avec un large sourire :

- Je le regrette, croyez-le, mais ce n'est pas de ma

faute. Je profite de l'absence de votre chef pour venir m'entretenir avec vous. Quand il est là, ce n'est pas possible.

- Il est donc si terrible que cela ?

- Il ne me fait pas peur, mais il est le chef ! Il y a environ deux mois, je me dirigeais vers votre local comme d'habitude. Un grand blond m'a arrêté d'un air autoritaire : " Eh ! Monsieur, où allez-vous ? " Tout étonné, je lui ai répondu : "En bactério, voir la technicienne." Cela n'a pas eu l'air de lui plaire : "Dorénavant, c'est à moi que vous devrez vous adresser." Je ne lui ai pas caché mon étonnement : "Excusez-moi, je ne vous connais pas !" Il s'est présenté : "Docteur Coupdevent, Biologiste en chef." C'était sans appel. Je me suis confondu en excuses et je me suis empressé de me présenter à mon tour. Il me pria de l'attendre dans la salle d'attente. Vingt minutes plus tard, il me recevait très cordialement. Je lui ai parlé de l'étude à laquelle vous avez participé, ainsi que de ses conclusions. Il n'avait pas l'air très intéressé. Je lui ai demandé si c'était possible de vous rencontrer à propos de cette étude. Il m'a répondu que ce n'était pas nécessaire, vu qu'il reprenait en main le service de bactériologie.

- Je vous remercie de me dire tout cela. Je m'étonnais de ne plus voir personne. Je comprends maintenant.

- il a installé une véritable barrière...

- La barrière oto-rhino-pharyngée du laboratoire ! Vous êtes tous des microbes. Si vous la passez, vous risquez de provoquer une méningite au cerveau que je suis. J'en suis flattée !

- On peut dire que vous avez le moral !

- Non, au contraire, je suis découragée. Ce monsieur considère qu'il "reprend le service en main", alors qu'il ne peut répondre à aucune de mes questions. Tout ce qu'il sait dire, c'est : "envoyez la souche au

laboratoire de ***" ou "cela est sans signification". Il ne connaît même pas la plupart des techniques utilisées. Il est incapable de me donner le moindre conseil valable. Comment vais-je faire pour me tenir à niveau, s'il ne laisse plus venir les délégués. Ces derniers jouent un grand rôle dans la mise à jour de mes connaissances. Je n'ai pas le temps de courir à toutes les conférences. Discuter galamment avec un délégué va beaucoup plus vite et c'est très agréable. De plus, le travail de laboratoire manque de contacts humains. Vos visites sont de véritables séances de cours récréatifs. Sans vous et vos collègues, je ne pourrai pas suivre le progrès. Le service va rétrograder.

- Ne vous démoralisez pas. Cette situation ne durera pas. Je pense que tous sont comme moi et qu'ils préfèrent vous voir plutôt, vous plutôt que votre chef. Vous savez, entre représentants, nous ne sommes pas que des concurrents. Nous parlons souvent dans les salles d'attente. En ce moment, votre blond souverain occupe beaucoup de conversations. Peu de mes collègues l'aiment, du moins ceux qui vendent de la qualité. Il s'intéresse plus au prix qu'à l'argumentation technique ou médicale.

- Hélas ! Mais je ne permettrai jamais qu'il m'impose un produit qui ne convient pas sous prétexte qu'il est moins cher. S'il y tient, il pourra toujours me mettre dehors, mais je ne céderai pas sur ce point, jamais.

- Je ne pense pas qu'il soit bête. Il ne vous licenciera pas. Il est certainement conscient de la qualité de votre travail.

- Justement ! Veut-il de la qualité ou seulement de la rentabilité ?

- Ne vous inquiétez pas. Une diminution de qualité en bactério nuirait à la réputation générale du laboratoire. Vous pouvez me croire qu'il en est conscient.

- Espérons-le.

Joséphine soupire et poursuit :

- Tout ceci dit, parlons un peu de choses sérieuses. Profitons de votre passage en cette zone interdite pour nous instruire : Quoi de neuf ?

Monsieur Benjamin sourit. Il est content de ce qu'il a à annoncer.

- Une nouvelle céphalosporine.

- Ça alors ! Je vous écoute.

Le délégué explique longuement les caractéristiques du nouvel antibiotique. Il répète tout ce qu'il avait déjà dit à Coupdevent. La laborantine le harcèle de questions pertinentes et parfois délicates, mais l'homme connaît son sujet. Il n'est pas comme certains de ses collègues qui vendent pour vendre, sans vraiment savoir. Ils disent n'importe quoi. Leurs paroles sont du vent qui remue la poussière de l'ignorance. Joséphine ne perd pas de temps avec ceux-là. Un jour, un jeune nouveau présentait un nouvel antiseptique urinaire comme le meilleur du marché. Sommé de prouver que c'était le meilleur, il répondit : "Absolument ! C'est le meilleur, c'est écrit, regardez." Joséphine rigola un bon coup et lui expliqua que le papier se laisse écrire. Néanmoins, le jeune homme avait de la chance, car l'antiseptique était vraiment très bon, le meilleur ! Il fit un tabac, si on peut dire.

La conversation technique navigue toutes voiles dehors sur l'océan microbien. Au bout d'une demi-heure, les deux complices se saluent. Monsieur Benjamin promet de revenir.

Si leur relation n'était pas strictement professionnelle, on pourrait dire qu'ils sont amis, ces deux-là. D'ailleurs, la communion de deux personnes de même métier est aussi agréable que l'amitié. La

relation est simplement limitée à l'espace professionnel. Pour en arriver à cette forme d'amitié, il faut être sincère, mettre bas l'hypocrisie, la jalousie et l'orgueil, tous ces sentiments qui empoisonnent habituellement les relations de travail. Les contacts prennent alors une allure authentique et agréable. Il n'est pas toujours indiqué de les étendre à la vie privée, car à ce niveau, les sujets d'entente, de symbioses peuvent diverger et lien éclater. Quoi qu'il en soit, au travail, comme dans n'importe quelle situation, seul le respect mutuel peut maintenir une relation amicale.

L'heure de la tasse est arrivée. Joséphine raconte aux chimistes son entretien avec le sympathique monsieur Benjamin.

Françoise, à propos du chef :

- Il va finir par faire rire de lui.

Jean :

- Vous allez dire que je passe ma vie sur les stades, mais toujours au football, j'ai rencontré le délégué de...

Il se gratte les cheveux en disant :

- Je n'arrive plus à trouver le nom de la firme.

Il s'adresse à Joséphine :

- Tu sais, celui qui habite dans mon village.

- Ah oui ! Monsieur Boulard de la firme Axphar.

Notre Jean s'illumine :

- C'est ça ! Il m'a raconté à peu près la même chose. Il m'a dit : "Impossible de rentrer au labo. J'avais

l'habitude d'aller voir ta collègue de la bactério, mais ton chef m'en a empêché."

Un peu embarrassé, légèrement rougissant, Jean continue tout de même :

- Il a ajouté que tu connais ton métier, qu'il n'est pas question de te raconter n'importe quoi.

Pas peu fière, Joséphine se joue du chimiste :

- Bien entendu, tu en as profité pour lui expliqué mon difficile caractère, je suppose ?

Imitant les enfants pris en flagrant délit, Jean rentre la tête dans les épaules et paraît plus gêné que ce qu'il est en réalité :

- Bêh, c'est à dire...

Faisant mine de se racheter, il ajoute promptement :

- Il m'a dit qu'il s'entend très bien avec toi.

Joséphine, d'un air de matrone :

- Ah-Ah ! Qui oserait dire le contraire ?

La petite assemblée de chimistes répond en coeur :

- Pas moi, non, non.

Ils jouent les victimes apeurées, s'amusent encore ainsi quelques minutes, puis regagnent leur poste de travail.

Tous ces événements ont retardé Joséphine. Mais quelle journée tout de même ! "Il y en a des comme ça", pense-t-elle. Notre amie allume sa flamme, bien décidée à donner un grand coup. Elle prépare ses boîtes, les marque et les range, chacune à sa place. Elle ferme la porte pour éviter les courants d'air, car

ceux-ci nuisent à la stérilité indispensable aux manipulations qu'elle entreprend. Elle règle son tabouret à la bonne hauteur pour son confort et par respect pour son dos. Elle s'assied. On frappe à la porte. Qui est-ce encore ?

- Entrez !

La voix de la laborantine est nette et tranchante. Plus question de badiner. Il faut finir la journée. La porte s'ouvre, mais Joséphine n'entend aucun pas, aucun son, pas un souffle. Intriguée, elle se retourne. Tout penaud, Aldo est planté devant la porte. Il esquisse un sourire. Le ton de la technicienne s'adoucit. Elle devient taquine tout en conservant une note de reproche :

- Ah, c'est vous ! Vous existez toujours ! J'étais sur le point de vous retirer de ma mémoire.

- Quelle peine cela me ferait ! M'oublier, moi ! J'en aurais le coeur fendu.

- Alors, expliquez-moi Don Juan pourquoi vous vous faites si rare ?

- C'est que ton chef garde cette porte jalousement ! Les harems de Ryad sont moins bien gardés. Il n'y a plus moyen d'approcher l'autre sacré. J'ai dû, déesse, profiter de l'absence de la garde pour m'introduire clandestinement jusqu'ici et j'ose à peine lever les yeux sur votre précieuse personne.

Joséphine éclate joyeusement :

- Vue sous cet angle, la situation peut devenir intéressante. Dans le pays d'Alice aux merveilles, vous seriez un irrésistible prince charmant.

- De quoi aurait l'air ton chef ?

- Lui, on pourrait ne pas le mettre dans l'histoire.

- Bonne solution ! Idée réjouissante... Dis, je suis bien content de te voir : Ça ne va pas !

Joséphine s'inquiète :

- Quoi ?

- Les résultats ! C'est la foire.

- Mais je n'ai absolument rien changé à ma façon de travailler !

- Calme toi, je ne parle pas de la bactério.

Il fait un signe de tête vers la chimie :

- C'est là que ça ne va pas. Le pharmacien vient de me dire que l'on modifie le programme informatique et que ça crée des perturbations.

- Il ne rit pas non plus. Tout à l'heure, il était même très fâché. Quant à Fifi, elle était rouge. Leur déontologie ne leur permet pas de critiquer le chef, mais ils sont au bord de la révolution qu'ils ne feront pas bien sûr. Ils sont de braves petits moutons. C'est à vous les médecins, vous les clients, de manifester votre mécontentement.

- Je téléphone plusieurs fois par semaine à Coupdevent. Crois-moi, je ne le ménage pas. Il me donne des explications énormes, ses promesses sont fermes, mais rien ne change. En plus, il se permet de porter des jugements sur mes diagnostics.

- Ce n'est pas vrai ?

- Si, à propos de l'angine de la grande qui travaille en hémato... Dupont...

- Marie ? Je m'en souviens. Elle avait du strepto A dans son frottis de gorge.

- C'est ça. Je lui avais prescrit une cure

d'antibiotiques et je lui ai mis quatre jours de repos. Il m'a dit : "Ce n'est pas nécessaire de me priver d'une laborantine pour du strepto A." Je connais tout de même mon métier et je suis bien capable de juger de l'état d'une gorge !

- Je m'en souviens. Il était furieux. J'ai d'ailleurs eu une discussion houleuse avec lui à ce sujet. Je ne pensais pas qu'il aurait l'audace de vous faire une remarque. Il dépasse les bornes !

- J'ai bien envie de me trouver un autre laboratoire.

- C'est ça ! Et nous, qu'est-ce que nous devenons là-dedans ?

- Tu n'as qu'à changer aussi. Je pourrais t'appuyer. Choisis ton laboratoire, j'y proposerai ma clientèle et le tour sera joué.

- Merci de la proposition, mais je ne vais pas quitter ce cher service que, jour après jour, j'ai amené là où il est. Et Ailleurs, est-ce que c'est mieux qu'ici ? Où aller ?

- Il est vrai que dans la région, il n'y a pas grand chose de valable. C'est d'ailleurs pour cela que je travaille encore avec vous. De tous les maux, il faut savoir choisir le moindre. Toi, tu devrais t'en aller dans un laboratoire universitaire.

- À Bruxelles ? Regardez : En face, il y a des arbres, des oiseaux. À côté, des moutons, des vaches. Que ferais-je dans une grande ville ?

- Pourquoi pas à XXX ? Je connais du monde. Si tu veux, je t'aiderai.

- C'est très gentil. Je vous remercie. Plus tard, peut-être, si la situation ne s'améliore pas ici. Après tout, ici, c'est chez moi.

- Tu as raison. Patientons ! Ici, c'est sur place.

Il regarde les boîtes étalées sur la table. Il hésite. Après un court instant de silence, contre toute attente, il demande : As-tu déjà isolé du listéria ?

- Oui, c'était chez un prématuré. Il y en avait partout : dans le sang, le liquide gastrique, le liquide céphalo-rachidien, sur la peau. Le germe pullulait également dans le placenta et le liquide amniotique. L'enfant est mort peu après sa naissance. Le docteur Mirande a longuement essayé de le sauver. C'était impossible ! Il était trop tard.

- Est-ce que tu en trouve souvent ?

- Non. Il faut dire qu'en dehors des patients affaiblis, il est surtout dangereux en cas de grossesse. Le meilleur moyen de l'isoler est de prélever des hémocultures au moment des frissons, mais la fièvre n'est pas très importante. Elle peut même passer inaperçue. Le germe passe la barrière placentaire. Du sang de la mère, il contamine le foetus et provoque ainsi l'avortement. Et même des avortements à répétition.

- Mais alors, il faudrait le chercher chez toutes les femmes enceintes ?

- En cas de frissons, absolument. Dans le vagin, je le cherche systématiquement, mais je n'en ai jamais isolé à ce niveau. Il est cependant regrettable que l'examen bactériologique soit trop souvent négligé en cas de grossesse. Je suis souvent étonnée de constater que les gynécologues sont rarement sensibles aux risques bactériologiques de la gestation et de l'accouchement. A l'occasion du cas dont je viens de vous parler, j'ai été ahurie par l'ignorance des deux accoucheurs de l'hôpital. Ils n'avaient entrepris aucun traitement au niveau de la mère après la mort du bébé. Il est vrai que le germe n'est pas très dangereux pour la femme elle-même. Mais le

risque de fausses couches et de morts nés est trop important que pour être négligé.

Une main délicate frappe à la porte.

Joséphine, d'un air blasé :

- Entrez !

La laborantine regarde la porte par-dessus ses lunettes. Aldo, amusé par ses mimiques, tourne également la tête. La porte s'ouvre et Rémy paraît, un peu coquin, un peu humble. Les trois visages s'éclairent : La compagnie sera bonne.

Aldo s'adresse à Rémy :

- Alors, vieux, tu viens courtiser ?

- Je ne voudrais pas prendre ta place.

- Je t'en prie ! Elle ne veut pas de moi. Tu te rends compte : malgré toutes mes qualités !

- C'est, en effet, incompréhensible.

Les bras croisés, Joséphine est appuyée à la table. Elle suit la conversation d'un air médusé.

Aldo continue :

- Avec les intellectuelles, c'est toujours pareil ! On fait le beau, elles ne voient rien.

- Je les aime assez. Il faut dire que mon physique ne me permet pas tes exploits. Je dois raffiner les jeux de la séduction.

- Je pense que tu devrais m'initier à tes méthodes.

- Pour que tu me coupes l'herbe sous le pied !

Joséphine à Rémy :

- Il ne faut pas le craindre. Ses discours manquent de persuasion.

Rémy éclate de rire :

- Voilà qui me réjouit.

Taquin, Aldo lui rétorque :

- Tranquillise-toi, vieux ! Je te laisse l'avantage.

Plus sérieux, il continue :

- Je suppose que toi aussi, tu profite de l'absence de son chef pour venir courtiser la bactériologiste. A moins que ce ne soit ses microbes qui t'intéressent ?

- On ne peut décidément rien te cacher ! Je les collectionne secrètement. Malheureusement, le chef de cette demoiselle perturbe mes plans.

- Tu vas pouvoir donner un grand coup à tes projets, car la blonde autorité est absente pour le reste de la journée.

- Quelle aubaine !

- Profites-en, si tu peux. Il faut que je me sauve. J'ai encore beaucoup de travail. A propos, t'es-tu inscrit à la conférence-bouffe-beuverie organisée par la firme Axphar ?

- Non, le sujet ne m'intéresse pas.

- Moi non plus ! Peut-on d'ailleurs appeler ça un sujet ? Ça ressemble plus à de la publicité engraisante.

Tous éclatent de rire.

Aldo se tourne vers Joséphine et la salue en inclinant profondément le buste :

- Déesse, au plaisir de vous revoir !

En riant, la laborantine le congédie d'un geste de la main :

- Également, cher Docteur !

Rémy est maintenant seul avec elle. Il est souriant :

- Notre ami commun tient la forme aujourd'hui !

Joséphine, sentencieuse :

- Il n'est jamais sérieux !

Moins sévère, elle s'attendrit :

- Mais il est très agréable. Il a l'art d'introduire de grosses plaisanteries dans des conversations sérieuses sans les dénaturer. Je pense que c'est sa façon de conjurer les situations difficiles. Ses visites sont toujours une occasion de détente.

- Vous en avez besoin ?

- Et comment !

- La vie ne doit pas être facile tous les jours ici ?

- Ça dépend de l'attitude que l'on a vis à vis du nouveau chef. Ceux qui approuvent l'orientation qu'il donne au laboratoire ou qui font semblant sont très bien traités.

- Ce n'est certainement pas votre cas.

- Eh non ! Je n'approuve pas. Pis encore, je résiste !

- Ne changez surtout pas votre travail ! Nous sommes nombreux à l'apprécier.

- Merci... C'est difficile... D'autant plus que les visites amicales se font rares. Pourquoi ? J'ai pourtant bien besoin d'encouragement !

- C'est que la porte est bien gardée !
- Il paraît. Pourtant, vous, les médecins, les clients, vous êtes tout de même suffisamment puissants pour vous faire respecter !
- Il aurait été inconvenant de notre part de ne pas prendre en considération ce nouveau confrère qui s'installait. Personnellement, je ne voulais pas l'offenser, d'autant plus que je ne le connaissais pas.
- Et maintenant, vous le connaissez ?
- Suffisamment pour ne plus me gêner à son égard.

Joséphine est pensive. Elle n'ose pas encore se réjouir. Sur un ton badin elle ose cependant une toute petite avancée :

- Cela signifierait-il que je vais avoir le plaisir de vous voir plus souvent ?
- Je vous le garantis.
- Je me sens déjà mieux.

Elle se frotte les mains en signe de satisfaction. Cela ne vaut pas un tendre discours. La situation ne s'y prête d'ailleurs pas. C'est sa façon à elle !

Rayonnante, elle poursuit :

- Alors, racontez-moi, comment allez-vous ?
- Mal. Je suis sorti à Liège hier soir. Je manque de sommeil.
- Est-ce bien sérieux, Monsieur le Docteur de perdre des heures précieuses à s'amuser ?
- C'est nécessaire. Il faut de temps en temps se détendre, sans quoi, on devient gâteux.

Parfaite comédienne, elle joue la terrifiée :

- Vous croyez que cela risque de vous arriver ?
- Je m'en garde de mon mieux. Et vous ? Toujours autant de travail ?
- Toujours plus ! Mais je vais avoir de l'aide. Irénée commence ici demain.

Il fronce les sourcils et interroge :

- Irénée ? Qui est-ce ?
- La brune toute frisée qui vous prépare du matériel de prélèvement quand vous en demandez.
- Ah oui ! Elle est très gentille.
- Pour ça, oui !
- Mais sait-elle travailler en bactério ?
- Je lui apprendrai.
- Vous ne serez plus seule... Je ne pourrai plus venir parler avec vous.

Son expression est devenue boudeuse. Pauvre enfant contrarié ! Joséphine s'amuse. Elle conserve son optimisme :

- Pourquoi pas ?
- Vous me voyez élaborer des théories sur les rats des villes et les rats des champs devant votre collègue ?
- Elle sera certainement charmée de vous entendre.
- Ou elle me prendra pour un fou !
- Personne n'oserait penser du mal de vous devant moi.
- J'en suis flatté, mais ne croyez-vous pas qu'elle

puisse penser à votre insu ?

Il est devenu tout à fait taquin, alors que Joséphine continue très sérieusement :

- Vous seriez bien étonné de savoir à quel point tout le monde vous aime bien ici.

- Arrêter, vous allez me mettre mal à l'aise.

Il se rapproche d'elle et lui chuchote en confidence :

- Je suis très timide, mais il ne faut pas que cela se sache.

- Oh ! Mais cher ami, ce n'est un secret pour personne ! Ne faites donc pas autant de façon. N'oubliez pas que chaque fois que vous passez, vous êtes le bienvenu. En plus, tant que la formation d'Irénée se poursuivra, je terminerai mes journées toujours aussi tard.

De l'index pointé, elle insiste sur les paroles suivantes qu'elle articule lentement :

- Et dans la soirée, je serai seule.

- Dans ces conditions !

Il regarde sa montre et prend un air de catastrophe :

- Il faut que je me sauve. J'avais un rendez-vous il y a dix minutes. À bientôt, alors.

- À bientôt, j'espère.

Il a déjà posé une main sur la poignée de la porte pour l'ouvrir. Il hésite, puis se ravise avec fermeté :

- Vous aussi, vous pouvez passer chez moi !

Prise au dépourvu, Joséphine n'en est que plus sincère :

- Je n'oserais pas.
- Pourquoi ?
- J'aimerais bien, mais...

Il est déjà parti. La laborantine est troublée. Son coeur se gonfle et se crispe à la fois. Mais déjà, il sautille. La vie est belle. Vite au travail pour enfin finir cette journée.

VACANCES MEURTRIÈRES

Irénée est maintenant bien installée en bactério. Sa table de travail est bien. Tout le matériel dont elle a besoin est à portée de main. Elle est contente de disposer d'un poste de travail aussi fonctionnel. Ses manipulations terminées, elle range et désinfecte. "Ordre et propreté sont le début du travail bien fait." Les chimistes en sont ahuris. Certains copains-copains ne la fréquentent plus que du bout des doigts, car elle est passée du côté de la maniaquerie. Elle est ainsi devenue, elle aussi, l'exemple qui donne mauvaise conscience aux indolents. Bien pis : voilà l'équipe des perfectionnistes renforcée.

Joséphine lui a d'abord expliqué les gestes simples, mais élémentaires : le travail à la flamme avec sa gamme de signes mystérieux. Du mystère, il n'y en a pas. Il s'agit simplement d'une adresse qui s'acquière. Irénée a appris à s'asseoir, à tenir l'anse juste à trois centimètres de la flamme, à la chauffer jusqu'à rougir le fil de platine, à la refroidir ensuite sous la gélose, puis à prélever d'un mouvement léger et bref juste ce qu'il faut de bactéries. C'est là tout

l'art des divers étalements. L'élève a fait preuve de qualités remarquables. Après incubation, les boîtes didactiques se sont révélées, non seulement techniquement parfaites, mais avec en plus une touche artistique : Les colonies blanches ou rouges, parfois jaunes, sur des milieux bleus, blancs ou roses formaient des gerbes ou des éventails colorés de toute beauté.

Irénée a ensuite pris en charge la mise en culture des urines. La hantise de mal travailler la poursuit sans relâche. Joséphine la rassure : "Tu t'en tires tellement bien que je vais t'apprendre l'ensemencement des frottis de gorges." Ensuite, ce sera le tours des autres prélèvements : selles, pus, liquides divers, tout y passera avec le même succès.

Le temps coule, les journées deviennent chaudes. Tout est en ordre. Le travail ne manque pas.

Les deux amies sont absorbées dans leurs manipulations respectives. Les ronronnements des deux flammes les accompagnent de leur souffle cadencé. Les fils de platine glissent sur les géloses en y déposant au passage des semences invisibles. Le téléphone sonne : Les deux corps tressaillent. Joséphine stérilise l'anse, la dépose puis se lève calmement.

- La bactério, bonjour !

- Bonjours Mademoiselle, docteur... Je voudrais vous demander un petit renseignement concernant la leptospirose. Connaissez-vous cette maladie ?

- Un peu.

- Est-ce d'origine bactérienne ?

- Oui, l'agent en est la leptospire. Il s'agit d'une bactérie qui ne prend pas les colorants habituels. Elle ne se développe que sur certains milieux très spéciaux. Il est impossible de la détecter lors d'une

analyse de routine. Nous n'effectuons d'ailleurs pas la recherche ici. De toute façon, la sérologie donne des meilleurs résultats, plus rapides et plus fiables qu'une mise en culture. En cas de demande, ce qui est rare, nous envoyons la souche au laboratoire de ***. Ils ont là un service spécialisé. Avez-vous une suspicion ?

- Non. Je viens de recevoir un coup de fil d'un hôpital des Pays-Bas. J'ai soigné dernièrement un jeune Néerlandais qui s'était blessé lors d'une descente de rivière en Kayak. Il serait atteint de cette maladie et ses jours seraient en danger. Le chef du service où il est hospitalisé m'a appelé pour obtenir des renseignements sur sa blessure et aussi pour prévenir du risque de contamination dans la région. Selon lui, douze personnes sont soignées chez lui en ce moment pour cette maladie. Leur point commun est d'avoir effectué récemment une descente de rivière. Trois sont dans un état critique. Pensez-vous que je risque d'avoir été contaminé ? Ma femme est enceinte. Je ne veux pas qu'elle coure le moindre risque.

- Il n'y a pas de danger. La maladie est transmise essentiellement par l'urine des rats et autres rongeurs qui sont des porteurs sains. Le germe survit très longtemps dans la boue. On le retrouve particulièrement dans les endroits humides et ombragés. Je ne savais pas qu'il y en avait dans la région. C'est grave ! Le germe passe la peau au bénéfice de la moindre petite écorchure ou irritation. La macération cutanée consécutive à la transpiration peut suffire à permettre l'entrée de cette bactérie. Les contaminations directes sont exceptionnelles. Elles se font par morsures de rats ou d'autres animaux infectés. D'après ce que vous me dites, tous les vacanciers qui s'ébattent dans l'eau de la rivière et se prélassent sur ses berges prennent de sérieux risques !

- Que faut-il faire ?

- Je ne suis pas habilitée à porter un jugement là-dessus. A mon avis, il faut prévenir le service d'hygiène. Je vais en parler au docteur Coupdevent. Il est absent en ce moment, mais il va rentrer incessamment. Je lui dirai qu'il vous rappelle.

- Merci. Vous êtes bien aimable. Encore une chose : Vous serait-il possible de m'envoyer un peu de littérature sur le sujet ?

- Bien sûr Docteur. Je m'en occupe tout de suite...

Joséphine raccroche. Elle est à la fois surprise et étonnée. Elle s'adresse à Irénée :

- As-tu entendu ?

- C'est la leptospirose la maladie ?

- Oui.

- Figure-toi que le vétérinaire qui soigne mon chien m'a dit de ne plus aller le promener le long de la rivière à cause d'une maladie qui coure dans la région. Je crois que c'est ce nom là qu'il a dit, mais je n'en suis pas tout à fait certaine. Si tu veux, je vais lui redemander. Je le vois tous les matins à la boulangerie.

- Bonne idée, renseigne-toi. Pour ma part, je vais de ce pas en parler au pharmacien.

Ce dernier ne sait rien. Il n'a entendu parler d'aucune endémie, mais il va téléphoner à un ami vétérinaire qui soigne les petits animaux en ville.

Joséphine relit la littérature en sa possession sur le sujet. Elle photocopie le tout, constituant ainsi un petit dossier. Elle souligne les points importants concernant la transmission du germe à l'homme et envoie sans délai les copies au médecin.

Maintenant, en attendant le chef, elle continue ses manipulations. Une demi-heure plus tard, il arrive, accompagné du pharmacien. Ce dernier, les fesses serrées, se dandine au rythme du mouvement de ses mains qu'il agite telles des rames, sans doute pour avancer plus vite dans le déroulement de l'événement présent.

La tête blonde fronce les sourcils. Son œil est noir. Il demande presque brutalement :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Joséphine lui raconte la communication téléphonique avec le médecin. Le pharmacien rapporte celle avec son ami vétérinaire :

- Il m'a dit qu'effectivement, la maladie est à l'état endémique dans la région. Il a déjà dû piquer quelques chiens atteints.

Le chef n'est pas content. Qu'importe ! Joséphine l'invite à agir :

- J'ai promis au médecin que vous le rappelleriez. Je suppose que vous allez prévenir l'hygiène ?

Glacé, il répond :

- Rien ne prouve que la rivière soit contaminée. En tout cas, il n'est pas question d'ébruiter une rumeur aussi peu fondée.

La laborantine ne lâche pas prise :

Si vous voulez plus de certitudes, demandez-lui les coordonnées de l'hôpital néerlandais et téléphonez leur.

Il sort sans répondre. Quant au pharmacien, il arrondit la bouche en articulant une fois encore la conversation qu'il vient d'avoir avec son ami vétérinaire. Joséphine est irritée, tant par les

grimaces constipées de l'apothicaire, que et surtout par l'attitude négative du chef, mais elle ménage le pharmacien qui, lui au moins, prend la chose au sérieux !

- Douze cas, c'est tout de même significatif.

- Et comment ! Cela implique des mesures. Il faudrait assainir la rivière. Peut-être la fermer ? En pleine saison touristique, ce sera difficile. Les autorités vont devoir arrêter des mesures d'hygiène publique.

Mais le mot "autorités" effarouche sans doute le brave homme, car il sort en s'excusant, comme s'il venait tout à coup de se rappeler une affaire urgente.

A la tasse, Joséphine explique le danger à ses collègues :

- N'allez pas vous promener les pieds nus sur les bords de nos cours d'eau. Surveillez les enfants. Mettez des bottes et surtout, ne pétrissez pas la boue ! Non, mes amis, pas de baignades dans l'eau claire de nos ruisseaux.

Un chimiste :

- Il faut dire qu'elle n'est plus vraiment très limpide.

Un autre, plus âgé :

- C'est honteux la pollution qu'il y a maintenant ! Quand j'étais jeune, on voyait les cailloux du lit de la Meuse. Aujourd'hui, elle est aussi noire que les mystères des ténèbres. Elle est devenue un véritable cloaque.

Joséphine :

- Tous les cabinets de la ville, tous les égouts s'y jettent, sans même l'épuration d'un fossé. Il faudrait

construire des stations d'épuration. Mais les politiciens sont tellement empêtrés dans leurs finances ! Allez seulement leur expliquer : Ils vous riront au nez ! Car les finances, ça c'est un argument !

Jean :

- Des égouts, des rats, de la merde : L'avenir est beau ! L'argent n'est jamais que du papier. Il vaut un peu moins chaque année. Nos rivières sont notre patrimoine. Elles meurent. Elles puent. La Wallonie est devenue un réseau d'égouts ! C'est la richesse de notre beau pays qui est ainsi dilapidée.

Irénée :

- Des rats !

Un chimiste :

- Ce sont donc les rats qui propagent la maladie ?

Joséphine :

- Les rats sont le vecteur le plus courant. Tous les petits rongeurs peuvent jouer le même rôle. Je pense que la raréfaction du renard est pour quelque chose dans cette affaire. Non seulement, il a été victime de la rage, mais surtout de l'homme qui avait deux bonnes raisons de le supprimer : la redoutable maladie à éliminer et la chasse à préserver. L'homme prédateur tue le prédateur. Que reste-t-il pour tuer le rat ? Si l'homme extermine le renard, il faudrait qu'il s'attaque également à ses proies, pour le respect de l'équilibre.

- La rage, c'est quand même dangereux.

- Bien sûr. Il y a actuellement une expérience de vaccination des renards au Luxembourg. Jusqu'à présent, les résultats ne seraient pas trop mauvais, mais il faut encore attendre avant de pouvoir

généraliser la méthode. Vaccinés, les renards ne seraient plus une menace.

- Les chasseurs ne permettront pas une protection des renards.

Jean intervient avec fougue :

- Ce sont des emmerdeurs ! Ils ne respectent pas la nature. Pour eux, la chasse est un sport. Elle était la première activité nutritive de l'homme, bien avant l'agriculture. Vue sous cet angle, elle est l'expression de la symbiose de l'homme avec son environnement. Un sport, non !

Le pharmacien est arrivé pendant la tirade de Jean. En chasseur qu'il est, il se sent concerné et intervient :

- Je n'apprécie pas les grandes battues. La chasse véritable consiste à pister le gibier, le suivre ou l'attendre en sélectionnant ce qu'on va tuer. C'est en quelque sorte une saine gestion de la population des bois.

Joséphine, ironique :

- À condition de ne pas oublier les muridés ! Vous pourriez proposer aux chasseurs de la région d'organiser une vaste partie de chasse aux rats. Je les imagine d'ici, bien campés dans leurs bottes étincelantes, chics dans leur veste classe ! Je les vois, tirant avec leur beau fusil à la crosse gravée sur des rats, ces détestables bestioles !

Une chimiste moqueuse :

- Ils en manqueraient plus des trois quarts.

Le pharmacien a choisi de sourire. L'heure du café est passée. Il faut aller travailler.

Le lendemain, le docteur... rappelle Joséphine. Le

jeune hollandais est mort. Mort à dix-neuf ans d'avoir pataugé sur les cailloux boueux du bord de la rivière. Mort parce qu'un médecin ignorait ce que tous les vétérinaires savaient. Car s'il l'avait su, le médecin, il aurait prescrit un antibiotique à titre préventif et le patient ne serait pas mort.

Joséphine interroge le chef :

- Quelles sont les mesures envisagées ?

- Il n'y a absolument rien à faire. Il n'est pas question d'ameuter l'opinion publique.

- Vous allez laisser les touristes risquer la mort en fréquentant nos berges ? Et la population ? Sachant ce que vous savez, laisseriez-vous vos enfants jouer au bord de l'eau ?

- il suffit de ne pas marcher pieds nus et de traiter en cas de blessure. Cette maladie peut être évitée en prenant ces quelques précautions.

- Ah oui ? Prenons l'exemple d'une toute petite écorchure, pratiquement invisible à la main. Vous glissez dans la boue. Dans ce cas, quelle est l'efficacité de vos mesures préventives ?

- Il y a des milliers de touristes qui viennent chaque année dans la région et seulement un mort. Un sur des milliers, il n'y a pas de quoi nuire à l'économie de toute la région.

- Nous y voilà ! Une mort, même sur des millions de vivants, si cette mort peut être évitée, c'est une mort de trop.

- Bien sûr, mais c'est le hasard, le destin.

- Langage de curé !

- Je vous prie de rester polie et respectueuse.

- C'est sans nul doute le destin qui a cloué au lit onze autres personnes dont quelques-unes décéderont probablement aussi ?

- Rien ne prouve qu'elles ont été contaminées ici.

- Prenez-vous les médecins néerlandais pour des imbéciles ? Ils savent, eux aussi, mener une enquête épidémiologique. Et les vétérinaires ? Ils sont bons pour les chiens ?

- Vous n'allez pas comparer un chien à un homme, tout de même !

- Justement si ! Mieux vaut se faire soigner par un vétérinaire informé que par un médecin ignorant !

- Ça suffit ! Vous dépassez les limites acceptables. Je vous prie de vous taire.

- Je me tairai quand vous aurez prévenu l'inspecteur d'hygiène.

- C'est à celui qui a établi le diagnostic de s'en charger. En l'occurrence, cela incombe aux médecins hollandais.

- Ils ont averti le corps médical d'ici. C'est fort courtois de leur part. Ils nous laissent ainsi gérer notre problème.

- Précisément ! Ce n'est pas votre problème. Vous n'êtes pas médecin que je sache ! Occupez-vous de vos cultures et pas de l'hygiène publique.

- Qu'on dératise au moins !

Le chef est déjà parti. Joséphine écume de rage. Bien sûr, fermer la rivière causerait un préjudice aux trois familles qui l'exploitent. Bien sûr, le tourisme est la première activité de la ville. L'argent en balance avec la vie humaine ? Le chef fait de la politique. Son parti dirige la ville. Réagit-il en médecin ou en futur

candidat aux élections ? La politique est souvent sale. A ce point-là vraiment ? Ou est-ce seulement et toujours de la bêtise humaine ?

Pour une fois, les chimistes sont unanimement de l'avis de la bactériologiste. Il ne l'affiche pas ouvertement, car l'autorité est forte. Il ne faut pas la braver, sinon... Mais leur regard est sombre : le microbe est sur leur terre et les rats sont la honte d'une maison ! Ça oui, il faut dératiser !

Puis les jours passent sans que plus rien ne vienne troubler la quiétude des heures égrenées au rythme du ronronnement de la flamme. Ronron paisible. Ambiance de sieste. Travail calme de routine.

Irénée pose des questions sur tout. Joséphine lui répond en donnant des conseils, des directives : " lance un BK." Ou : "prépare-moi un examen à frais, je verrai ce qu'il y a lieu d'envisager"... La symbiose est parfaite entre les deux collègues. La maîtresse des microbes prend plaisir à enseigner ses connaissances à une élève aussi consciencieuse et dont les questions pertinentes révèlent une intelligence qui s'intéresse au fond des choses.

Le travail afflue, toujours plus.

Joséphine réclame l'informatisation du service. Le chef aime énormément les ordinateurs. Il n'est donc pas contre le projet, mais la technicienne est exigeante ! Il lui explique les entraves à la réalisation de son rêve :

- Les informaticiens de la maison estiment qu'un programme tel que vous le souhaitez est irréalisable. Ils disent que ce n'est pas possible de le créer sans en changer la philosophie.

- Impossible n'est pas informatique !

- Je suis de votre avis. Aussi, ai-je pris des contacts pour le faire élaborer à l'extérieur. Si le prix est

raisonnable, je pourrai obtenir l'aval de la direction.

- Un pareil programme devrait intéresser d'autres laboratoires.

- Justement, je suis en pourparlers avec des confrères qui travaillent pour des hôpitaux du groupe. Le président général est d'ailleurs disposé à appuyer le projet à conditions que nous collaborions avec nos informaticiens.

Joséphine sait ce qu'elle veut : un programme rationnel et souple. Beaucoup de services de bactériologie sont déjà informatisés en ce qui concerne la réponse des résultats, mais en général, il s'agit de programmes rigides qui ne permettent ni la nuance, ni une utilisation plus large de l'outil informatique. Leurs utilisateurs se plaignent de devoir recopier le contenu du cahier, le grand cahier traditionnel, sous forme de codes limités sur une minable feuille dite de "travail" !

Il devrait y avoir moyen de tirer plus d'un ordinateur. Sur ce point, le chef est d'accord avec la technicienne. Il prend même le temps d'écouter longuement ses desiderata. Elle sait ce qu'elle veut. Le blond souverain est disposé à quelques concessions pour amadouer les informaticiens de la maison. Elle pas. Son rêve est trop parfait ! Elle imagine un écran sur la table de travail... A l'argument que ça nuirait à l'emploi des secrétaires, elle répond qu'elle est disposée à en accueillir une dans son local pendant les moments consacrés aux lectures. Elle se voit déjà au microscope, dictant les résultats. La secrétaire arriverait à peine à suivre. Mais ça c'est du rêve. C'est bon quelque fois de rêver.

Les jours passent, calmes après la tempête de la leptospirose. Pourtant, un samedi matin, une queue de l'ouragan frappera encore l'escadre paramédicale.

Cette fois, Fifi sera seule aux commandes et des manoeuvres serrées permettront d'éviter des dégâts.

Joséphine arrive, ni gaie, ni de méchante humeur. Ses pensées sont seulement un peu grises. Voilà tout. Elle a à peine le temps de boutonner sa blouse blanche que la garde l'interpelle déjà, avant quelle n'ait franchi sa porte :

- Le Docteur Gendron demande une recherche de leptospirose... Joséphine s'arrête net et interroge sa collègue avec animation :

- Pourquoi, il a un cas ?

- il veut que tu fasses une hémoculture, car le docteur Decelles lui a envoyé un patient suspect hier soir.

Le docteur Gendron, d'âge moyen, enfant de la cité, est Interne à l'hôpital. C'est un savant. "Cet homme n'a pas sa place ici, dit souvent Fifi, il devrait travailler en milieu universitaire." Entendez par-là que notre hôpital n'est pas l'endroit adéquat pour expérimenter certaines thérapeutiques. Pensez donc ! S'il disposait d'un matériel plus sophistiqué, il pourrait faire des merveilles. Il est toujours à demander : "Êtes-vous certaine de votre résultat ?" Ou encore : "Il me faut telle recherche en urgence." Toujours en urgence ! Tout en urgence ! Parfois, le patient est hospitalisé depuis plus d'un mois, lorsque monsieur le docteur pense à une possibilité inexplorée. L'armée paramédicale doit alors déployer les grands moyens pour s'occuper toute affaire cessante du dernier rêve du génie. Pour ça, oui, il serait bien à sa place ailleurs qu'ici ! Pour se consoler d'être ainsi à sa disposition, Joséphine l'imagine accablé de cauchemars, passant ses nuits à s'interroger : "Est-ce ou n'est-ce pas ?"

Par contre, le docteur Decelles est pondéré, respectable, toujours poli et peu loquace. Il est

clairvoyant. S'il suspecte une leptospirose, il vaut mieux le prendre au sérieux.

Quant au malade, il habite à l'embouchure de la rivière sur laquelle il exerce son sport favori, la pêche. Hé oui, nous y voilà !

Fifi arrive essoufflée. Elle réitère la demande de Gendron. Joséphine dont les connaissances viennent d'être rafraîchies par de longues lectures sur le sujet, répond sans hésiter :

- Il est impossible d'isoler le germe avec nos milieux usuels. Il en faut des spéciaux. De plus, je n'ai jamais vu cette bactérie. Je ne me sens donc pas capable de répondre au mieux à l'urgence médicale qui se présente. De toute façon, une hémoculture n'est pas l'analyse la plus appropriée pour confirmer rapidement le diagnostic. La littérature conseille une sérologie.

Fifi montre des signes de contrariété. Excédée, la laborantine saisit sur l'étagère le plus gros livre de bactériologie. Elle l'ouvre au chapitre de la mortelle maladie. Elle lit à haute et distincte voix les détails de ce qu'elle vient de résumer à l'incrédule médecin biologiste. La lecture terminée, elle conclut ainsi :

- Je veux bien ensemercer tout ce que vous voudrez. Je veux bien passer du temps à fabriquer des milieux spéciaux. Mais je dois vous dire que les résultats seront trop lents et peu fiables. J'estime que nous ne pouvons pas prendre de risque avec la vie de ce malheureux. Par conséquent, vu l'urgence de la situation, je pense qu'il faut téléphoner au laboratoire de *** et demander l'avis du professeur X. Ensuite, il faudra lui envoyer par taxi les prélèvements tels qu'il les aura demandés. Il y a déjà eu trop de temps perdu.

- Vous avez raison. Appelez *** et passez-moi le professeur X.

"ça c'est le comble, pense Joséphine. Je passe standardiste, maintenant." Mais le cas exigeant tous les sacrifices, elle répond :

- Immédiatement !

Et elle s'exécute sur-le-champ.

Deux minutes plus tard, elle interpelle Fifi :

- Le professeur X est absent, mais la secrétaire me met en contact avec le laboratoire de référence de la leptospirose.

Fifi veut parler, mais la technicienne-téléphoniste l'arrête d'un geste et répond à l'appareil :

- Bonjour Docteur. Ici le laboratoire... Je vous passe le docteur Fifi.

Elle tend le cornet à la biologiste et se met enfin au travail. Quelques minutes plus tard, la femme-médecin raccroche. Rayonnante, elle s'adresse à Joséphine :

- Ce médecin est vraiment charmant. Il se tiendra à notre disposition tant qu'il faudra. Il suggère que nous lui envoyions du sang pour une sérologie. Appelez un taxi. Je vais prélever le patient.

"Ouf ! Pense Joséphine. Dire que tout cela aurait dû être fait hier soir." En effet, plus la maladie est traitée tardivement, plus le risque de mortalité est élevé.

Les circonstances ont transformé Fifi en véritable courant d'air. Moins de dix minutes plus tard, elle déjà de retour avec le prélèvement. Le chauffeur du taxi reçoit des instructions très précises. Le sang est parti. Fifi est satisfaite. Joséphine s'informe :

- Le patient est-il sous traitement ?

- Non, le docteur Gendron attend la confirmation du

diagnostic.

- Tout cela aurait dû être fait hier soir. C'est navrant !

Notre laborantine se remet promptement au travail. Elle est pressée, car elle n'a encore pratiquement rien fait aujourd'hui.

Un peu plus tard, alors que les boîtes passent de droite à gauche en déversant au passage leurs révélations dans le grand cahier, un pas tranquille résonne dans le long couloir. Le marcheur s'arrête. Silence. Joséphine se retourne... Rémy est planté dans l'embrasure de la porte restée ouverte. Il semble hésitant. Elle l'invite :

- Entrez, cher ami !

- Je ne voudrais pas vous déranger. Vous semblez très occupée.

- Vous ne me dérangez absolument pas. Nous venons d'être perturbés par une recherche de leptospirose.

- Vous la réalisez vous-même ?

- Non, la culture est trop délicate et les recherches sont trop rares pour mettre la sérologie au point ici. Le sang est parti en taxi pour ***. Il doit être arrivé à cette heure-ci.

- Mon confrère et ami, le docteur Decelles vient de m'expliquer à l'instant qu'il a fait hospitaliser hier soir un patient qu'il suspecte d'être atteint de la maladie.

- Il s'agit précisément de son cas.

Rémy écarquille les yeux :

- Il n'est pas encore confirmé depuis hier ?

Joséphine qui partage son sentiment, enchaîne :

- Le docteur Gendron est resté en stationnement devant la suspicion. Aucun prélèvement pertinent n'a été réalisé. Le patient n'a reçu aucun traitement.

Le médecin étale ses grands yeux ronds et foncés, des yeux étonnés, en point d'interrogation et ébahis :

- ça alors !

- Oui, du temps perdu. Mais attendez, ce n'est pas tout !

Elle raconte l'histoire de la leptospirose : les Hollandais, les vétérinaires, l'inaction des médecins. Elle conclut :

- Si ce pêcheur avait été informé des risques inhérents à la rivière, il ne serait probablement pas couché dans un lit d'hôpital à l'heure qu'il est.

Notre brave ami, les yeux de plus en plus agrandis d'étonnement, approuve avec conviction :

- Effectivement !

puis, plus bas, plus doucement, comme gêné par ce qu'il va dire :

- Le praticien qui a soigné la blessure du jeune Hollandais aurait dû lui administrer une antibiothérapie préventive.

- Vous l'auriez fait, vous ?

Encore plus bas, presque rougissant, il répond pourtant sans hésiter :

- Bien sûr ! Dans des cas pareils, je soigne la blessure, vaccine contre le tétanos et prescrit une céphalosporine de façon à couvrir une large gamme d'infectants potentiels.

- Mais alors, si ce jeune homme vous avait consulté, il

ne serait pas mort ?

- Probablement pas.

Il a répondu d'une voix à peine perceptible, mais en appuyant la négation d'un signe ferme de la tête. Ce n'est pas dans ces habitudes de porter un jugement sur les agissements de ses confrères. Il doit être outré pour avoir pris aussi nettement position.

Le jour n'est pas à plaisanter. Les deux amis se quittent sur un échange de regards désolés.

Il faudra pourtant bien terminer cette journée ! Sans conviction, Joséphine se remet au travail. Une heure plus tard, Fifi entre à nouveau. Excitée, elle rapporte :

- La recherche est positive. Le patient va être traité à l'ampicilline, mais il vaudrait mieux qu'il soit transféré à ***, car d'après le spécialiste de là-bas, le traitement risque de provoquer un état de choc très grave. En effet, une fois mortes les bactéries libèrent de la toxine en grande quantité dans l'organisme, ce qui peut provoquer un état de choc mortel. Un appareillage spécifique est requis pour assister le patient. Notre hôpital ne dispose pas de ce matériel. J'ai expliqué tout cela au docteur Gendron, mais il prétend que son service de réanimation pourra prendre en charge le patient en cas de complication. Nous ne sommes pourtant pas équipés pour faire face à un choc ictéro-hémorragique.

- Prévenez le médecin traitant. Il pourra certainement convaincre le docteur Gendron de transférer le patient avant d'injecter l'antibiotique.

- Vous avez raison.

Fifi repart vers son téléphone.

La voici déjà de retour :

- Le docteur Decelles arrive à l'hôpital

immédiatement. Je cours dans le service.

A contre cœur, Gendron accepte l'idée d'un transfert. Ils se précipitent tous dans la chambre du malade, juste à temps : l'infirmière, seringue en main se prépare à injecter le produit. Dans moins d'une heure, le patient conduit en ambulance sera pris en charge par une équipe spécialisée et super équipée.

La famille pleure dans le hall de l'hôpital. Le docteur Decelles les rassure : "Votre père, votre mari aura plus de chance de s'en sortir à ***. C'est une maladie rare. Il court moins de risques là-bas. Alors, pour le soignerait-on ici ? Vous pourrez bientôt lui rendre visite..." Tous finissent par se disperser. Gendron a disparu, probablement vexé de s'être fait priver de son cobaye. Inquiète, Fifi se confie à Joséphine :

- Le docteur Coupdevent n'appréciera pas que je me sois immiscée dans les décisions d'un confrère.

- Vous êtes médecin vous aussi, biologiste de surcroît ! De plus, vous avez agi sur les conseils du spécialiste national de la leptospirose. Le docteur Decelles vous a plus qu'appuyée. La vie d'un homme était en danger. Ayez la conscience en paix !

- Vous avez raison. J'ai tord de m'inquiéter.

Son ami, un Decelles en plus autoritaire, est arrivé, ramenant le sourire aux lèvres de la douce Fifi. Ils s'en sont allés dans le bureau de la biologiste. Cette dernière s'est fait rassurer par le charme solide du mâle-médecin.

Le pêcheur est maintenant hors de danger. Joséphine s'applique à la routine. Irénée effectue consciencieusement tous les ensemencements.

Rémy viendra-t-il ? Trop souvent, la bactériologiste, trop occupée par son travail toujours croissant, ne

retient pas le visage convoité quand il hante la flamme. Alors, comme à regret, le songe regagne l'armoire secrète dans le cœur de la laborantine. Bien rangé au-dessus des soucis divers, à droite de l'amour de la nature, juste devant les choses de la vie, il guette à fleur de peau le moment qui sera sien, quand les deux corps, brûlés par tant de regards depuis si longtemps, se confondront dans une étreinte méritée. A moins qu'ils ne se reconnaissent pas ? Le songe frémit à cette perspective. Alors, pour ne pas s'abîmer, il la chasse de l'éventualité de l'avenir. Un jour, les yeux de Rémy descendront sur ses lèvres. Elles remueront doucement. Les mots si désirés seront déjà des caresses.

En attendant, Joséphine passe sa vie à isoler des souches, banales ou exceptionnelles. Elles sont le fruit de sa froide rigueur qui l'élève au rang de bonne technicienne, mais qui lui dessèche le coeur et le corps. Pourquoi ne pas s'abandonner au regard profond ? Pourquoi écouter la sage raison ? L'amour propre craint-il de ne pas voir s'ouvrir les bras de l'autre ? A force de trop penser, la pulsion amoureuse soumise à la logique perd toujours un peu plus de sa puissance. Il ne finit par rester d'elle que le sentiment amer de n'avoir pas su saisir la belle image d'un corps à affleurer.

Aujourd'hui, Joséphine est penchée une fois encore sur une espèce de pasteurilla impossible à identifier. Encore une souche à envoyer au professeur X. D'où viennent donc toutes ces bactéries rares ? Et les résultats qui ne rentrent pas de *** !

Irénée a atteint son plein rendement, mais le travail ne cesse d'augmenter. Joséphine est fatiguée, à un point qu'elle renonce à revendiquer. Elle se contente de dire : "Ce n'est plus possible ! Il me faut encore quelqu'un en plus." Ou : "Et l'informatique ?" Le chef acquiesce chaque fois du mouvement vertical de sa tête blonde, mais sans donner suite aux récriminations justifiées de la bactériologiste.

Un jour pourtant, événement majeur, il est entré en bactério. Il a tourné un bon moment en rond dans le local devenu trop petit, puis, il a commencé à parler des négociations sur l'informatique. En fait, il avait besoin du point de vue de Joséphine. Pendant presque deux heures, les deux ennemis se sont entendus pour définir les grandes lignes du futur programme. Le chef pense que la réalisation est proche. Les négociations avancent bien, ainsi qu'il le rapporte :

- Nous avons obtenu une forte réduction de la firme d'informatique à condition que le programme soit achevé et essayé ici.

- Tant mieux ! Ainsi, nous aurons ce que nous avons toujours voulu. Un bon programme de bactériologie n'est pas chose courante. Nous aurons une longueur d'avance sur la concurrence.

Le jeune lion est très sensible à cet argument que la laborantine méprise, mais qu'elle utilise chaque fois qu'il peut convaincre l'autorité. Forte de l'avantage de la situation, elle ajoute :

- Je vous demanderai seulement de prévoir un peu de main-d'œuvre pour me dépanner dans ces futurs moments de mise au point de l'informatique.

Cette fois, il a accompagné l'habituel mouvement approbateur de sa tête blonde de paroles prometteuses :

- En effet, je vais y réfléchir.

Le temps a passé. L'été avance. Aujourd'hui, Joséphine est rentrée relativement tôt. Tout en préparant son souper, elle prête une oreille aux informations de dix-neuf heures à RTL. Un mot la fait sursauter : "leptospirose". Elle délaisse ses casseroles et, très excitée, va se planter devant le téléviseur :

Les journalistes néerlandais ont transmis à leurs confrères belges une nouvelle surprenante : Une rivière est contaminée par une dangereuse bactérie. Trois personnes sont mortes de la leptospirose aux Pays-Bas. Joséphine est abasourdie : "ça alors, deux autres sont morts sur les douze cas infectés !" Tout est expliqué clairement en moins de trois minutes. Les médecins hollandais clament leur colère, alors qu'un responsable de l'hygiène minimise le risque. Le journaliste de la chaîne privée insiste sur l'inaction des pouvoirs publics. Le téléphone sonne. Joséphine sursaute. Elle hésite entre écouter la suite ou répondre au téléphone, mais voici déjà la page sportive. Elle décroche. C'est Jean. Elle pense qu'il est au labo avec un gros problème sur les bras, mais non :

- Allume vite ta télévision, on parle de la leptospirose.
- Oui, je viens d'entendre.
- C'est exactement ce que tu nous as dit ! Tu dois être contente ?
- Évidemment ! Sauf que ce n'est pas un mort, mais trois ! J'espère que maintenant, les pouvoirs publics vont réagir.
- Ils ne peuvent pas faire autrement...

à la RTBF, les journalistes développent longuement le dossier, mais ils sont plus tolérants vis-à-vis des responsables de l'hygiène publique. Ont-ils été convaincus par les arguments de ces derniers ou est-ce là une conséquence du caractère publique de la chaîne ? Non quand même !

Le lendemain, la presse écrite prend la relève. Au laboratoire, l'événement occupe toutes les conversations. Chacun reste sur sa position.

Le docteur Coupdevent attaque vivement les journalistes. Il les accuse de manque d'objectivité.

Pas mal de médecins partagent son jugement. On a accusé de négligence un des leurs. Il n'a pas été nommé, mais les propos qui ont été tenus à son égard étaient sans équivoque. Les médecins n'acceptent pas qu'un étranger à leur conseil de l'ordre se mêle de leurs agissements médicaux. Dans ces cas-là, ils sont solidaires, tous unis contre l'attaquant. A plus forte raison, s'il s'agit de la presse ! Pensez donc : aucun n'est à l'abri d'une erreur médicale. Qui sera l'accusé de demain ?

La campagne de presse a été bien menée, sur tous les fronts. L'objectif en était l'assainissement des rivières contaminées. L'attaque a duré un peu moins de vingt-quatre heures. Et puis... Silence ! Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Heureusement, le temps agit sur tout. Les pluies d'automne finissent par grossir les eaux des rivières. Les kayaks rejoignent leurs hangars. Les touristes, comme à la fin de chaque saison, ont déserté la région.

Joséphine pense que les pouvoirs publics vont profiter du répit hivernal pour dératiser. Mais non, ils ne le feront pas. La leptospirose est une imagination hollandaise. Qui peut savoir qui a raison ?

Trois morts sur une saison : On ne peut pas dire que le destin se soit vraiment acharné sur les vacanciers. Soyons positifs !

"TOUT VA BIEN"

Ce matin, le chef blond s'est entretenu très longtemps avec le directeur. Ils ont examiné les résultats financiers des trois premiers trimestres de l'année. Les chiffres sont éloquents : Les bénéfices ne cessent de croître, et cela, malgré les restrictions budgétaires imposées aux laboratoires de biologie clinique par le ministère de la santé publique.

Rayonnant de bonheur, le jeune loup exprime sa satisfaction à l'équipe rassemblée. Le personnel est fier. En guise de récompense, il va équiper le laboratoire d'un système de connexion des machines à l'ordinateur. Finies les longues et ennuyeuses transcriptions de résultats ! Il ne sera désormais plus nécessaire d'introduire à chaque appareil les demandes relatives à chacun des patients. Les secrétaires continueront cet exercice à leur clavier et les données seront réparties automatiquement vers les appareils de la chimie. Les résultats seront ensuite enregistrés par l'ordinateur en temps réel.

Certains clignements de sourcils indiquent une crainte naissante au sein de l'équipe laborieuse. Jean rougit. Pointées vers un embarras évident, ses oreilles se décollent de plus en plus. Des regards furtifs circulent de l'un à l'autre. Joséphine a bien compris ce qui les inquiète, mais elle ne formulera pas la question commune. Elle se réserve pour une intervention ultérieure d'intérêt personnel. Son regard croise celui de Jean qui devient écarlate. Il comprend qu'elle veut qu'il intervienne. Ses paupières papillonnent. Il prend son souffle. Le regard de sa collègue est insistant. Il se lance à toute volée :

- C'est bien, mais à condition qu'il n'y ait pas de licenciement !

Tous les yeux grands ouverts se sont arrêtés en point d'interrogation. Ils fixent maintenant la bouche qui va prononcer le verdict. Le juge est souriant, avenant. C'est bon signe. Il s'exclame :

- Mais bien sûr, le volume de l'emploi sera maintenu à son niveau actuel ! Nous allons élargir encore notre clientèle pour compenser.

Ouf ! Une ondulation de sourires frissonne d'un visage à l'autre. Quelques joues rosissent d'aise, de contentement, de fierté...

Joséphine prend un air enjoué pour lancer l'offensive qu'elle prépare depuis un moment. Elle se frotte les mains en signe de satisfaction et demande :

- En compensation du fait que je n'ai malheureusement pas de machine à connecter, j'espère que vous allez m'octroyer quelqu'un quelques heures par jour pour nous aider, Irénée et moi ?

Le chef, souriant en cette journée de béatitude, répond avec une étincelle de malice dans le regard :

- J'y suis tout disposé, mais qui voudra travailler avec

vous ?

Sans laisser à personne le temps d'une plaisanterie, Françoise Marquis intervient vivement :

- Moi ! J'ai toujours aimé travailler en bactério.

Le chef insiste, tout autant en sourire qu'en malice :

- Ne craignez-vous pas son caractère vif ?

D'un signe de tête, il désigne Joséphine, mais Françoise répond avec un sérieux convaincant :

- Pas du tout !

- Fort bien ! Puisque vous le voulez, vous travaillerez avec elle. Vous l'aurez voulu, ne venez vous plaindre par la suite ! Je resterai sourd.

Tous rient en coeur avec le tout puissant. Tous, enfin presque tous, car les filles de la bactério, ne trouvent pas là de quoi rire ! Françoise et Joséphine ont échangé un sourire complice. Irénée, quant à elle, n'a pas encore les idées très claires. Elle se demande si Françoise va vraiment travailler en bactério. Tout cela a été tellement vite ! Et puis, le chef n'avait pas l'air très sérieux.

Joséphine saisit doucement sa collègue par le bras et l'entraîne vers l'ancre sacré, le beau local blanc et tiède, le royaume des microbes. Elle lui explique :

- Bien sûr, Françoise et moi, nous nous étions mises d'accord avant la réunion. Il y a longtemps qu'elle a envie de travailler en bactério. Elle n'aime pas les machines. Pour ma part, j'estime qu'elle est de loin la chimiste la plus apte à faire pousser les microbes.

Les yeux noisette d'Irénée étincellent de joie : Tout va aller pour le mieux dans le beau local devenu sien.

Encore un peu incrédule, elle demande :

- Comment saviez-vous que le chef allait laisser venir quelqu'un ?

- C'est la journée des chiffres. Avec tout le travail qu'il y a dans tous les secteurs, il ne pouvait être question que de bénéfiques et de très gros bénéfiques en bactério plus particulièrement. Si le chef refuse de voir le travail sur la table, il ne peut nier les chiffres de facturation. Dans notre secteur, tout est manuel. L'emploi doit donc être proportionnel à la facturation. Ils le savent.

Encore un tout petit peu incrédule, elle insiste :

- Mais alors, puisque vous étiez d'accord, Françoise et toi, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

- Parce que tu ne sais pas tenir ta langue et que le chef contrarie systématiquement mes projets.

Irénée se mordille les lèvres. Chez elle, c'est un signe de contrariété. Elle se garde néanmoins de contester le jugement infaillible de son maître. C'est une femme docile. Elle aime l'homme fort et la collègue autoritaire. Enfin, c'est à dire qu'elle ne sait pas elle-même si c'est vraiment ce qu'elle préfère, mais c'est sa référence. Elle est habituée à la docilité. La contestation la déstabilise.

Dans l'après-midi, Coupdevent a pris son temps pour discuter l'horaire de Françoise avec Joséphine. Le chef est perturbé, car Françoise travaille à temps partiel. Bon, elle n'assumera plus de garde. Mais certains jours, elle ne travaille pas. On ne peut tout de même pas lui changer son horaire... Pourtant, ce dernier ne se prête pas au travail journalier de la bactério.

Le chef ne sait pas que les deux complices ont déjà tout organisé : L'intéressée est d'accord de travailler cinq heures tous les jours, sauf le mercredi. Ce jour-là, elle préfère terminer à midi, à cause des enfants. Tout est pour le mieux : Le fonctionnement du service

est optimisé et la vie familiale de Françoise préservée. Comment expliquer cela au chef ?

Il sent un peu la cabale montée par les deux coquines, mais trop content que le problème soit réglé, il abdique pour se lancer dans un domaine qu'il maîtrise parfaitement : l'informatique. La conversation se prolonge, plaisante et constructive. Mais ne voilà-t-il pas qu'il a imaginé de céder aux informaticiens en ce qui concerne la réponse des antibiogrammes.

Joséphine s'emporte :

- Pas question ! Notre projet est parfait. Ce ne sont que des paresseux incapables !

Elle ajoute pour le convaincre :

- Il s'agit de votre oeuvre, vous n'allez pas les laisser l'abîmer !

- Elle est impossible à réaliser.

Il explique les arguments des professionnels. Méfiante, elle l'écoute cependant attentivement. Elle réfléchit un moment, puis lui dit :

- Il faut placer tous les antibiotiques sur une seule et même grille, comme vous l'aviez suggéré la dernière fois que nous en avons parlé. On mettra les résultats en colonnes. Votre solution est la bonne...

Une heure plus tard, il sort ravi et persuadé que le projet "maison" est le meilleur d'entre tous et, sans conteste, parfaitement réalisable. On se demande si la bactériologiste et lui ne vont pas finir par s'entendre !

Françoise prendra ses nouvelles fonctions dans quatre mois, quand la connexion des appareils à l'ordinateur sera opérationnelle. En attendant, Joséphine va devoir encore effectuer des heures

supplémentaires non rémunérées, car le travail afflue, toujours plus. Elle est maintenant habituée aux longues journées surchargées, à un point tel que lors des rares périodes d'accalmie, elle est désorientée de finir à l'heure.

Presque chaque soir, quand le laboratoire s'est vidé de son animation et que la garde règne seule sur les machines calmées, elle continue à manipuler avec application et méthodiquement ses microbes. Elle a appris depuis longtemps les méfaits de la précipitation. Elle prend donc son temps, le temps adéquat à l'accomplissement rigoureux de chaque geste, le temps qu'il faut à l'esprit pour régir les obscures questions de l'analyse à effectuer. Le prélèvement arrive : C'est le trou noir. Quelques jours plus tard, tout sera clair, net, précis. Quant à l'esprit, il sera encore un peu plus fatigué d'avoir toujours à penser.

Aujourd'hui, c'est samedi. L'horaire prévoit de liquider la bactério en une demi-journée. Joséphine travaillera autant qu'il faudra.

Fin d'après-midi, tout est en ordre. Les boîtes sont rangées, chacune à sa place, la table est désinfectée. La laborantine décide d'avancer le travail, car la semaine prochaine s'annonce chargée. Elle s'installe pour la surveillance hebdomadaire des cultures du bacille de Koch, du nom de l'éminence qui le premier à isoler cette terrible bactérie. Ce sera toujours ça de fait pour lundi.

Ce fameux germe, qu'on appelle également BK est responsable de la tuberculose. Il se développe lentement. Il lui faut en général trois semaines, parfois plus, pour que l'œil puisse en repérer les colonies. Les tubes des cultures occupent tout un étage de la grosse étuve. Ils sont rangés dans un ordre bien précis. Une fois par semaine, Joséphine les

sort et les regarde attentivement un par un.

La tuberculose est devenue une maladie rare, mais elle est actuellement en recrudescence. Grâce aux progrès de la science, elle se soigne et on en guérit. Encore faut-il la détecter. Par contre, les tabous sont tenaces. Ces reliques de l'obscurantisme des temps passés font encore des ravages par ignorance ou par peur de la contagion. Avoir la tuberculose, c'est une honte !

C'est ainsi qu'une infirmière de l'hôpital a informé la gardienne de ses deux enfants qu'un autre de ses petits pensionnaires était atteint de cette pénible maladie. Cette femme a ainsi enfreint le secret médical. Pourtant l'enfant n'était pas contagieux. Il souffrait d'une mastoïdite, c'est à dire d'une infection fermée de la mâchoire. Dans ce genre d'infection, les germes ne sont pas évacués dans l'environnement. Les proches du malade ne courent donc aucun risque. Suite à l'indiscrétion de l'infirmière, le petit malade et sa famille ont vu se fermer les portes de la gardienne et bien d'autres, pourtant anciennement amies.

Le monde moderne n'est pas encore à l'abri des réactions de ségrégation des personnes atteintes de certaines maladies. La panique injustifiée face à la tuberculose peut être interprétée comme une réminiscence du passé. Par contre, l'apparition du sida provoque des réactions de rejet tout aussi indignes.

Installée devant ses tubes, Joséphine pense à toutes ces folies ou mesquineries humaines. Elle se souvient d'une conversation qui, une de fois de plus, l'avait opposée au très catholique chef.

Ce dernier préconisait des mesures rationnelles d'information et d'isolement à propos d'un cas suspect de sida. Il s'agissait d'une patiente marginale émergeant à l'aide sociale. En plus du médecin

traitant, le chef voulait prévenir l'assistante sociale en charge de son dossier. Joséphine essaya de tempérer son ardeur. Il lui répondit :

- Cette maladie est contagieuse. C'est un véritable fléau.

- En prenant des mesures normales et élémentaires d'hygiène, il n'y a aucun risque. La prévention est à portée de tous. Que voulez-vous ? Qu'on tatoue les positifs ? Une fleur de Lys, comme à une certaine époque ? L'assistante sociale n'a pas à être informée du dossier médical de la patiente.

- Il faut pourtant bien prendre des mesures, pour se protéger, pour protéger la population.

- Ah oui ! En jetant sur la place le sida d'une pauvre femme, alors qu'on n'a informé personne de la leptospirose de la rivière !

- Mais enfin !

Elle le coupa tout net :

- Si vous avez peur, ne couchez pas. Cette maladie ne se transmet pas comme la grippe. De toute façon, votre religion vous interdit les écarts dangereux. Vous êtes donc à l'abri.

Il devint pourpre. Il était furieux. Joséphine rentra précipitamment dans son local. La glace figeait l'équipe pétrifiée de tant d'audace.

Joséphine ressasse tous ces manquements à l'éthique en observant attentivement ses tubes. Du fait de la rareté de la tuberculose, beaucoup de cultures sont négatives, ce qui rend l'examen monotone. Voici déjà cinquante cultures d'examinées. Passons au portoir suivant. Continuons. Toujours négatif. Continuons. Nous arrivons maintenant à ceux qui sont en incubation depuis trois semaines. Continuons. Négatif. Négatif... Puis, surprise... Deux petites

colonies à peine naissantes apparaissent sur la gélose très spéciale, le Coletsos, du nom de celui qui l'a mise au point. La bactériologiste est chaque fois émerveillée, comme hypnotisée par cette bactérie qui a fait tant de ravages pendant la période de transhumance vers l'industrialisation. Malgré le bon sens qui règne habituellement dans ce laboratoire, Zola voudrait y entrer, mais il est très vite chassé. Joséphine ne se permet pas de fantaisie : une recherche positive ne représente plus le tableau tragique d'un poitrinaire à l'agonie.

Deux belles petites colonies jaune pâle, très rugueuses, granuleuses sont bel et bien là, incontestablement présentes sur le milieu vert malachite. Il va falloir préparer une coloration. Mais tout d'abord, continuons la surveillance de la série et rangeons tout cela. Joséphine dépose le tube positif sur la table, là à sa gauche, à l'endroit réservé aux boîtes qui ont encore des secrets à livrer. Puis elle continue l'observation des tubes. Il y quelques cultures contaminées qui ne pourront pas être menées à terme. Cela arrive. Les médecins vont en être informés. Les tubes devenus inutiles sont retirés. Ils finiront à l'incinérateur.

Satisfaite, la laborantine range les portoirs dans l'étuve, chacun bien à sa place, le premier à gauche, au fond. Elle s'occupe ensuite du tube positif. D'abord, avant tout risque de contamination, elle ensemence un nouveau tube de la souche, pour la conserver. Ensuite, elle émulsionne un peu de germe dans de l'eau physiologique sur une lame. Pendant que cette dernière sèche, elle s'informe du cas. Il s'agit d'un certain monsieur Botte. L'origine du prélèvement n'est pas habituelle pour ce genre de germe. Il s'agit d'une plaie cutanée, du jamais vu ! Joséphine vérifie l'identification de la culture. C'est bien cela : René Botte, une plaie à la jambe. Elle n'a jamais entendu parler de ce patient.

C'est samedi. Le laboratoire est presque vide. A cette

heure-ci, il n'y a plus que la garde qui assume les urgences. Joséphine va la questionner en chimie, devant la nouvelle machine :

- As-tu déjà entendu parler d'un certain Botte ?

- Bien sûr ! Ce gars est entré, il y a un peu plus de trois semaines. Tu aurais dû le voir ! Terrible ! Tout gonflé de partout. Quand on lui faisait une prise de sang, un liquide transparent, comme de l'eau coulait à côté de l'aiguille. Le malheureux, énorme, avait le visage boursoufflé, hideux. En ce qui concerne sa biologie, les protéines étaient très basses, du jamais vu, et les ions, très perturbés. Maintenant, les résultats sont revenus à la normale. Il paraît qu'il va beaucoup mieux. Personnellement, je ne l'ai plus revu. Pourquoi, tu as quelque chose pour lui ?

- Une suspicion de BK.

- Pourtant, il ne tousse pas.

- il ne s'agit pas d'expectorations, mais d'un frottis de plaie. L'analyse a été demandée par le chirurgien. A-t-il été opéré ?

- Je crois qu'il est passé par la salle d'op pour nettoyer une plaie, effectivement. Mais c'est Gendron qui le soigne, en médecine interne.

- Aï-ya-yaïe ! Ça promet.

- Il sera peut-être content que tu lui as trouvé quelque chose, car je crois qu'il est n'est pas très loin dans son diagnostic.

- Ce n'est pas lui qui avait ordonné l'analyse. La demande a été rédigée par le chirurgien...

- On va encore s'amuser !

- Je vais colorer la lame. Si la présomption se confirme, ce qui est fort probable au vu des colonies,

il faudra bien que je le prévienne. Est-il à l'hôpital en ce moment ?

- Oui, il est de garde.

Joséphine retourne en bactério. Pendant que la lame trempe dans des colorants spéciaux, spécifiques au BK, elle consulte ses livres. Elle ne trouve rien sur d'éventuelles tuberculoses de la peau, même pas dans le gros traité en deux volumes du chef. Elle se souvient tout à coup d'un vieux manuel de dermatologie appartenant à Popol. Il est rangé dans une caisse au fond de la réserve. Il date de 1909. "Tant pis, se dit-elle, voyons ce qu'il contient.

Les livres de dermatologie sont toujours illustrés. La laborantine n'aime pas les consulter, ça lui donne des frissons. Cette vieille relique contient des images encore plus atroces que les livres modernes. Pas question de le feuilleter. Heureusement la table des matières est vierge d'illustration. Surprise et... satisfaction : un long chapitre est consacré aux différentes formes de tuberculoses cutanées !

La lame est maintenant sortie du dernier bain. Elle sèche sur le papier "Joseph". Pendant ce temps, la technicienne lit méthodiquement la littérature presque centenaire. La voici maintenant devant un titre évocateur : "Lupus Eléphantiasis". Plus elle lit, plus elle constate la ressemblance entre ce qui est décrit dans le livre et le cas Botte tel qu'il lui a été expliqué par la garde. Cela est saisissant. Elle va montrer le vieux texte à sa collègue. Pendant que la chimiste lit. Elle regarde la lame au microscope. Les bacilles qu'elle y voit sont de très beaux acido-résistants dont la morphologie est tout à fait compatible avec celle du BK.

La garde arrive avec le vieux traité de dermatologie :

- C'est surprenant : identiquement la même chose que Botte !

- Regarde ici.

Joséphine lui cède la place au microscope.

- Ils sont beaux. Tu vas prévenir Gendron aujourd'hui ?

- Bien sûr. Je vais profiter de l'absence des biologistes pour m'offrir, pour une fois, le luxe d'aller dans le service l'informer de vive voix et avoir ainsi le plaisir de voir la tête qu'il fera.

- Il voudra peut-être regarder la lame.

- Je la laisse au microscope. Il peut venir.

- Tu vas lui montrer le livre ?

- S'il demande des explications, pourquoi pas ? Il est vieux, mais tout ce qui y est décrit correspond parfaitement au cas.

Le Docteur Gendron se promène d'un air satisfait dans le couloir de son service. Il semble surveiller au de-là des portes closes les lits paisibles qu'il a en charge. Le fluide émanant du cerveau savant doit certainement aider les corps couchés à vaincre leur maladie, avec l'aide des drogues prescrites, bien entendu.

Joséphine hésite à troubler la tranquille méditation du grand homme. Il faut pourtant bien se décider :

- Bonjour Docteur.

Il a un moment de surprise, puis sourit :

- Vous voulez me voir ?

- Vous parler d'un résultat de BK.

- Ah ! Vous avez un BK positif ?

- Une présomption pour votre patient Botte.

D'étonnement, il recule et s'exclame :

- Ce n'est pas possible ! Il ne tousse pas.
- Il ne s'agit pas d'expectorations. Le germe se développe à partir d'un frottis de plaie.
- Je n'ai jamais demandé cet examen. Vous devez vous tromper de patient. Je n'ai pas de tuberculeux dans mon service en ce moment.
- L'analyse a été ordonnée par le chirurgien.

Il se ravise :

- Effectivement, le patient est passé par la salle d'op pour un ulcère qu'il fallait nettoyer.
- Il a un ulcère ?
- Oui, à la cuisse.
- C'est ça, la demande d'analyse parle d'une plaie à la cuisse. Si vous voulez voir la lame, elle est à votre disposition au microscope.
- Je veux bien vous suivre, mais vous ne me convaincrez pas. Il s'agit certainement d'une contamination.

Le docteur Gendron est maintenant installé au microscope de Joséphine. Il regarde les belles images brillantes de bacilles oranges, légèrement incurvés, disposés en torsades, les fameuses "cordes" typiques.

Il ne paraît pas convaincu :

- Il s'agit peut-être d'une contamination ?

Son air est plus affirmatif qu'interrogatif. Joséphine lui montre le livre ouvert. Elle lui en explique sommairement le contenu. Il tourne les yeux vers la relique des temps passés, mais, dédaigneux, il ne

penche même pas la tête pour lire le titre ou regarder les images. Par contre, il dit :

- La plaie ne correspond pas à une lésion tuberculeuse. Êtes-vous certaine qu'il s'agisse d'un BK ?

- Ça y ressemble fort. La souche va être envoyée dans un laboratoire spécialisé, comme d'habitude, pour une identification rigoureuse et un antibiogramme spécifique. Il faudra au moins trois semaines avant d'avoir les résultats.

- Nous attendrons. Pour ma part, Je ne pense pas que soyons en face d'un bacille de Koch.

- Comme vous voudrez ! Pour ma part, je pense qu'il serait intéressant d'effectuer des frottis de contrôle.

Ses convictions inchangées, le docteur Gendron quitte le laboratoire, laissant Joséphine déçue d'une pareille incrédulité. Il ne demandera probablement pas les contrôles.

Le lundi matin, la technicienne arrive de bonne heure. Le chef est déjà là. Elle lui conte les événements de samedi. Il la regarde avec des yeux vides d'avis. Lui non plus ne consulte pas le vieux livre de dermatologie. Il conclut de la même façon que Gendron :

- Attendons l'identification.

Par contre, le pharmacien s'intéresse au cas. Malheureusement, comme toujours, ses questions énervent Joséphine :

- Êtes-vous certaine qu'il n'y a pas eu inversion avec les tubes d'un autre patient ?

- Non, Monsieur, je n'en suis pas absolument certaine. Tout est fait pour que cela n'arrive pas, mais une erreur est toujours possible. Vous le savez

aussi bien que moi. Mais j'estime qu'il faut prendre le résultat en considération et impérativement prélever des frottis de contrôle.

- L'avez-vous suggéré au docteur Gendron ?

- Bien sûr, mais il ne nous en enverra pas, car il est persuadé que son patient n'est pas atteint de tuberculose. Vous devriez peut-être lui suggérer...

- Le docteur Gendron sait ce qu'il doit faire. Nous n'avons pas à nous immiscer dans ses décisions.

Joséphine hausse les épaules et s'en va.

Un peu plus tard, elle répète son histoire à Fifi. Cette dernière se donne la peine d'examiner la lame au microscope. Elle lit avec intérêt la littérature de 1909 et prend ainsi contact avec la notion de lupus éléphantiasis dont elle n'exclut pas la possibilité qu'il soit le mal dont souffre Botte. Elle se décide à aller affronter le docteur Gendron. Décidément, la biologiste bonifie en vieillissant.

Malheureusement, elle reviendra bredouille de son entretien et expliquera :

- Le patient est sous cortisone depuis cinq ans. Le docteur Gendron pense que ses problèmes sont dus à ce traitement prolongé.

- De la cortisone depuis cinq ans ! Quelle bêtise !

- C'est un fait que cette drogue administrée depuis si longtemps peut avoir provoqué des dommages.

- Et réduire l'immunité du patient au point que n'importe quel germe peut l'infecter, même de façon insolite. Pourquoi pas un BK ?

- De plus, il était sous-alimenté. Sa femme a expliqué qu'il avait perdu l'appétit. Sur ce point-là, il a récupéré. Il a été alimenté par perfusion et se porte

beaucoup mieux.

- Le docteur Gendron a probablement très bien soigné les effets de la maladie, mais en connaît-il la cause ?

- Non, si ce n'est qu'il attribue ces dérèglements à l'administration prolongée de cortisone. Au vu de l'amélioration de l'état général du patient, il a décidé d'attendre l'identification de la souche et surtout l'avis de la biologiste en chef du laboratoire spécialisé. Le colis est-il parti ?

- oui, ce matin. J'y ai joint une description du cas en insistant pour qu'ils nous téléphonent dès qu'ils seront en mesure d'émettre une opinion.

- Selon vous, combien de temps faudra-t-il attendre ?

- Environ trois semaines. Pensez-vous que le docteur Gendron va nous envoyer d'autres échantillons ?

- Non. Il prétend que cela n'est pas nécessaire.

- Que de temps perdu ! Si l'identification de la souche confirme le BK, ce qui est presque certain, il restera encore la possibilité d'une erreur de manipulation ou une contamination. C'est peu probable, mais nous devons en tenir compte. Seuls des contrôles positifs peuvent l'exclure tout à fait. Eux aussi peuvent demander trois semaines ou plus. Attendre pour les lancer, c'est perdre du temps.

- J'insisterai encore.

- Merci.

Joséphine sent que ce bacille de Koch doit être pris en considération. Pourtant, face aux arguments des médecins, elle se prend à douter. Et s'il s'agissait vraiment d'une contamination ou d'une inversion de

tubes ? Le doute la tenaille, mais elle est décidée à ne pas négliger le résultat positif. Il faut vérifier, aller jusqu'au bout. Elle ne lâchera pas prise. Mais le doute rend la lutte avec les incrédules plus difficile, presque douloureuse. Elle insistera chaque jour pour qu'on lui envoie plusieurs échantillons de contrôle. Chaque jour, elle pensera "Et si je me trompais ?".

Dans ce cas, cette impertinente laborantine ne mériterait-elle pas une leçon ? Le chef, du haut de sa position et de ses grandes jambes, la toise déjà, l'œil vide, le regard noir. Manifestement, il attend la suite pour frapper un grand coup.

Irénée la rassure :

- Ne te tracasse pas. Tu as fait ce qui te semblait juste. Ce n'est pas de ta faute si personne ne veut t'écouter. Essaie de ne plus y penser.
- Je ne peux pas m'en empêcher. S'il s'agit réellement d'une tuberculose cutanée et si on ne le traite pas, le pauvre homme n'a aucune chance de s'en sortir. Il va mourir comme si nous étions encore au début des années 1900, avant l'ère des antibiotiques.
- Fifi dit qu'il va mieux.
- Forcément : ils ont équilibré sa biologie par des perfusions adéquates. Ils ont soigné les effets de la maladie, pas la cause. Le germe va continuer à ronger ce malheureux.
- Que peux-tu faire ?
- Tu le vois bien : rien. Plus personne ne m'écoute, même pas par politesse.
- N'y pense plus. Cela ne sert à rien. Tu ne vas tout de même pas te rendre malade.
- Tu as raison.

Notre laborantine ne néglige pas pour autant ses autres analyses. Mais décidément, le travail ne se déroule pas sans peine. Elle n'a toujours pas reçu les résultats des identifications des souches bizarres confiées au professeur X. En voici encore une qu'il faudra pourtant bien lui envoyer. Il s'agit, une fois de plus de cette espèce de pasteurella atypique. Ceci devient vraiment inquiétant. Et le chef qui persiste dans son inefficacité ! Il ne prend même pas attention à ce que Joséphine lui rapporte. Sa réponse reste invariable :

- Envoyez-la.

- Bien sûr ! Mais quand recevrons-nous le résultat ? Aucune des identifications confiées au professeur X ne nous est encore parvenue. Lui avez-vous téléphoné ?

- Oui, la semaine dernière. Les études des souches sont toujours en cours.

- Ce n'est pas possible !

Le chef hausse les épaules. Son regard froid semble dire : "Ça suffit !" Puis la tête blonde se plonge à nouveau dans la lecture d'une quelconque publication, signifiant ainsi à la laborantine qu'elle doit se taire et sortir du bureau.

"A-t-il vraiment téléphoné ?" C'est la question que cette dernière se pose en retournant vers son local. Les médecins ne réclament pas les identifications des souches. Les patients sont probablement guéris depuis longtemps. Dans ces conditions, une simple technicienne peut-elle importuner un éminent professeur afin de satisfaire sa curiosité ? En tout cas, notre Joséphine n'ose pas.

Françoise à hâte de commencer à travailler en bactério, mais il faut attendre que soit réalisée la

connexion des appareils à l'ordinateur. Pourtant, le travail est loin de manquer. Les journées sont longues et pesantes.

Aldo et Rémy n'ont pas tenu leurs promesses : leurs visites sont rares et courtes. Joséphine se languit de rire. Elle a besoin de babiller et d'aimer. Son horizon est limité à la logique implacable des analyses et à l'abrutissement d'un labeur trop exigeant. Elle étouffe de ne pouvoir partager ses petites joies et ses craintes tenaces. Bien sûr, Irénée accomplit sa tâche avec application. Le service de bactériologie a atteint un très bon niveau de qualité. Mais Joséphine traîne les jours et les jours avec leur lot de problèmes. Le temps passe. Il coule déjà depuis si longtemps ! Quand le moment de l'épanouissement viendra-t-il ? Un être humain peut-il se satisfaire des seules joies du travail ? Elle se dit qu'il va falloir qu'elle s'ouvre à autre chose. Mais d'abord, elle doit se libérer de la trop lourde tâche pour que demain soit plus léger qu'aujourd'hui. Il y a aussi Rémy dont le visage barre l'horizon d'une brume implacable et douloureuse. Les réflexions de Joséphine sont trop sombres. Elle vieillit inexorablement, coincée entre la flamme ronronnante et la porte fermée.

Botte ne se porte pas tellement bien. Il tousse et fait de la température. Gendron a fait envoyer des expectorations au laboratoire. Il ne demande même pas la recherche de BK, mais Joséphine ne se prive pas d'en réaliser une. Les examens directs sont négatifs. En ce qui concerne la culture, il faudra bien attendre les trois semaines nécessaires au développement du germe. L'analyse bactériologique de plusieurs échantillons montre une colonisation des bronches par du pyocyanique. On ramasse facilement ce microbe quand on n'est pas en bonne santé. Bien entendu, il se plaît dans les hôpitaux.

Il y a quelques mois, suite à la découverte de plusieurs cas en gériatrie, Joséphine a prélevé des échantillons dans le service pour dénicher le germe.

Elle en a trouvé dans les flacons de désinfectant du chariot de soins !

Plus récemment, le germe était présent dans les robinets de la salle d'op. C'est là que les chirurgiens se lavent les mains avant les interventions.

Joséphine a fait beaucoup de bruit, mais le chef du département infirmier a estimé normale une pareille contamination dans un hôpital. Il a fait référence à des publications américaines pour soutenir son argumentation. Alors...

Notre pauvre Botte n'est pas le premier à être infecté. Il ne sera certainement pas le dernier. Il n'y a pas de quoi faire une révolution : Tout cela est dans l'ordre des choses.

Par contre, le docteur Gendron est extrêmement surpris par la présence du germe dans les crachats de son protégé ! Il s'empresse autour de Joséphine :

- Je vais le traiter. Avez-vous déjà l'antibiogramme ? Est-ce sensible à l'amikacine ?

- Oui, très sensible.

- Je me demande comment il a bien pu contacter cette bactérie.

- Assurément dans votre service. Vous avez d'ailleurs assez bien de patients contaminés en ce moment.

- Il y trois cas en cours de traitement, mais tous sont passé par la salle d'op. Botte aussi.

- Cela n'a rien d'étonnant. Vous devriez peut-être vous entretenir de cette situation avec les chirurgiens, ainsi qu'avec le chef du département infirmier.

- Je ne vois pas en quoi ce problème concerne ce dernier.

- Il est un des responsables de l'hygiène hospitalière. C'est le seul, puisque les médecins ne daignent pas assister aux réunions du comité. De plus, je lui ai remis un rapport sur la situation du germe dans l'hôpital, ainsi qu'à chaque chef de service. Ne l'auriez-vous pas reçu ? Quoiqu'il en soit, personne n'a tenu compte des conclusions de mes analyses. Pourquoi me demandez-vous comment votre patient a été contaminé ? Au revoir Docteur.

« Attention Joséphine ! Tu dépasse les bornes. Il faut être polie et déférente avec les médecins. Tu n'as pas à juger de leurs actes. »

« Basta la raison ! Fous-moi la paix ! »

L'identification de la fameuse souche isolée à partir de la plaie de Botte est enfin rentrée. Il s'agit bien du mycobactérium tuberculosis, c'est à du bacille de Koch ou BK, le germe de la tuberculose.

D'après le docteur Gendron, la biologiste en chef du laboratoire spécialisé aurait prétendu que la tuberculose cutanée n'existe pas sous une pareille forme. Elle aurait même ajouté, toujours selon notre brillant savant, que la souche isolée devait être le fruit d'une contamination au niveau du laboratoire.

Joséphine est hors d'elle. Quant au docteur Gendron, il est de plus en plus serein. Il annonce gaiement le résultat de l'intradermo-réaction à la tuberculine : négatif !

Fifi informe Joséphine de ce verdict. Elle est douce. Elle veut ménager la malheureuse qui, par ses convictions entêtées, s'est tout de même un peu ridiculisée ces derniers temps :

- Ne soyez pas déçue, tout le monde peut se tromper. Vous avez eu raison d'insister. Il ne faut jamais négliger aucune piste.

Calme et sereine, Joséphine lui rétorque :

- Mais Madame, je ne suis pas déçue et je reste toujours déterminée à défendre la thèse de la tuberculose. Le patient n'est-il pas sous cortisone ?

- Oui, il en reçoit encore. On ne peut pas arrêter le traitement brutalement.

- Dans ce cas, le test à la tuberculine n'a aucune valeur. Il est basé sur un processus inflammatoire. Le résultat négatif n'a donc aucune signification.

Fifi se trouble. Elle rougit un peu, ouvre des grands yeux. Manifestement, elle est confuse. Elle dit avec animation :

- Mais vous avez raison ! La cortisone combat les réactions inflammatoires. Je vais immédiatement le rappeler au docteur Gendron.

Notre laborantine réclame haut et fort des frottis de contrôle. Absolument persuadé qu'elle a tort, Gendron lui fait envoyer quantité et quantité d'expectorations, mais pas d'urines et pas le moindre frottis de la plaie qui s'agrandit au fil du temps.

En une semaine, trente examens directs de crachats seront négatifs. Les cultures, bien au chaud, préparent leur verdict pour plus tard. Joséphine passe ses soirées à lire les frottis de botte. Négatif, négatif, toujours négatif.

Il se fait tard. Le laboratoire est calme. La garde prend une collation à l'office. Joséphine est installée au microscope. Elle est fatiguée : Ses yeux ressentent des picotements, ses jambes sont lourdes et son coeur pesant. Il faut qu'elle trouve à nouveau des beaux petits bacilles à la fluorescence orangée.

La porte d'entrée s'ouvre. Un pas tranquille et délicat avance dans le couloir sombre. Elle entend la voix de sa collègue :

- Bonsoir Docteur.

- Bonsoir Madame.

C'est Rémy ! Le coeur fatigué de notre laborantine lui heurte les côtes d'un bon violent. Les voix poursuivent leur conversation.

- Ce n'est pas urgent. Au revoir Madame.

- Au revoir Docteur.

Le pas tranquille repart. La porte d'entrée se referme. Joséphine est anéantie de fatigue et de déception. Pourquoi n'est-il pas venu la saluer ? L'oubliée s'efforce de continuer ses lectures, mais un brouillard s'intercale entre ses yeux et l'image. Le flou cristallin ne laisse plus passer que des reflets. La gorge serrée, la laborantine se dit qu'il est temps d'arrêter pour aujourd'hui.

Elle a tant insisté que, maintenant, on lui envoie chaque jour trois échantillons des urines de Botte, mais toujours pas de prélèvement de la plaie. Le docteur Gendron a fait analyser les tissus atteints par l'anatomopathologiste. Cette dernière, une femme très qualifiée et expérimentée est très ferme dans ses conclusions : Il ne s'agit pas d'une lésion tuberculeuse.

Les examens des urines confirmeront cette thèse partagée par trop de monde. Joséphine s'inquiète. Elle comprend que les expectorations puissent être négatives, mais les urines ? Le vieux livre de Popol décrit des cas masculins de lésions cutanées à la cuisse, comme chez Botte, à l'endroit où le pénis peut déposer après la miction quelques gouttes d'urine contaminée. Dans ces cas-là, la tuberculose cutanée est secondaire à une infection rénale primaire. Les urines de Botte devraient donc contenir du BK.

La laborantine doute. Elle réfléchit et reprend peu à peu confiance malgré tous ces examens négatifs. Ses convictions se raffermissent. Botte n'est-il pas traité à l'amikacine ?

Il s'agit d'un antibiotique très puissant et assez récent. C'est un produit de synthèse qui appartient à la famille des aminoglycosides. On pourrait dire qu'il est l'arrière-petit-fils de la streptomycine, vieil antituberculeux. Pourquoi n'aurait-il pas une action sur le BK ? Cela expliquerait la nette amélioration de l'état du malade et l'absence de BK dans les urines. Dans ce cas, il ne faudrait surtout pas que le docteur Gendron arrête le traitement.

Joséphine s'informe : le sulfate d'amikacine a-t-il une action antituberculeuse ? Elle interroge les biologistes. Ils ne savent pas. Même le pharmacien ne peut lui répondre. Pourtant, les médicaments sont censés être de son domaine ! Joséphine consulte les livres à sa disposition, ainsi que l'imposante documentation sur l'antibiotique, mais elle n'obtient aucune réponse accréditant sa thèse. Tout le monde s'en moque. Bien plus, cette technicienne est vraiment trop impertinente !

Botte a été bien surveillé sur tous les plans. Les doses de médicament ont été adaptées à sa fonction rénale. Les expectorations ne contiennent plus de pyocyanique. Aux dires de tous, le patient se porte à merveille. Le Docteur Gendron se propose de bientôt arrêter le traitement.

Heureusement, le germe a bien répondu à l'amikacine. C'est le seul antibiotique encore actif sur cette souche. Cette saloperie circule dans l'hôpital de façon récurrente depuis plusieurs mois. Le premier cas avait été isolé sur une grabataire transférée d'un établissement namurois. Il serait grand temps que les ponces se concertent pour s'en débarrasser. Jusqu'à présent, l'ingénieur responsable de la maintenance s'est intéressé aux robinets. Il veut bien les

démonter. Il ne fera rien contre l'avis du chef du département infirmier. La pharmacienne de l'hôpital propose qu'on remplace les pissettes d'éosine par des conditionnements «doses uniques », mais c'est plus coûteux. Alors...

Par bonheur, le patient va bien. Tout le monde est content.

L'INCRÉDULE ASSASSIN !

L'hiver approche. Les grands vents de novembre rassemblent les esprits de la nuit. Les rêves les plus fous se dispersent dans la bourrasque infernale. Les flaques d'eau mouillent les pieds distraits, tandis que la pluie morose colle son humidité sur les dos appesantis d'encore un hivers à venir.

Indifférent, le laboratoire fonctionne selon l'ordre établi. Les vitres embuées assombrissent les locaux trop tièdes. Dans cette moite chaleur d'ambiance confinée, les coeurs sont serrés par les habitudes, fermés par la routine.

Dehors, le vent chasse les pensées prisonnières et dissout les illusions. Quel vieil arbre novembre déracinera-t-il cette nuit ?

Bientôt, les gelées cristallines figeront tout ce fou désordre. Le soleil pur de décembre éclairera la sérénité d'une année finissante. Peut-être la neige couvrira-t-elle de son doux manteau scintillant les

misères inégales. Beau ou laid, tout sera blanc, adouci par la poudre lumineuse. Une fraternelle chaleur exultera des coeurs attendris par le froid duvet.

Le ronronnement de deux flammes berce le silence. Les deux techniciennes s'appliquent. Les boîtes valsent, entraînées par la baguette de platine. Les microbes glissent sur les surfaces lisses aux couleurs variées.

Les pensées de l'une sont à son mari et à son fils. Elle a le front plissé. Le gamin a encore fait des bêtises à l'école : Il a giflé un professeur. La direction le menace de renvoi. L'homme insulte sa femme et l'enfant ingrat qui pas le sien. Il crie, puis va noyer ses mauvaises paroles dans l'alcool abrutissant.

L'esprit de l'autre vogue à travers Rémy. Hier, Il est venu. Son beau sourire offrait des lèvres sensuelles. Joséphine y posa des yeux interrogateurs : "Joues-tu ou puis-je enfin m'épanouir sur ton épaule ?" Mais sa bouche articula :

- Vous semblez en pleine forme aujourd'hui.

Les prunelles foncées scintillèrent. Taquin, il répondit :

- Je me sens disposé à avaler le monde.

Malicieuse, elle répliqua :

- Pour ma part, je me contenterais bien d'une seule personne.

- Ah oui ?

L'interrogation était coquine, mais ses yeux s'embrasaient et ses lèvres palpitaient. Embarrassée par la tournure pourtant tant attendue de la conversation, Joséphine recula sur un ton léger :

- Encore faut-il l'élire ! Ce n'est pas chose facile. Vous avez raison : embrasser le monde est plus commode.

Les yeux marron fixèrent le sol et leur lumière s'éteignit, tandis que les joues rosissaient. Il releva la tête un bref instant. Son regard n'était plus qu'une interrogation malheureuse. Il mordillait maintenant les lèvres tantôt offertes.

Joséphine était pourpre, non pas à cause des paroles insignifiantes, mais parce qu'elle avait tourné en dérision sa timide approche. Il s'est offert dans un regard. Elle a badiné en reculant. Quelle tristesse ! Elle n'osait plus parler. Elle détourna les yeux pour ne pas montrer la peine qui y perlait. Il s'enquit des résultats d'un cas banal. Elle répondit en allongeant les explications pour qu'il reste encore un peu. Il soupira, promena son regard triste sur les objets du local, puis, comme à regret, il prit congé. Elle aurait voulu lui crier sa peine et son désarroi, mais elle détourna les yeux, gênée par des pensées trop précises.

La pluie fouette les carreaux. La flamme est insolente dans sa régularité. Irénée est sortie, probablement partie jaser au secrétariat. Joséphine est triste. Le souvenir des lèvres si brièvement offertes et si rapidement rembarrées harcèle ses pensées. Pourquoi s'être ainsi jouée de lui ? Est-ce seulement de la maladresse ? Quand la bouche ne sait que badiner, il vaudrait mieux qu'elle se taise. Les yeux seraient-ils aussi stupides ? Et si c'était seulement de la peur ? A moins que ce ne soit du réalisme : Un rêve n'est peut-être pas voué à être réalisé ! Elle se dit tout de même que la prochaine fois...

De l'autre côté du couloir, le chef blond promène le courant d'air de son dynamisme. Sa voix flotte au-dessus des bruits routiniers. Joséphine l'imagine très bien : Il promène ses longues jambes, les bras croisés, les mains bien à plat, les doigts écartés sous

les aisselles. Il a l'intonation des jours de grande réorganisation. A plusieurs reprises, Joséphine l'entend prononcer le mot bactério. L'activité de la chimie s'est peu à peu ralentie. Les techniciens écoutent la voix déterminée du berger. Quelques questions, timides, inaudibles de derrière la porte, se risquent au détour des phrases très nettes du docteur Coupdevent. Puis la voix plus proche de ce dernier conclut :

- Le nouveau arrivera lundi prochain. Il a un contrat d'une durée de six mois.

Accompagnée par un pas rapide, la phrase se perd dans la résonance du long couloir. La lourde porte d'entrée s'ouvre puis se referme sur l'autorité qui sort.

Les brides maintenant lâchées, le troupeau galope dans un flot de commentaires. Le mot bactério est encore quelques fois prononcé.

Irénée rentre de sa flânerie. Elle questionne Joséphine :

- Tu n'es pas venue écouter le chef ?

- Il ne m'a pas invitée et en plus, j'ai autre chose à faire que d'entendre ses bêtises.

- Ce n'était pas des bêtises : Françoise commence ici la semaine prochaine. Il a dit que tu ne pouvais continuer à travailler autant.

- Tiens, tiens ! Voilà qui est intéressant. Heureusement que je n'étais pas là, à l'écouter, il n'aurait sûrement pas dit ça.

- Mais pour l'informatique, il faudra encore attendre quelques mois.

- Dommage, vraiment dommage !

Joséphine entretient une conversation décente avec sa collègue, mais ses pensées sont à Rémy. Irénée se remet au travail. Le silence règne à nouveau.

La laborantine regrette de n'avoir pas retenu les lèvres offertes. Elles étaient si proches ! Elle a tout perdu. Elle avait pourtant tant attendu, tant espéré. La prochaine fois...

Les bactéries la rappellent Voici une difficulté à résoudre. Toujours cette même espèce de pasteurilla. C'est trop !

Françoise entre :

- Alors, tu es au courant ?

Elle se penche vers la table :

- Encore ta mystérieuse souche ?

- Oui. J'ai écrit pour avoir les résultats de mes précédents envois. "Identification toujours en cours, m'ont-ils répondu. Tu te rends compte !

- Tu as peut-être trouvé une nouvelle bactérie.

- Et qui viendrait d'où ?

- Je parie que si on expliquait ça aux vieux de mon village, ils diraient que c'est la faute de Tchernobyl et de toutes les saloperies qu'il y a maintenant dans l'air.

- L'air, la terre et la nourriture !

Les deux laborantines établissent des projets d'organisation de l'avenir. Elles consultent Irénée. Elles vont manquer de place. Il faudra changer l'emplacement d'un frigo. C'est bête pour l'informatique !

Rémy a bien fini par revenir. Il ne s'est pas attardé. Ses yeux marron ne se posaient pas. Ses lèvres charnues souriaient poliment. Seules, sa gentillesse, la douceur de sa voix calme, ses mains fines de guérisseur étaient présentes. Le reste de lui fuyait plus vite que son regard.

Joséphine le regardait d'un air navré. Elle sut ce jour-là que le beau rêve venait de finir, chassé par les paroles de la dernière conversation. Ouvert à vif, le cœur avait parlé avec les yeux. Il a pourtant suffi d'une phrase stupide pour rompre le charme depuis trop longtemps et trop fort tendu. Il fut rompu par le désir puissant, un désir mal défini, trop fort, pas assez précis.

Elle sut ce jour-là qu'elle n'avait que fixé sur Rémy tous ses rêves communs de femme.

Pourquoi lui ? Parce qu'il est doux et attentif ? Parce qu'une mèche rebelle de ses cheveux soyeux a tenté les doigts de la laborantine, des doigts impatients de la lisser. Parce qu'un regard marron a brillé jusqu'au fond de son cœur ? Mais les hivers ont gelé l'arbre. Les étés l'ont séché. Lourd de tant de besoins contenus, trop sec d'espérances vaines, il vient de casser net.

Pour exister, l'amour doit être spontané et concret. Tout le reste n'est qu'illusions. Rémy n'a été que l'objet bienveillant des fixations de Joséphine. La voici maintenant titubante de tous ses désirs sans but, soule du désordre de ses sentiments. Que faire de toutes ces forces ? Un besoin de tendresse passionnée attend de pouvoir saisir à pleins baisers son humain désir d'aimer.

Aujourd'hui, notre laborantine prolongera encore sa journée jusque bien tard. Installée au microscope, elle lit les BK. Ce travail est monotone, car la

coloration très sélective détruit les autres bactéries, ainsi que l'environnement cytologique. Les yeux de la technicienne cherchent dans la noirceur légèrement verdâtre des lames, le moindre petit bacilles scintillant. Les lumineuses bactéries sont très rares. Des paysages mornes défilent devant l'objectif. Quelquefois, des formes lunaires succèdent à des mosaïques jade et brique. Mais l'imagination pressée par le bon sens n'a pas le temps de s'attarder sur ce qui est dépourvu de signification.

Joséphine place à nouveau une lame sur la platine. Elle n'a pas encore réglé l'objectif que son œil est déjà ébloui par un incendie orangé. La mise au point se fait. La préparation est un tapis de bacilles bien typique d'une présomption de tuberculose. Elle consulte son cahier : Il s'agit d'un frottis de plaie... Et c'est pour Botte ! Les germes sont innombrables. Le prélèvement est plus riche qu'une culture bactérienne.

Elle se précipite en quête des autorités. Fifi arrive la première et reste rivée, bouche bée, aux oculaires. Le pharmacien s'empresse, car il veut voir, lui aussi. Le chef agite ses long bras, mais il ne regardera pas. Il se fie à ses sbires. Il évite le regard triomphant de Joséphine.

Cette dernière ne peut contenir son agitation. Irénée la regarde : "Tu avais raison", semble-t-elle lui dire de l'air d'un soldat fier de son capitaine.

La nouvelle se répand très vite. Des chimistes attendent leur tour au microscope, non pas que les BK les intéressent tous, mais ils viennent ainsi marquer leur sympathie à une collègue qui a pertinemment bravé Gendron et sa troupe.

Fifi est partie prévenir ce dernier. Le chef a disparu. Le pharmacien articule des explications stupides à l'auditoire grossissant. Joséphine est contente. Elle sait maintenant avec certitude qu'elle avait raison.

Pour elle, la bataille Botte est terminée. Des mois de fatigue, de lassitude viennent de trouver leur justification et leur récompense. Les chimistes ne disent mot, mais leurs yeux félicitent la bactériologiste qui, imprudente, ne cache pas sa joie.

Tous finissent par regagner leur poste de travail. Le pharmacien consulte le vieux livre de dermatologie. Joséphine montre les beaux BK à Irénée émerveillée.

Fifi revient. Elle est rouge et essoufflée :

- Ils arrivent.

- Qui ?

- Le docteur Gendron et son équipe. Il n'est pas content, car il n'a pas demandé cette analyse. C'est l'infirmière qui, révoltée par l'évolution catastrophique de la plaie du pauvre homme, a prélevé le frottis ce matin de sa propre initiative et à l'insu de son patron.

- Elle a bien fait !

- Évidemment, mais le problème, c'est qu'il affirme toujours haut et fort qu'il ne peut s'agir d'une tuberculose. Il prétend que le patient se porte à merveille...

Fifi jette un coup d'œil dans le couloir. Elle change de ton, dis à voix basse :

- Vous allez pouvoir juger par vous-même, car les voici qui arrivent.

Gendron s'adresse directement à Joséphine. Il lui sèchement :

- Il ne s'agit pas d'une tuberculose !

Fifi disparaît sans bruit pendant que Joséphine répond :

- Regardez au microscope ! C'est bourré de bacilles de Koch typiques. Lisez ici. Le livre est peut-être vieux, mais la maladie y est bien décrite.

Dédaigneux, il livre ses propres arguments :

- Le bacille de Koch forme un pus caséux. Ce n'est pas le cas ici.

- Non, Docteur, pas toujours. Nous sommes en face d'une tuberculose cutanée. Lisez !

Elle lui désigne une fois encore le vieux livre de dermatologie.

Gêné, le pharmacien essaye d'intervenir. Il balbutie :

- Il s'agit peut-être d'une autre mycobactérie ?

Joséphine essaye de rester calme. Elle lui répond en le fixant sévèrement :

- Allons, Monsieur !

Puis, elle se tourne vers le médecin et lui dit avec fermeté :

- Lisez Docteur !

Le praticien lance un regard méprisant à la technicienne et dédaigne le livre qu'elle lui présente.

Les internes et les stagiaires semblent médusés de voir ainsi leur maître contrarié, mais les sourires narquois que certains échangent témoignent de leur sens critique. Ils posent des questions au maître qui, en retour, leur assène un cours sur la tuberculose moderne. Le pharmacien écoute avec attention. Joséphine contient difficilement son énervement. Elle sent qu'elle va éclater. D'un signe de tête, elle entraîne Irénée vers l'office. Une ration de café, bue tranquillement loin des imbéciles, ne saurait pas nuire.

Elle a à peine posé ses lèvres à la tasse que Fifi arrive. Très animée, la biologiste commence un étrange rapport :

- L'attitude du docteur Gendron m'a excédée. J'ai téléphoné au professeur X. Il confirme l'existence de la tuberculose cutanée. De plus, il dit qu'il ne faut jamais négliger un BK positif. Il m'a donné les coordonnées d'une dermatologue et d'une biologiste qui ont réalisé ensemble une étude sur le sujet. Je les ai appelées. Elles sont toutes deux intéressées par notre cas. Elles disent que cette maladie est très sérieuse et que l'issue peut-être fatale, surtout en l'absence d'un traitement précoce.

- Leur avez-vous demandé si l'amikacine peut avoir une action sur le germe ?

- Il s'agit précisément de l'antibiotique qu'elles administrent à leurs patients dont l'état général ne peut supporter le traitement classique.

Merci. Maintenant, tout est clair. Je sais pourquoi je n'ai rien trouvé pendant si longtemps : Le traitement antibiotique administré pour lutter contre le pyocyanique agissait favorablement sur les BK.

- Le docteur Gendron est-il parti ?

- Non, il est en bactério. Il donne un cours sur la tuberculose à ses stagiaires.

- Il va falloir l'affronter et le convaincre... Il vaudrait mieux qu'il ait renvoyé les étudiants...

- Vous avez raison. Mais, au fait, comment avez-vous pensé à téléphoner au professeur X ?

- J'étais excédée par l'incrédulité générale....

Fifi rosit légèrement et se décide enfin :

- Cette histoire me perturbe depuis longtemps. Je ne

savais plus que penser. Dernièrement, j'en ai parlé au vieux patron.

- Vous le rencontrez quelques fois ?

- Tout à fait entre nous : régulièrement.

Joséphine ne peut s'empêcher de sourire. Fifi poursuit :

- Il m'a répondu que, sous cortisone, même l'impossible peut arriver, à plus forte raison, une vieille maladie oubliée. "Adressez-vous à mon ami, le professeur X, car je ne peux rien faire pour ramener ces fous à la raison, m'a-t-il dit." Par contre il vous remet ses compliments. Il est très heureux de constater que vous n'avez pas perdu votre entêtement. Il hésite à vous téléphoner un de ces jours.

- Mais qu'il le fasse !

- Je le lui dirai. Bon, si nous nous préparions à livrer bataille ?

- Allez-y. Je vous suis. Je me contenterai de rester aux premières loges.

Très heureux de l'attention de ses élèves, Gendron accueille Fifi avec un large sourire. Cette dernière lui répond avec coquetterie avant d'ironiser sur ses talents de professeur. Puis, enfin, elle déploie sa stratégie de chatte. Les étudiants sont renvoyés d'un geste, juste à temps, avant que le verdict du professeur X n'ébranle notre savant. Il essaye encore de défendre son avis, mais la référence est de taille ! Ses arguments paraissent minables.

Joséphine intervient :

- Deux prélèvements sont positifs. Il ne peut donc

s'agir d'une contamination. De plus, l'identification de la première souche a été confirmée par le laboratoire de référence.

Une lueur éclaire tout à coup les yeux de l'imbécile qui s'enquiert :

- Et la deuxième ?

La laborantine s'impatiente :

- Docteur, le prélèvement a été effectué ce matin. Il va falloir trois semaines au germe pour se développer. Ensuite, la souche sera, elle aussi envoyée.

Joséphine se tourne vers Fifi :

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je m'adresserai également à la biologiste dont le professeur X vous a donné les coordonnées.

C'est une excellente idée.

L'œil aux aguets, Gendron pose encore une question :

- Combien de temps cela prendra-t-il ?

- Trois semaines pour la culture et encore autant pour l'identification, si tout va bien. Attendez-vous encore six semaines pour traiter votre patient, alors que les analyses sont formelles : il s'agit d'une tuberculose !

Cette fois, Fifi est catégorique :

- Attendre pourrait être fatal à votre patient.

Le médecin hésite. Il jauge la situation. Son regard s'attarde dans le vide. A chaque attaque, il semble un peu plus désorienté. Avant de rendre les armes, il tente encore une fois de justifier sa position :

- De toute façon, ce patient n'est pas en état de supporter l'association antituberculeuse classique.

Joséphine regarde Fifi. Elles échangent un sourire discret. La biologiste s'apprête à porter l'estocade :

- Ne soyez pas pessimiste, cher confrère !

Il fait le beau et interroge sur un ton galant :

- Auriez-vous une solution à proposer ?

Fifi entre dans son jeu. Elle répond en badinant :

- Reprenez tout simplement le traitement à l'amikacine que vous avez si judicieusement administré à l'occasion de sa bronchite.

Le ton redevient professionnel :

- Il ne s'agit pas d'un antituberculeux !

- Je le pensais également, mais je viens d'apprendre le contraire.

Joséphine ne peut s'empêcher de sourire à nouveau. Elle baisse la tête et la tourne un peu, afin de cacher la satisfaction qu'elle a d'elle même. Fifi rapporte le contenu de ses communications téléphoniques. Gendron est silencieux. Il va se rendre. Il lève lentement la tête, regarde Fifi, puis Joséphine et dit :

- Venez voir la plaie.

La technicienne est effarouchée. Elle s'exclame :

- Je ne suis pas médecin ! Je n'examine pas les malades.

Avec ironie et légèrement agressif, il rétorque :

- Puisque vous prétendez qu'il s'agit d'une tuberculose, vous devez savoir à quoi cela ressemble.

Fifi s'amuse et, gaiement, elle entraîne la laborantine :

- Allons-y. Vous ne pouvez pas vous dérober.

En chemin, Gendron raisonne à haute voix. Il s'adresse à Fifi en concluant son monologue :

- Je pense que je vais lui administrer de la streptomycine.

Fifi approuve :

- Pourquoi pas, en effet !

Joséphine ne comprend plus rien. "Pourquoi utiliser un vieux produit, pense-t-elle, alors que l'amikacine est le dernier-né de la même famille ? Fifi estime probablement qu'elle a déjà suffisamment contrarié ce con. Elle n'ose certainement pas lui en imposer d'avantage. Elle vient de gagner une manche. Ce serait peut-être inconvenant de poursuivre la bataille ? Mais la médecine peut-elle tolérer ce genre de politesses ? Un traitement se négocie-t-il comme l'achat d'un tapis à la foire ?"

Offusquée, notre laborantine risque une ultime question hors de ses attributions :

- Préférez-vous la streptomycine à l'amikacine ?

- Je ne veux pas prendre des risques. La streptomycine a été éprouvée.

Joséphine regarde Fifi, mais cette dernière qui est tout de même médecin, ne paraît disposée à intervenir, au contraire. Le trio arrive enfin devant la chambre du "cas", suivi de près par l'infirmière et son chariot.

Monsieur Botte est couché sur son lit. Il sourit à la vue de son médecin, mais regarde les deux blanches inconnues d'un air inquiet. Il est couvert jusqu'aux épaules et semble paisible.

Madame Botte est assise, dévouée, au chevet de son

mari. Elle se lève humblement à l'entrée des tabliers blancs. Son regard triste s'adresse à Gendron, le suppliant : "Guérissez-le-moi, Docteur." Depuis combien de temps implore-t-elle de la sorte ?

Cette femme aimante et douce sait que son compagnon est très malade. Pourtant, elle n'est pas médecin. Son visage résigné n'est que prière. Elle demande. Mais espère-t-elle encore ?

Gendron présente les personnes qui l'accompagnent. Il s'adresse surtout à Madame, comme si Monsieur...

- Voici deux docteurs du laboratoire. Ils viennent de trouver un microbe chez votre mati.

Madame Botte tremble. Elle avance en demandant :

- C'est grave Docteur ?

- Non, à l'époque actuelle, ça se soigne très bien. Il s'agit du germe de la tuberculose.

Madame Botte baisse la tête. Elle se tait, mais elle pense : "Ah ! Mon Dieu ! Quelle catastrophe... Et quelle honte !"

Monsieur Botte ne dit rien. Il ne bouge pas, mais ses joues tremblent. On dirait qu'il va pleurer. Cet homme a l'air désespéré, comme si rien de pis ne pouvait lui arriver. Son menton se contracte. Va-t-il fondre en larmes ?

Gendron lui parle gentiment :

- Ne vous inquiétez pas. Nous allons vous débarrasser de ça. L'infirmière va enlever votre pansement pour montrer aux médecins du laboratoire.

Botte détourne les yeux. Ils n'aime pas les "docteurs" du laboratoire, ceux qui donnent un nom infamant à son mal. La tuberculose ! Le père de son voisin en est mort, il y a bien longtemps et aussi le cousin de la

Clara, mais c'était des malpropres et des alcooliques !

Oui, cet homme a envie de pleurer, mais c'est un homme, il gardera les yeux secs.

L'infirmière le découvre d'un geste rapide. Un geste professionnel, très correct. L'homme est entièrement nu sur son lit, couché bien droit. Son visage paraît ses soixante-cinq ans, mais son corps sans âge a une peau lisse et tendue, une peau d'homme encore jeune. Il semble en bonne santé. Seul un bandage à la cuisse droite pourrait peut-être justifier pareil alitement.

L'infirmière commence à dérouler le pansement. Joséphine lui demande :

- Est-ce vous qui avez prélevé les deux frottis de ce matin ?

- Ils étaient parfaits.

- Merci.

Les compliments de la laborantine embarrassent quelque peu l'infirmière qui s'active à la tâche en rougissant. Elle déballe la cuisse du malade qui tremble maintenant de tout son corps. Est-ce douloureux ? Personne ne le lui demande et il ne le dit pas.

Sous le bandage, une épaisse couche de gaze gras cache "l'ulcère" mystérieux. À l'aide d'une pince, l'infirmière enlève la protection. Une pellicule imbibée d'onguent colle encore sur la plaie. Elle la soulève délicatement. Botte se crispe jusqu'au orteils. Il serre les mâchoires et ferme les yeux avec force. Il souffre atrocement.

L'horreur apparaît : Les muscles de la cuisse sont à nu sur une surface large comme la paume de la main. Autour de ce "trou", comme l'appelait Fifi, la peau est

nécrosée, couleur gris noir, et marbrée de sillons jaunes.

- Est-ce de la pommade, demande la laborantine ?

- Non, répond l'infirmière, c'est là que j'ai prélevé le frottis étiqueté "pus jaune".

- Celui-là même où pullulaient les germes !

Joséphine regarde Gendron. Ce dernier s'adresse à Botte :

- Tout va bien aller. Demain vous subirez encore une petite opération.

Les yeux du malheureux supplient : "Non, Docteur. Je n'en peux plus." Mais le médecin continue :

- Cela ne durera pas longtemps. On va seulement nettoyer la plaie.

Depuis combien de temps la lui fait-il "nettoyer" ? Une fois de plus, les chirurgiens vont retirer cinq centimètres de peau nécrosée autour de la lésion. Il le faut. Et puis après ? Les muscles sont à nu. Comment la peau pourrait-elle se reformer ? comment ce "trou" va-t-il cicatriser ?

Gendron s'adresse à Fifi :

- Ne trouvez-vous pas que les bourgeons sont très beaux ? Ils sont propres.

Fifi ne répond pas. Elle semble un peu écoeurée. Joséphine est révoltée. "Des bourgeons ! Il s'agit des muscles à nu. La peau ne saurait pas se reformer à partir de ça..." Elle regarde Fifi d'un air mauvais : "Alors, on s'en va, disent ses yeux ? Nous n'avons plus rien à faire ici !" En effet, que conclure devant ce malheureux ?

Tant que les tissus cutanés seront nécrosés par le BK,

il n'y aura aucun espoir. Enlever, enlever et encore enlever. Très bien, mais jusqu'où ? Vite un traitement antituberculeux ! Vite. La chirurgie nettoie, le trou s'agrandit. Le foie et les reins sont fatigués. Heureusement l'amikacine, sous contrôle serré pourra encore être toléré. La streptomycine aussi. Sa toxicité se situe au niveau des oreilles. Il y a pis !

Le jour même, le docteur Gendron a fait envoyer des échantillons d'urines et des expectorations au laboratoire. Joséphine a immédiatement effectué les recherches de BK. Le soir, la réponse est tombée : les expectorations sont toujours négatives, mais le germe est présent dans les urines. Évidemment, le foyer de la maladie se situe au niveau des reins ! Voilà pourquoi ces derniers sont altérés. L'administration d'amikacine peut encore apporter un espoir, s'il n'est pas déjà trop tard.

Fifi et Joséphine discutent encore longuement de tout cela. La biologiste se charge de presser le médecin afin qu'il agisse enfin de façon à donner une chance au malade.

Mais trois jour plus tard, elle revient furieuse au laboratoire. Elle se précipite en bactério :

- Botte va recevoir l'association P.A.S.-éthambutol !
- Mais ce con va le tuer !
- Je le lui ai dit, mais il prétend qu'il s'est renseigné. De plus, le médecin traitant est de son avis.
- Ah oui ! Le génie qui a laissé ce malheureux cinq ans sous cortisone ! Fameuse équipe ! Que pouvons-nous faire ?
- Rien.

Joséphine prend une grosse colère. Elle frappe son poing sur la table, puis elle se calme pour demander :

- Et le chef, que dit-il ?

- "Nous n'avons pas à nous immiscer dans les décisions des médecins." Ce sont là ses propres paroles.

Joséphine est découragée. Fifi sort avant d'avoir à entendre des grossièretés sur ses confrères, car la déontologie médicale lui impose une certaine réserve.

Il a bien fallu que notre technicienne reprenne le fil du travail journalier. Françoise va bientôt commencer en bactério. Pas ce lundi, mais très prochainement, quand le "nouveau" sera initié en chimie. Avec Irénée, elles vont former une bonne équipe !

La tourmente de novembre s'est apaisée. Un gel franc a ouvert l'horizon. L'air est profond, froid et sans équivoque. Rémy est un ami gentil et doux. Sa voix procure autant de plaisir que les scintillants cristaux du matin d'un beau jour. Ses cheveux ondulés et drus sont seulement le fanion d'une douce amitié. Pourtant, quand ils apparaissent à l'improviste au coin d'un couloir, il arrive qu'ils fassent encore tressaillir le cœur de la laborantine. Mais très vite, la logique implacable calme ce rebelle. Un jour prochain, toutes les blessures seront cicatrisées. Les yeux clairs échangeront alors, sans regrets, des regards de très vieux complices, avec juste un peu de malice enfantine.

Il paraît que Botte tient le coup. Le pharmacien a eu une conversation avec le docteur Gendron. Ce dernier est enchanté du résultat du traitement.

Il ne se passe pas un jour sans la visite de Rémy. Aujourd'hui, son regard sombre était encore quémendeur, mais la laborantine ne s'est pas prise

au jeu. Elle a souri gentiment, comprenant le besoin de l'autre, besoin sien également.

Elle a regardé avec chaleur, mais sans passion celui qui a tenu si longtemps son cœur au fond de ses yeux marrons : "Je ne connais pas le fond de toi. Il n'est pas pour moi. Ne joue donc pas à occuper mes pensées. Laisse-les libres. Elles ont besoin de prendre leur envol."

Le regard sombre s'est attardé encore un peu sur les yeux implacables de la raison. Puis, comme à regret, les lèvres ont daigné se dénouer pour conclure :

- Dans la vie, on passe parfois bêtement à côté de l'essentiel pour un mot qu'on a pas dit au moment où il fallait.

- Ce qu'on a pas dit doit être oublié puisque qu'on ne l'a pas dit. Le temps passé ne se remonte pas.

Elle a accompagné sa phrase d'un regard chargé de reproches : "Oui, mon ami, j'ai gaspillé mon temps à rêver d'illusions. Beaucoup trop de temps, en vain..."

Joséphine est libérée de Rémy. La flamme a perdu son pouvoir illusoire. Quelles lèvres apparaîtront demain, brûlantes, au-dessus du cône bleu, sous la moustache de l'anse grésillante ? Aujourd'hui, Joséphine est fragile. Son cœur est vide. Mais elle est légère d'avoir rompu des attaches imaginaires et oppressantes. La flamme ronronne. La journée sera longue et pesante.

Françoise entre :

- Tu sais quoi ?

- Non.

- Je ne viens pas.

- Comment, tu ne viens pas ?

- Le nouveau qui devait arriver lundi s'est désisté. La direction a décidé, par mesure d'économie de ne plus engager. Je dois donc rester en chimie.

Joséphine éclate. Elle prend une colère telle que les larmes lui viennent aux yeux. Elle cherche le chef. Il est au secrétariat. Elle l'interpelle violemment :

- Alors ?

Il prend un air surpris et intimidé. Puis, sur le ton de la plaisanterie, il demande :

- Qu'il y a-t-il ?

- Est-ce vrai que François ne viendra pas en bactério ?

- C'est à dire ...

- Viendra-t-elle ou non ?

- Non.

Joséphine est enragée. Ses regards sont des éclairs. Elle mitraille le blond fanfaron avec ses yeux et en paroles :

- Non ? ... Pourquoi non ? ... Et moi ? Vous pensez que vais continuer à me crever comme je le fais ?

Le chef conserve son ton ironique, mais il devient plus caustique dans l'intonation :

- Personne ne vous demande de le faire !

- Ah non ? Et qui va réaliser tout ce travail, si je ne le fais pas ? Vous ?

- Dites donc !

Cette fois, il se fâche :

- Personne ne vous retient.

- Ah ! C'est comme ça ! Merci beaucoup. Je partirai, soyez-en certain !

- Personne ne s'en plaindra.

Elle sort parce qu'elle sent qu'elle va pleurer. Pas devant lui tout de même !

Les éclats de voix sont parvenus jusqu'en chimie. Tous les techniciens sont terrés à leur poste de travail. Joséphine regagne son local blanc-jauni. Rémy est là. Irénée vient de lui exposer la situation. Il regarde son amie avec un air d'impuissance. Celle-ci fournit de gros efforts pour rester digne, mais la fontaine scintille et la gorge tremble. Elle est incapable de parler.

Très adroit, son ami pose des questions à propos d'un cas. Elle cherche dans son grand cahier. Elle trouve. Fière de l'isolement réussi, elle commente le résultat. Le médecin explique la clinique. La laborantine se détend.

Il prend congé par une invitation sincère :

- Passez me voir un de ces jours, cela me fera un grand plaisir.

Joséphine soupire encore une fois. Non, elle ne va pas tout laisser là aujourd'hui. Il y a une souche de salmonella à identifier. Une femme enceinte attend le résultat de son antibiogramme pour être traitée...

Fifi entre. Elle est très agitée. Le regard encore fâché de Joséphine ne l'atteint pas. Emue, elle demande :

- Etes-vous au courant ?

La réponse de la laborantine est glaciale :

- Oui, Françoise ne vient pas !

Mais le couperet tombe :

- Botte est mort.

Joséphine se tait. Elle est pâle. Le regard fixe et lointain, la biologiste précise dans un murmure :

- Ce matin.

Plus jamais, il ne verra la neige... Dehors, les premiers flocons tombent lentement.